

THEODORE AUBANEL

JENNY, Livre d'Amour

Épilogue

Avec des Textes de Joseph Roumanille, A.-B. Crousillat, Amable Tastu, Anselme Mathieu, Frédéric Mistral, Sophie Aubanel, Eugène Garcin, Paul Giéra, Adolphe Tavan, Marie-C. Méritan, Jean Reboul, Ludovic Legré, Louise Legré, Constance Legré, Joséphine Giéra, et Zani, Fille de la Charité, Sœur de la Miséricorde

INTRODUCTION

JENNY, ou le Livre d'Amour. Tous ceux qu'ont émus les chefs-d'œuvre de la Mióugrano attendaient sa publication depuis plus de cent ans. Attente justifiée par un mot d'Aubanel lui-même, à propos des Lettres de Goethe:

— L'histoire vraie est là, avec l'intérêt puissant de tout ce qui est intime et sincère.

Théodore Aubanel commença la rédaction de ce recueil intime peu avant le départ de Jeanne-Marie Manivet pour le couvent; il l'abandonna immédiatement après la publication de La Mióugrano Entre-Duberto. Le manuscrit de l'ouvrage consiste en un volume de 121 feuillets de 135 x 191 mm, écrits au recto et au verso, précédés d'un dessin représentant l'entrée de la maison de Zani, avec sa vigne grimpante, et protégés par une merveilleuse reliure de plein maroquin rouge mosaïqué de grenades d'or, œuvre de Depierre. Une copie en fut faite de la main pieuse de Jean de la Croix Aubanel, à l'automne de 1928. Ces deux reliques sont conservées au Musée Théodore-Aubanel, dans Avignon.

A côté de notations de souvenirs et d'entretiens, de passages de lettres par lui écrites, Théodore Aubanel a reproduit dans Jenny d'assez nombreux et parfois très longs fragments de lettres reçues, où ses amis lui parlaient d'Elle, et de Lui, et de sa Peine, et de sa Douleur, et de leur Amour, et, à propos de lui et d'elle, parlaient d'eux-mêmes et de leurs propres chagrins et de leurs personnelles amours. Mais là encore, ne s'agissant d'ailleurs que d'un document intime, que d'une collection d'aimables juvenilia ou de memoranda amoris et luctus non destinée à l'impression, élaguant et choisissant, mettant sa griffe aux textes retenus, le poète a souvent sinon toujours fait œuvre propre, et de ses reliquiae un recueil véritablement personnel en son entier.

La confrontation des deux textes du seul passage, qu'il soit permis de citer en exemple, le montrera sans doute. Il s'agit de l'une des pages qui, lorsqu'apparaît la Mióugrano, viennent clore assez brusquement Jenny. Ses derniers mots laisseront apercevoir le poète nouveau des Fiho. Délivré enfin de ses fantasmes, à date sûre il va naître au prochain printemps.

D'absolue nécessité, pour mieux connaître encore le cœur de notre poète, pour mieux atteindre la source profonde de son inspiration avec le secret de son art et dans le commun intérêt de la vérité et de l'Histoire Littéraire, nous avons le devoir de reproduire tous les textes divers, certains fort savoureux, recueillis par le poète pour les conserver en souvenir de son premier amour et de son premier livre. Nous nous sommes donc obligé à transcrire fidèlement en leur absolue et très exacte intégralité, tous les textes accompagnant les pages où Théodore Aubanel ne trouva inspiration qu'en son âme, qu'en sa jeune âme passionnée et meurtrie. Malhabiles ou trop familiers, parfois, mais sincères, amicaux, éclairants et vrais toujours, ces textes ont l'immense mérite, devant l'Histoire Littéraire que l'on nous a bâtie, de nous faire apercevoir, en leur curieuse identité première, les jeunes fondateurs ou inventeurs de l'avignonnais Félibrige, et l'encore plus immense et plus précieux mérite de nous montrer Aubanel tel qu'il fut vraiment en son humilité d'homme, perdu dans son désespoir d'enfant trop épris, égaré parmi les orages de son premier amour. De tous ces textes et de toutes ces pages, jusqu'ici, et parfois en une prose altérée, l'on n'avait reproduit, çà et là, que des bribes ou des tranches. Publié pour la première fois en son développement complet, fidèle et exact, Jenny devient donc par cette publication en son intégralité suivie, un texte inédit, entièrement neuf et nouveau.

Archaïsmes et provençalismes ont été scrupuleusement respectés. Nous ne les avons pas systématiquement relevés car ils n'ont rien d'exceptionnel et sont toujours immédiatement intelligibles (a).

(a) Par exemple: être pour aller; venir pour dire vivement; canne pour roseau; crevé pour percé; petite fille pour jeune fille; le revira pour se retourna; c'est égal pour tant pis...

Parfois, il est vrai, pour une sûre intelligence du texte comme pour éviter, sur ce texte, des critiques sans réel fondement, nous avons cependant cru devoir donner en note la transposition ou l'explication de quelques expressions plus caractéristiques. Ces éclaircissements n'étaient certainement pas indispensables: les lecteurs avertis nous les pardonneront, les autres nous devront peut-être quelque chose.

Au livre de Jenny nous avons cru devoir ajouter un épilogue qui n'est pas de la plume d'Aubanel. C'est la lettre de Zani, la terrible lettre que le poète reçut de Zani vingt-neuf ans après leurs adieux. Cette lettre avait disparu des archives du Musée Théodore Aubanel. Pendant trente-cinq ans elle était restée insaisissable.

Il fallait la sauver.

Claude Liprandi

JENNY

I

1

Jenny, timide fleur au calice odorant,
Oui, je me souviendrai, belle âme immaculée,
De l'ombre du vieux chêne, où de larmes voilées,
Ta douce voix parlait du ciel en soupirant.
J'ai compris, frêle enfant, tes soupirs et tes larmes,
Ton sourire si triste, et tes élans pieux,
Et ta mélancolie, et ces vagues alarmes
Qui t'oppressent le cœur et te mouillent les yeux
Qui te parent de tant de charmes.

Je sais pourquoi ton front se penche soucieux,
Et pourquoi tu gémiss comme la tourterelle
Qui met sa tête sous son aile,
Quand la voix de l'orage éclate dans les cieux.

2

C'est que l'air de notre vallée
Saturé de poisons mortels
N'est pas ton air natal, ô jeune exilée
Des tabernacles éternels.

C'est que le souvenir de la sainte patrie,
Source de tes regrets amers,
Repose dans ta rêverie,
Comme une perle au sein des mers.

C'est que tu voudrais voir bientôt réalisée
L'espérance que Dieu mit au fond de ton cœur
Comme il met, le matin, la goutte de rosée,
Dans le calice d'une fleur.

3

Voilà pourquoi, parmi les anges de la terre,
Humble et candide enfant, tu languis ici-bas,
Toujours pensive et solitaire,
Et malade d'un mal dont on ne guérit pas!...

Orpheline, toujours tu parles de ta mère,
Tu n'as jamais eu soif d'un amour éphémère;
Tu te meurs du regret de ne pouvoir t'unir,
Dans la patrie, où vont les soupirs de ton âme,
Au Bien-aimé qui seul te possède et t'enflamme,
A l'Epoux dont l'amour ne doit jamais finir!

J. Roumanille

Avignon, 22 juillet 1850.

II

1

Me n'en remembrarai, Jenny, Viergi timido,
D'aqueu beu jour mounte, soutto l'oumbro dau bouesc,
Esmòugudo, pecaire! et la parpello humido,
Me parlaves dau cieie emè ta douço vouex.

Ai coumprès, moun enfant, ta piouso tristesso,
Et de toun couer doubert lou soulami gentiéu,
Que relevount ta poulidesso.
Sabe perqué toun front se clino pensatieu,
Coumo fa la tourtoureletto
Que rangouleges..., et piei estrami, crentousetto,
Sa testo soutto soun aletto,
Quand la chavano espousco et rounflo dins la nieu.

2

Es qué di nouesto vallounado
L'er nivoulous, empestadis,

Es pas l'er que counvent à ta puro halenado,
O bello amo dau... Paradis.

Es qué la douço remembranço
De ta patrio, amount, séjour de beneranço
Au found de ta lagno et de toun dóu amar
Coumo uno perlo dins la mar;

Et voudries veire léu l'esperanço maduro
Que lou Bon-Diéu a més dins toun couer amoureux
Coumo, sus lou matin, mette l'aigagno puro
Dins lou calice d'uno flous.

3

Vaquit, vaquit perqué, divino pieuceletto
Angeloun qu'eicavau as estraviat teis pas,
T'en vas pensatieuvo et souletto,
Malautouso d'un mau que se n'en gari pas.

Ourphanello, souvent me charres de ta maire...
Voues gés d'autreis amours sus la terro, pecaire!
Et mouères de desir de la revéire leu
Eilamount!... et d'amour t'unir de couer et d'amo
A l'ami que soulet te poussèdo et t'enflammo
A l'espous que te vout toujours touto per eu.

A.B. Crousillat

Seloun, 4 juillet 1851.

III

Ve, Gountoun, sies ma perleto,
As una taio facho au tour,
D'ieu que beluquejon d'amour;
Sies bravo autan que poulideto.

As un biai angeli, Gountoun,
Un cor d'or, uno amo inoucento;
As uno bouco qu'ei risento,
Uno bouqueto d'enfantoun.

Finalamen, tu sies, visino,
Un tresor, un bijou de rèi!
Mai, moun enfan, viei ce qu'èi:
Ia ges de roso senso espino;

Ia res que noun siegue endeca;
Toun espino, jouino floureto,
A ta laido deco, paureto!
Ei que jogues... emé lou ca!

Emé lou ca!!... Hier t'espinchave...
Vengues pa me dire de noun;
Lou bressaves su ti ginoun,
E ièu, pecaire! souspirave!

Ben mai! ie fasies li-zieu dous;
Coumo uno enfan lou tintourlaves,
Lou sarraves, lou calignaves,
D'un air e d'un biai amistous.

E per toun cor èro uno festo:
Trefoulissiès, tout te risié.
Que te dirai? Acò fasié
Drissa li péu dessu ma testo!

Mai vici lou pu gros peca:
Ie fagueres uno babeto!
Pauseres ta belo bouqueto
Dessu lou mourre de toun ca!!

Vo, tu sies, ma génto visino,
Un tresor, un bijou de réi!
Mai, moun enfan, vaqui ce qu'èi:
Ia ges de roso sènsò espino.

Se vouiès me creire, Goutoun,
Lou mandaiés cassa de rato,
Lou caressaiés pu, ma chato!
Degaiàiès pu ti poutoun.

Ve, pièi, se vos avè, ma bèlo,
Quaucaren à tintourleja,
Un amour à poutouneja,
Poutounejo ta tourtourelo.

Quand presses toun catoun, m'amour,
Acò me treboulo e m'encagno:
me semblo bèn vèire uno aragno
qu'arpatejo sus uno flour!

Coucho aquelo besti, vesino,
Quand à toun entour miaulara,
E lèu ma Muso te dira:
Sies uno Roso senso espino.

J. Roumanille

Avignoun, 19 juiè 1851

IV

Noun, noun, voulem pus, Margoutoun,
Te faire un crime, o poulidetto,
De flattegear' mé ta manetto,
Et de poutounar toun catoun.

D'uno amo sensible et pietouso
Dounas la provo, acò fasent;
Toun couer bounias, coumpatissent,
Aquit se ves, viergi amistouso.

Sus leis malouns Minet se plant,
Enfregeoulit... Dessus ta faudo
Coumo dins uno bresso caudo,
L'acates, lou bresses ben plan;

Lou reviscoules!... Eu te miaulo
Soun gramaci d'un ton doucet,
En t'alucant amourous et...
Oh! li manquo que la paraulo!

Turto, se fretto, fa lou bèu,
Per te temouniar sa tendresso;
Fier, à la man que lou caresso
Pouerge lou velous de soun pèu.

Et que mau li a, se ta bouquetto,
Quand piei èu te fa soun roum-roum,
Dessus soun poulit blanc mourroum
Pauso uno pichouno babetto?

Qu'amo leis besti amo leis gèns...
Vai, mignotto, sies pas trop grando:
Juègo, juègo... Touto la bando
Siam pas jalous, mai indulgènts

Se, per frimo, un galoi troubaire
Te remièuteges: — Ai! que peccat
Ai baisat lou mourre à toun cat!...
Risouletto, mando-lou jaire.

N'autres voulem pas, Margoutoun,
Te faire un crime, ô poulidetto,
De flattegear' mé ta manetto,
E de poutounar toun catoun.

A. B. Crousillat

Seloun, 10 avous 1851

V

Tu guides sur la montagne
Ton troupeau bien loin de moi;

Que toujours Dieu t'accompagne,
Ta mère n'a plus que toi!
pour que je sois moins craintive,
Que de loin ta voix m'arrive!
Jenny mes amours
M'entends-tu toujours
O Jenny, m'entends-tu toujours!

Par malheur j'ai vu ton père,
Hardi chasseur de chamois,
Loin de mon toit solitaire
S'égarer plus d'une fois.,
A son départ que d'alarmes!
Au jour enfin que de larmes!...
Jenny mes amours
M'entends-tu toujours!
O Jenny, m'entends-tu toujours!

Enfant, que ferait ta mère
Si, trop loin portant tes pas,
Ce soir, comme un soir ton père,
Tu ne lui répondais pas!...
Épargne-moi cette épreuve,
Hélas, je suis seule et veuve!
Jenny, mes amours,
M'entends-tu toujours!
O Jenny, m'entends-tu toujours!

Amable Tastu

VI

Véne, emé l'envejo de rire
De tant que m'ave fa plaisi,
Urous jouven, vène vous dire:
Madamisello, gramaci!

Iéu, que davant li chato ai crento,
Ai gis de crento davans vous:

Sias tant braveto, sias tant gento,
Vous ausi, vous veire ei tant dous!

Vaqui, pamens vosto escrituro!
Sus aquèu pouli papié blan,
Vosto man qu'ei pas bien seguro,
Mounto e devalo en tremoulan.

Ah! vosto prièro ei bien bello!
Aviem la fé dins l'ancien tèm!
Quand la dise, Madamissello,
Ièu sounje à vous, e siéu counten.

Démpiei qu'ei mieuno, l'avé visto?
La tene din moun tiradou,
Emé ce qu'ai de pu requisto,
Emé li lettro de Rebou;

Contro uno flour touto passido,
Pichoto flour, qu'aqueste estièu
A Fausso-Gugno aves culido:
Uno flour culido per ièu.

Vaqui ce qu'ei que li troubaire!
Aquel flour, aquèu papié,
Acò 's pas grand causo, pechaire!
E per liéu ia ren de paié!

Théodore Aubanel

Avignoun, 3 novembre 1853

VII

Te souven d'aquèu jour
Que l'amour
Sens' muta, nous menave
Dins li draïou perdu,
Escoundu

Sènso saupre ounte anavo;

Qu'i pèd de Cancabèu,
Aubanèu
A l'ombre di sausino,
Ramassavian de flous
Touti dous
Per uno countadino.

Que soun biai angeli
Tan pouli
Emmasco li troubaire,
Car si ieu amourous
Soun tan dous
Quand li viro de caire!

Te souvèn di bouquet
Dou caquet
D'aquelo damisello,
E de soun jougne prim
Coume un brin
De fresco pimpinello.

Te souvèn-ti, moun bèu
Aubanèu,
Dóu banc, de la muraio,
Di grans acacia
Tan fueia
E de la font que raio?

Per ièu tant que vieurai
Ravarai
Au found de ma pensado,
Font-Segugno e Pauloun,
Soun valloun,
Si gènto proumenado,

E lou front de Jenny,
Qu'es bruni
Coume l'es la bergièro
Que gardo soun troupèu

Au soulèu,
Eiça, dou tèms dis iero;

Soun rire fouligau
Que fai gaud
Quand jogo sus sa bouco
Fresco coume un rasin,
Lou matin
Que penjo de la souco.

Me souvendrai toujours
D'aquèu jour,
Aubanèu, qu'un bel astre
Nous baiè 'n touti dous
Uno flous
Uno flous de mentastre!

Anselme Mattieu

Castèu-Nòu, 7 febrlié 1854.

VIII

Oserai-je bien offrir à Mademoiselle Jenny ce que Roumanille et vous m'avez demandé; ce qui est de commande, ne vaut jamais grand chose, à plus forte raison lorsque, comme je le suis, on est éloigné de ce foyer radieux qui illumine le front de vos muses. Elle me pardonnera, si ma pièce est aussi médiocre... il n'est pas permis à tous d'aller à Corinthe.

1

Mai que tu n'ia de friqueto
Que, lou rire à si bouqueto,
Quand descendon lou matin,
En cresèn d'estre belado
Fan tibra su li calado
Sa boutino de satin;

Mai que tu n'ia qu'à la danso
Voulatrejon ém 'andanso,

Souto l'oumbro de l'autin.

Mai que tu n'ia de coussudo
Qué 'mé si raubo teissudo
Tout de sede fan grand vent,
Quand l'estieu, souto li lèio
E tan luison si daurèio
Dins si poumpous vai-o-vèn;
Mai que tu n'ia que soun bello!
Mai que tu 'mé si parpello
N'ia qu'emmascon lou jouvent.

E pamens davans tu nous veses, chatouneto,
Qu'aven fa per te plaire un bouquet de cansoun!
E venen, esmougu de douci fernessoun,
L'adure, lou semoundre à ta blanco manetto...
Amai fugue de roso, an ges de pougnesoun,
Pren-lei: soun coume tu, poulido chatouneto.
D'embriago que sort dins l'ordi samena,
De campaneto roso, e d'île e d'agreno
Chasco anado, au printem n'ia 'n'a bello expandido!
L'entravadis embaumo!... e per te courouna
Entre touti, pamens, Jenny, t'aven chausido!
Mai me diran: — Coume vai? — Noun sai!

2

Un jour que me souleiave,
Sus lou sable varaiava
Tout soulet lon de la mar.
Oh! qu'ero bello! à reverso
Lou soulèu plouvié sus l'erso
Que semblavo un mirau clar...
Espanta, quand ieu voguere
Aigo tant bluio, buguère
Dins ma man... beh! qu'ero amar!

Un autre có lon dau Rose
M'espasava: ero tant rose
Coumo l'aubeto de mai...
Bellis aigo, me soungère,

Fasès gau! e m'amourère
Is aigo courento, mai
Léu ma bouco sacarouso
Rejité 'n 'aigo terrouso
Que la brulavo encà mai.

E pamens uno fès au péd de la mountagno
Rescountère uno fond qu'un pastre emè sa man
L'aurie touto escoulado: un pichot bos charman
La teniè frescouleto, un bouquet de castagno...
E m'assèto contro e lo énjusqu'au lendeman
Restère emé la font, au péd de la mountagno.

Certo, bello es la mar, beu lou Rose, segur!
Mai aquèu rigouloun qu'entre lou roucas dur
Escoundié souto un bos sa rajado ajouguido,
Ren qu'emè lou zounzoun de soun aigage pur
Me faguè loungamen pantaia lou bonhur
E m'aurié sus si bord tengu touto ma vido!
Mai me diran: Coume vai? — Noun sai!

F. Mistral

Maihano, 16 febríé 1854.

IX

1

En touti sabes dire
Quaucoren de pouli,
Avès un tant bon rire,
Un tant dous parauli!

E perèu amen li veiado
Mounte venes cacaleja,
Mounte venes richouneja,
O gento, o douço, o grando fado!

2

De fès la vido alasso e n'ia que soun bien las.
Que lou bon Dieu vous accompagne
Pertout mounte se plouro auran lèu de soulas,
Vous qu'ama tant ce qu'ei de plagne:
Li viei, li pauri viei tout gibla, touti blan;
Li gen qu'an dou malur, li gen qu'an ges de pan;
Lis enfantoun qu'an gis de maire;
Li maire que n'an pu d'enfan!
Segur, de vosto bouco èi brave d'estre plan,
Sabès tant ben dire: pechaire!

3

Vougue si faire mourgo e mourgo d'espitau,
Ah lou crese! Un matin, leissè tout soun oustau
E si amigo e soun viei paire.
Avié ploura; sabié ce qu'ero de souffri;
La mort, n'aviè pas pòu, car avié vi mouri,
Car avié vi mouri sa maire!

Pauro chato! pamen fouguè piei s'enveni,
Alin toumbè malauto, e si gen arribèron:
Li mourgo s'embrassèron,
E li malau plourèron,
Plourèron, li malau, de la veire parti!

4

Emé soun jougne prin e sa raubo de lano
Coulour de mióugrano
Emé soun front tant lis e si grands ieu tant bèu,
Eme si long pèu negre e sa carro tant rousso
Toutaro la virai e, de sa voix tant douço,
Me dira 'ansin: — Bon vespre! — O Jenny venes lèu!

Venès lèu; amen li veiado
Mounte venès cacaleja
Mounte venes richouneja,
O gento, o douço, o grando fado!

Théodore Aubanel

Rome, mars 1854

(10) — Tu le sais, les mystères sont des choses qu'on n'approfondit pas sans péril. Ce qui n'empêche pas qu'il y ait quelque chose de mystérieux dans le doux regard de Jenny, mystère que nous approfondissons tous, toi, sans t'inquiéter, Glaup sans perdre un client, Jules sans haïr le bœuf saignant, Matthieu sans raccourcir son nez, Garcin sans rien perdre de l'ampleur de son style ni du vapoureux de sa philosophie, et moi sans maigrir. Donc, il y a mystère et mystère.

(Roumanille - Décembre 1853)

— Souvent je chante Jenny et je pense à toi.

(Sophie - 18 janvier 1854)

— Cher Théodore, envoie-moi tes vers à Jenny. Jenny!... quelle âme douce et profonde!... Si elle était plus belle de figure, elle serait moins adorable.

(Eugène, 28 février 1854)

— ... Mlle Jenny, l'image de la pitié, si humble et si profonde de sentiment.

— Il est bien loin le temps où je faisais des vers, mais pour

Jenny, je le rappellerai avec délice.

— Parle-moi beaucoup de Jenny. Je veux absolument lui faire des vers et je tiens plus à gloire que tout d'avoir une place dans ton recueil intime.

(Eugène, 4 mai 1854)

— Jenny ficas in urbe quam dica est aeternam.

— Vides et stupefacis — equidem invideo, Jenny quoque.

— Ei Jenny que fau veire! semblo de mai en mai un sause que plouro! uno d'aqueli titei sournarudo e tristo que li richas bouton su si cros. Pauro chato que cantem su touti li toun e de touti li biai!...

— O jeune homme incandescent, ton imagination te transporte ici, comme les nôtres nous transportent là-bas, et nous regrettons de part et d'autre. Ainsi va la vie, dans la rue Ste-Catherine comme sur la place St-Pierre de Rome! Le bonheur n'est pas ici-bas! pas même à Avignon, pas même à Rome! ô profond abîme du cœur humain, qui te comblera? Désirs de l'âme qui vous satisfera? Et pourtant, tu as bien le pain et le couteau, lou pan e lou coutèu, panem et cuthum!... (Réflexions!) — Ce qui prouve par $a + b$ que l'amour vient sans qu'on y songe, et qu'il faut, quand on est sur cette pente fatale, mettre la mécanique, car, sans cela, on risque fort de casser les deux roues, voire même l'essieu. Je n'en veux qu'une preuve: Regarde Garcin, ce lamentable jeune homme, dont les longs malheurs demanderaient un Jérémie pour être pleurés dignement: Eh! bien! Garcin, tel que tu le connais, est malade d'un mal dont on ne guérit pas, il traîne sur son chemin couvert de ronces et d'épines une douloureuse existence: on pourrait le suivre à la trace de sang qu'il laisse après lui: D'où vient cela? Interroge des noyaux: ils te répondront. Tel est le haut enseignement que je livre à tes profondes méditations. Il fait clair de lune: va méditer sur les désastres qu'amène avec lui l'amour, en contemplant les grandes ombres que projettent les grandes arcades du Colysée.

(Roumanille, 6 mars 1854)

— L'autre soir, le soir des larmes.

— Hier, j'aurais voulu voir assister à notre fête la fée qui enchante les cœurs des troubadours: je la cherchais inutilement voire à l'aide d'un excellent lorgnon. J'en ai conclu que Paul n'avait pas su ou n'avait pas voulu faire. Il manquait donc à notre bouquet la plus intéressante des fleurs, dirait Sausse Villiers; il manquait une perle à notre collier, dirait l'auteur de Ma Vesino: la plus aimée n'y était pas, dirais-tu sans doute. Peut-être était-elle sur le chemin de Rome sans le savoir, qui pis est, car au train dont vont les choses, mon cher ami, tu as bien pu l'emporter avec toi! l'emporter vaincue par ces larmes d'adieu si pures, si naïves, si enfantines! heureux les cœurs qui s'éveillent! heureux aussi, hélas! les cœurs qui s'endorment! Il leur est si doux de se reposer à l'abri de ces tempêtes qui ont bien souvent mis le vaisseau à deux doigts de sa perte; orages dont on se souvient avec amour, quand l'âge mûr et le bon sens vous ont ouvert leur port. Allons, mon aimable nautonnier, aie l'œil sur l'étoile et l'oreille au vent, consulte la boussole, et sache jeter l'ancre à propos.

Bien des fois je me prends à croire que tu vas nous revenir, comme une abeille à sa ruche, les pattes pleines de trésors amassés dans ta course lointaine. Vers écrits en mer, écrits à Gênes, à Jenny, à Rome, au Colysée. Le beau volume que cela ferait!... Il y avait, une fois, un jeune homme et une jeune fille; le jeune homme était beau, la jeune fille était belle. Ils étaient tendres l'un et l'autre, et tous les deux dans la fleur à peine épanouie de leur jeunesse. Se voir pour eux, ce fut s'aimer. Ces deux cœurs vibrèrent souvent à l'unisson, une même mélodie sortait de ces deux lyres, c'était pur et céleste, et c'étaient des roucoulements et des baisers sans fin. Or, un soir, le jeune homme et la jeune fille étaient aux champs. La lune était au ciel, blanche et ronde: c'était une de ces nuits sereines et embaumées dont tous les parfums et les tranquilles harmonies parlent aux cœurs aimants un langage mystérieux, syllabes d'amour que l'on épelle avec volupté, quand on commence à lire dans ce livre enchanté que l'on feuillette à 16 ans...

(Roumanille, 9 mars 1854)

— De qui et de quoi vais-je te parler, mon bien cher Théodore, c'est ce que je me demande avec effroi au commencement de cette lettre... de qui, de quoi parlerai-je, s'il ne me restait pas Jenny, et si aujourd'hui n'était pas un jour de solennité, un sacré jour de barbe. Jenny donc va me tirer d'embarras. Je me ravise, car que te dirai-je de Jenny que tu ne saches pas aussi bien que moi? Une fois qu'on a posé en principe que c'est une timide fleur au calice odorant, qu'elle n'a jamais eu soif d'un amour éphémère; une fois ce principe posé, dis-je, tout n'est pas fait, il faut déduire les conséquences et c'est là le difficile. Tranchons la difficulté, coupons le nœud gordien et pour cela avouons-nous franchement que nous nous souviendrons longtemps de l'ombre du vieux chêne, où sa voix parlait au ciel en soupirant. Mais faisons cet aveu avec toute la solennité d'un jour de barbe; disons, avec transport: oui, je me souviendrai de l'ombre du vieux chêne!!! Il n'est pourtant pas mal que vous sachiez qu'un certain jour, à 10 heures du matin, dans l'église de St-Pierre, deux jeunes filles au teint blond-noir, entraient, l'une par la grande porte et l'autre par la petite, et que là leur quatre yeux se rencontrant des sourires multipliés coururent sur leurs lèvres pourprées. Elles s'étaient comprises, elles venaient l'une et l'autre, prier pour un pauvre diable qui dans quelques minutes allait être, sur les flots, le jouet des nausées et restituer à la mer ce qu'il avait pris à la terre. C'est que Jenny, voyez, ce n'est pas une femme comme les autres, d'abord parce que les autres femmes ne sont pas bonnes comme elle, et ensuite parce que ceci, parce que cela. Enfin, quoi, Jenny c'est Jenny, et certes dire c'est Jenny ce n'est pas dire peu de chose. Vous voyez qu'on ne tarit pas en éloges, lorsqu'on parle de Jenny les jours de barbe. Tenez, laissez-moi crier vive Jenny, par 3 fois.

... tout cela est bien triste, mais je serai plein de joie le jour où vous m'écrirez:

— Je suis à Rome, je jouis, j'admire, et je vous aime toujours, presque à l'égal de Jenny, c'est beaucoup dire, car vous voyez, Jenny, c'est beaucoup dire, car vous voyez, Jenny, c'est.....

(Paul, samedi 11 mars 1854)

— Nous disons donc que Jenny... Mais elle ne vint pas samedi, et ce n'est que dimanche que j'ai appris l'étrange chose que je vais vous raconter. Entrons en matière: Il paraît que ce ne sont pas seulement les troubadours qui aiment Jenny. Elle vient de recevoir une lettre que je ne veux pas juger pour vous laisser tout le plaisir d'en penser ce que vous voudrez. Elle a beaucoup fait rire Jenny qui a bien voulu me la communiquer et m'en laisser prendre copie. La voici in extenso (Avec la lettre elle a reçu des livres et lionceaux en cire).

Mademoiselle,

Le Mahométisme est menacé. Le bruit des canons russes ne retentit pas seulement aux cœurs des Orientaux. L'Afrique s'en émeut et de grandes révolutions paraissent inévitables dans ce pays. C'est pourquoi le Lion qui aura l'honneur de se présenter devant vous, a été contraint de sortir de Lybie avec toute sa famille et quelques voisins et amis; j'ai cru, Mademoiselle, qu'il n'existait pas au monde un lieu où il put se retirer si dignement qu'auprès de vous, et qu'il sera heureux en quelque sorte de son malheur, s'il lui procure l'avantage de connaître une personne aussi digne et aussi rare que vous l'êtes. Il descend en ligne directe d'un lion illustre qui commandait au 15^e siècle, sur la montagne du Caucase, et de l'un des petits-fils duquel, on prétend ici, qu'était descendu votre bisaïeul, celui qui le premier des lions d'Afrique passa en Europe. L'honneur qu'il a d'appartenir à votre famille, me fait espérer que vous le recevrez avec plus de douceur et de pitié que vous avez coutume d'en avoir pour moi et pour tant d'autres, et je crois que vous ne trouverez pas indigne de vous d'être le refuge des Lions affligés, ce qui augmentera votre réputation dans toute la Barbarie où vous êtes déjà estimée au delà de toute expression, et où il ne se passe pas de jour que je n'entende louer quelques-unes de vos actions.

Si vous vouliez apprendre à mes protégés, le secret de se cacher sous une forme humaine, vous leur feriez une faveur signalée; car ils pourraient par ce moyen, faire beaucoup plus de mal et impunément, que si c'est un secret que vous vous soyez réservée, vous leur ferez toujours assez de biens, en leur donnant place auprès de vous, et en les assistant de vos conseils. Je vous assure, Mademoiselle, qu'ils sont dignes de vous, qu'ils sont considérés comme les plus cruels et les plus sauvages de tout le pays, et j'espère que vous en aurez toute sorte de contentement. Il y a avec eux quelques lionceaux pour lesquels vous voudrez bien user d'indulgence, leur grande jeunesse ne leur a permis encore, que d'étrangler des enfants et des moutons; mais je crois qu'avec le tems ils pourront devenir gens de biens et atteindre aux vertus de leurs pères. Toujours est-il, qu'ils ne verront rien auprès de vous qui puisse adoucir ou rabaisser leur cœur, et qu'ils y puiseront d'aussi bons principes que s'ils étaient dans les plus sombres forêts de l'Afrique. Sur cette espérance et l'assurance que j'ai que vous ne sauriez manquer à tout ce qui est de la générosité, je vous remercie, par anticipation, du bon accueil que vous leur ferez, et vous prie d'agréer, etc...

(signé: Alpe B)

On n'est pas embarrassé pour écrire des lettres lorsqu'il vous tombe de bonnes aubaines pareilles à celle qui précède. Hier, toute l'après-midi, et aujourd'hui, nous nous sommes réunis en grand comité pour chercher à connaître l'aimable auteur de cette lettre. Est-ce Roumanille? Je ne le crois pas, car il n'a pas becqué du tout. Nous n'avons pas ri, Jenny était là et pourtant il n'a pas fait la moindre allusion, la moindre plaisanterie; et il a affirmé sans jurer qu'il n'y était pour rien. Si nous savons quelque chose de nouveau là-dessus, nous vous l'écrivons.

(Paul, 13 mars 1854)

JENNY

C'est l'époux dont l'amour
ne doit jamais finir.

J.R.

Jésus crucifié sera mon seul époux.
J'ai cueilli ma parure aux sources du calvaire.
Voici le fiancé! que son regard est doux!
Voici le fiancé, ne songeons qu'à lui plaire.

Il sourit à travers les yeux de l'orphelin,
Il prend, pour me parler, la voix de ceux qui pleurent,
Dans les derniers soupirs des mendiants qui meurent,
Il soupire d'amour sous mon voile de lin.

A ta servante, ô Christ! épargne d'autres joies!
Fais-moi payer le ciel avant de me l'ouvrir,
C'est, ô roi des douleurs, pour souffrir ou mourir,
Qu'aux sentiers des humains, j'ai préféré tes voies.

Je n'ai pas voulu fuir un travail, un souci;
Je vis de votre vie, ô mon pauvre vieux père!
N'accuse pas mon cœur d'ingratitude amère.
Il faut vous aimer bien pour vous quitter ainsi!

Je veux plus que ma part des deuils de la famille.
Si Dieu sur votre toit tient des maux suspendus,
Je veux les emporter: c'est à moi qu'ils sont dus;
Que Dieu vous les épargne en frappant votre fille!

Au prix de la douleur tout bien est acheté.
Dans les cloîtres obscurs où vos combats nous suivent
Nous mourrons longuement afin que d'autres vivent:
Dieu nous paie en vertu notre virginité.

Puisqu'il se plait aux fleurs des âmes solitaires,

De ses blés embaumés respectez le trésor:
Une vierge est plus blanche et plus fragile encor!
Gardez-nous à l'écart dans nos jardins austères...

Laissez-moi de mon cœur écouter le conseil;
J'ai besoin d'un amour sans mesure et sans nombre.
Au chevet des mourants, laissez-moi vivre à l'ombre
Je vous cède le monde et ma place au soleil.

J'ai cueilli ma parure aux sources du Calvaire;
Jésus crucifié sera mon seul époux.
Voici le fiancé: que son regard est doux!
Voici le fiancé: ne songeons qu'à lui plaire
Jésus crucifié sera mon seul époux.

J. R.

10 mars 1854

Je croyais, mon cher ami, pouvoir t'adresser à Rome quelques vers bien gais et provençaux, et voilà que je n'ai pu trouver que des vers bien tristes et français. Je ne voulais pas d'abord, te les envoyer, parce qu'ils ne sont pas encore tels que je les veux, mais puis, sachant que l'indulgence pour moi est chez toi une vieille habitude, je m'y suis décidé. Puisse-tu trouver à les lire le plaisir que j'ai eu à les écrire! Ils sont nés pour ainsi dire tout faits d'une conversation pieuse et mélancolique dont elle semble avoir le secret, intarissable et suave comme la prière d'un ange. Je crois qu'elle mûrit un dessein qu'elle mènera à bien cette fois. La colombe va nous échapper, si j'en crois certains pronostics, et de ceux qui ne trompent pas. J'ai frappé juste le premier, je frapperai juste le dernier. Si tu veux voir encore une fois cette grande et pure enfant, arrive vite; tu n'as pas de tems à perdre, si tu veux, de vive voix, te recommander à ses prières. J'ai toujours cru que cela finirait ainsi. Nous y perdrons certainement, mais elle y gagnera. Cette âme, toujours en peine dans le monde, retrouvera dans le cloître la paix, le calme, le bonheur, les extases dont elle a besoin, l'amour infini dont elle a soif. Elle vivra dans nos souvenirs, et les illuminera en quelque sorte de ses vertus; elle enchantera notre passé, et nous nous prendrons souvent à rêver d'elle, que nous avons tous tant aimée. Ainsi c'est Dieu qui va nous la prendre; n'en soyons pas jaloux: ce serait un blasphème, et Dieu nous en demanderait compte. Ce pauvre père est dans un état pitoyable; il répand des larmes, mais il les cache: elles n'en sont que plus brûlantes. Le frère recommence son opposition. Réussira-t-il? J'en doute fort. Quant à Joséphine, elle est dans la confiance, et elle paraît, cette fois, seconder les vues pieuses de son amie. Le mois de Marie va arriver. Dans ses premiers jours, cette fleur parera l'autel de la vierge. Requiescat in pace.

Mistral ne peut venir en Avignon, son pauvre vieux père l'en empêche: Eh bien! nous irons à Maillane. Que ferions-nous en Avignon, les Dimanches, quand Jenny n'y sera plus!!! Mistral m'a adressé une jolie chanson de noces: quel dommage que ces noces-là ne soient pas celles qui se préparent pour Jenny!

(Roumanille, 14 mars 1854)

Je suis bien triste, mon cher Roumanille, ce soir à table d'hôte je n'ai pu dîner; moi si joyeux en recevant ta lettre, hélas! dès les premières lignes j'ai tout compris. J'ai couru chez moi, j'ai lu les vers, j'ai lu la lettre; ô mon Dieu! ai-je dit, je me suis mis à genoux et j'ai prié, et j'ai pleuré, j'ai pleuré comme on pleure quelqu'un de bien cher qui va mourir. Pauvre Jenny si bonne, si douce et que nous avons tous tant aimée! Quand j'ai été plus calme, j'ai relu ta lettre et tes vers, ta lettre qui m'a tant ému, tes vers qui rendent si bien cette suave et mystique nature, tes vers où se reflètent tout entiers cette belle âme et ce cœur si tendre.

O mon pauvre vieux père, il faut vous aimer bien, pour vous quitter ainsi! Belles âmes, âmes pures, qui ne sont heureuses que dans le travail, la souffrance, les larmes, dans les rigueurs d'une pénitence dont elles n'ont nul besoin; cœurs tendres, cœurs aimants qui pour mieux aimer, pour aimer davantage tous ceux qui ont besoin d'amour, les pauvres, les petits, les délaissés, pour aimer Dieu plus parfaitement par dessus tout, laissent tout, la maison, les amis, les vieux parents, ce qu'il y a de plus cher au monde, ce qu'il y a de plus doux.

O mon Dieu, Jenny s'en va!

Oh! je ne vous plains pas, Mademoiselle, vous avez choisi la part la meilleure; le bonheur pour vous est là-bas, allez où le bonheur vous attend, et soyez heureuse de tous les maux que vous guérirez, de tous les pleurs que vous ferez finir,

Que le bon Dieu vous accompagne partout
monte se plouro, auran leu de soulas.

Vous qu'ama tout ço qu'ei de plagne:

li viei, li pauri viei tout gibla, touti

blan, li gen qu'an dau malur; li

gen qu'an gis de pan;

lis enfantoun qu'an ges de maire;

li maire que n'an pu d'enfan!

Segur de vosto bouco ei brave d'estre plan,

Sabes tant ben dire: pechaire! —

Oui votre sort est beau, Mademoiselle, mais je m'en afflige pour moi, qui vous ai connue si peu de tems; qui ne vous verrai peut-être plus. Du moins, votre souvenir mélancolique me charmera toujours, je ne puis vous oublier jamais, et je veux prier pour vous, toute ma vie.

— Tes pronostics, Roumanille, ne trompent pas, je crois à ce projet parce que tu y crois; je crois à sa réussite si Mlle Joséphine est dans la confidence et seconde sa pieuse amie. Que mon retour va être triste, moi qui m'en promettais tant de joie!

Ta lettre est du 14, Paul m'écrit du 13, pourquoi ne m'en parle-t-il pas? l'ignore-t-il encore, ou n'a-t-il pas voulu me l'écrire pour ne pas m'attrister?

La lettre de Paul si bonne, si gaie et qui contient la copie d'une épître glaupinienne à Jenny, cette lettre qui m'eut fait rire autrefois, n'a fait qu'augmenter ma tristesse. Comme un éclair qui vous éblouit, il a passé devant moi tout cet heureux tems qui ne reviendra plus: douces heures, belles promenades, longues causeries, et mes yeux se sont remplis de larmes.

Mon ami, je ne puis te dire combien j'ai le cœur serré. Rien ici ne m'intéresse plus, Rome ne m'est plus rien. Je n'ai plus qu'un seul désir, celui de partir vite, d'arriver vite. J'ai fait signer mon passeport, j'ai couru chez tous les agents d'embarquements, chez le consul anglais, à l'Ambassade de France, aucun bateau ne part avant le 24 ou le 25, que c'est long!

Ne perds pas de tems, m'écris-tu; je voudrais être déjà à Avignon et je ne pourrai y arriver que le 29 ou le 30, hélas! que c'est tard!

Pourtant ta lettre me laisse encore un peu d'espoir de la retrouver encore. Tu me dis bien: arrive vite, mais, plus bas, tu ajoutes: — Le mois de mai va arriver. Dans ses premiers jours, cette fleur parera l'autel de la vierge.

Est-ce à dire qu'elle n'entrera au couvent que dans les premiers jours de mai? O mon Dieu, faites-moi cette grâce d'arriver à tems pour la voir une dernière fois et me recommander à ses prières!

(Théodore - Réponse à Roumanille - 22 mars 1854)

— Te voilà sur une terre épique, sur la terre de l'art. Ce n'est point à moi à te parler des enchantements de la Ville

éternelle; c'est à toi de me raconter tes impressions de poète et d'artiste; mais si tu m'envoies, comme une fleur du sol que tu foules, je veux à mon tour te faire parvenir une fleur de notre Provence... quoi? une poésie? Mon cœur en est rempli; mais ne les épanche plus en vers. Je t'enverrai donc un souvenir, je te parlerai de ce qui t'est cher, et ma lettre, au loin, ne te sera que plus douce.

Feuilletons un peu à loisir ce livre inépuisable, le livre du cœur; les vieillards, les amants et les poètes aiment tous à en tourner sans fin les feuillets, à le relire, et toujours un mot nouveau leur apparaît et les charme. Dis-moi, n'est-ce pas que les objets que nous aimons se présentent chaque jour sous quelque point de vue inaperçu la veille? C'est en cela même que consiste leur grâce. Et la grâce est plus belle

encore que la beauté. Seule, la beauté est monotone; la grâce ne lasse jamais, puisqu'elle varie sans cesse. C'est à la figure que tient la beauté; mais la grâce vient du cœur de l'ingénuité, de la naïveté. On a remarqué que les personnes les plus belles étaient peu souvent gracieuses; mais les personnes gracieuses, mais Jenny peut à bon droit se consoler de n'être point belle. Le secret de ses charmes est ailleurs que dans sa figure, voilà pourquoi elle se fait tant aimer.

Pauvre enfant! comme elle est touchante! Comme elle est humble et comme son cœur est profond! Tu es allé dans sa modeste demeure, m'as-tu dit; dans sa modeste demeure elle exécute tous les travaux de femme. Quelle poésie vivante encadrée dans cet humble réduit! Elle était née pour vivre délicatement de la vie des fleurs au sein d'une douce atmosphère, toute embaumée; elle avait une âme faite pour comprendre tous les plaisirs exquis et purs que donne l'opulence; mais la fortune lui a manqué, et voilà qu'elle se résigne à son sort, voilà que les privations qu'elle endure la font compatir à toutes les misères de ceux qui souffrent; elle aime volontiers tout ce qui lui ressemble, tous les êtres charmants, doux, humbles, délaissés.

Ne t'y méprends point, Théodore, il y a bien des douleurs, bien des larmes dans la pitié qu'elle accorde aux malheureux. Douce Jenny! âme d'élite toute pleine de pitié et de sanglots!... C'est là sans doute ce que je lui dirai dans ton livre que je considère comme un touchant monument de l'amitié: quelle pléiade de généreuses intelligences que la nôtre! Chacun de nous vient là apportant, qui un peu plus, qui un peu moins d'esprit, de goût, de talent et d'émotion, mais tous un même grand cœur. Je ne veux pas nous flatter; mais nous sommes de braves cœurs et je crois que Dieu nous aime.

Crois-tu que dans ton recueil, il n'y aurait pas une place gracieuse pour quelque pièce sur notre sainte amitié? Sur ces cœurs qui battent à l'unisson et nous font tous chanter de la même muse? Il ne faut rien de dithyrambique, rien d'éclatant, rien de bavard; mais quelque chose de simple, suave, profond, bien senti. Si tu le veux bien j'essaierai de traiter ces deux sujets, et le livre nous pourrions le garder dans la place la plus chère de notre maison, le garder avec une joie d'autant plus grande que la foule ne jouira pas de tous ces arômes qui s'en exhalent, et que les profanes ne pourront jamais méconnaître cette sainte amitié dont seuls nous aurons et le secret et les jouissances.

— Va à Lorette, tu en rapporteras une fleur pour Jenny; elle sera toujours elle aussi douce que l'est pour toi celle qu'elle te cueillit à Fausse-Guigne. Tu en cueilleras bien d'autres encore, n'est-ce pas?

(Eugène, 15 mars 1854)

—... Belles nuits, nuits poétiques, harmonies des flots, splendeurs du ciel, enivrement de l'âme, émotions, joies suprêmes, extases, soupirs, larmes de bonheur, rêves souriants, souvenirs, que sais-je? La belle vie! et comme tu t'en souviendras! et comme tu en rêveras! Allons, fais des provisions, et prépare-toi à dissiper, quand le besoin s'en fera sentir, cette vie monotone, tant elle est uniforme, cette

vie de paria, cette vie de crétin que nous menons ici avec une résignation vraiment digne d'un meilleur sort.

Oui, elle aussi était digne d'un meilleur sort! Mais Dieu l'a voulu: il ne nous reste donc plus qu'à le vouloir. La patience adoucit des maux que l'on ne peut pas empêcher. C'est une vieille vérité toujours nouvelle, et qu'il est bon et consolant de méditer. Si jeune, si aimée, pouvant faire un heureux et pouvant se tendre elle-même si heureuse!

C'est navrant!

Panser des plaies, veiller au chevet des mourants, ensevelir les morts, mourir lentement, victime immolée par l'amour, sur l'autel et sous le feu de l'amour! Mon Dieu, faites qu'elle prie pour nous: les prières de telles âmes savent si bien le chemin du ciel! N'en parlons plus. Je finirais par en pleurer comme un enfant.

Il y a eu, hier au soir, Dimanche, une soirée musicale et littéraire chez Glaup.

C'est dignement inaugurer son retour à la poésie. Un piano avait été transporté dans le salon aux émotions: c'est te dire que Mademoiselle Matthieu, qui a bien une demi douzaine de mains à son service, a exécuté les plus jolis morceaux de son répertoire. Jenny y était, mais triste et songeuse, sounjarello. Son corps était là, son âme était ailleurs.

Où? Je n'en sais rien. On l'a priée, suppliée de chanter. Ça été inutile. Elle a refusé d'une façon qui m'a rappelé le super flumina Babylonis, dont Martin-le-Grec nous a lu une admirable traduction, fruit de sa patience de son génie. Mademoiselle Blanche, qui va un de ces jours entrer au couvent, a chanté deux morceaux ravissants, avec cette voix qui part du cœur et qui va au cœur. Oh! avec quelle sainte et communicative émotion elle a dit: Je suis à vous, seigneur! J'entends encore cette voix caressante et sympathique. Encore une victime celle-là!

M. Béfort a dit, comme il sait le dire, l'âme chrétienne, partez. Jenny en a tressailli, et je l'ai regardée avec une intention qu'elle a comprise quand le chanteur disait:

Quand sur la sphère
Vous vertez Dieu;
A nos misères,
Pensez un peu.
Qu'il vous souviene,
D'où vous sortez
Ame chrétienne,
Partez!

Il y avait des larmes dans la voix étrange de cet homme, et de l'étrangeté dans le regard de cette jeune fille.

La desfrichouso et lou Martegau sont ensuite venus déridier tous les fronts.

Oh! ces abbés (il y en avait 7 à 8) ont ri de si bon cœur de ces niaiseries rimées. Un air de piano a merveilleusement couronné cette soirée charmante, où tu as fait un vide irréparable. J'ai tout lieu de croire que cela se refera. Il faut bien que nous fêtions ton arrivée.

(Roumanille, 20 mars 1854)

— Comme on s'occupe de vous, Monsieur! Vos pas sont comptés, ni plus ni moins que ceux d'un bon prince ou d'un grand toi! Heureux prince, roi heureux! vous entrez dans la vie sous les plus favorables auspices. La poésie jonche de fleurs votre chemin; les jeunes filles vous sourient et prient pour vous...

— Quoi qu'il en soit, je me réjouis de le voir à ce diapason là. Il est rayonnant, il est splendide! que va-t-il sortir de tout ceci? Je n'en sais rien encore. Peut-être bien quelque Jennyade en 32 chants. (Le sujet prêtre)!... et puis, Paul songe sérieusement à une descente aux enfers. C'est indispensable, dans un poème de cette nature. Quel sera le Virgile de ce Dante là?

— Les jours de barbe, dies barbae, ne sont plus chômés. On est claquemuré chez soi. On ne sort que pour aller prier à l'église, ou pour courir après son confesseur! On ne porte plus que des bonnets aux rubans éplorés, on baisse les yeux en marchant, et l'on soupire nuit et jour.

— Je soupire, je désire; sur l'air que tu sais. O Vierge de Sion, un pau d'omené, N'aven bèn besoun. Est-ce que les cloches, à Rome, sont aussi scélérates qu'elles l'étaient jadis à Avignon?

— Et il errait tristement dans les ombres des Catacombes.

Et voilà que les ombres éternelles de ces grands tombeaux furent soudain dissipées.

Et une lueur mystérieuse, douce comme un rayon des splendeurs infinies, parcourt toutes les sinuosités de cette demeure des morts.

Et une forme blanche, indécise comme un rêve, vint au devant du pieux pèlerin.

Et il y eut, entre le pèlerin et cette apparition, un échange de mots que je n'entendis pas...

Voilà, nous achèverons ça à ton retour, car enfin faut-il que tu me dises quelle a été ta conversation avec la forme blanche.

(Roumanille, 24 mars 1854)

— Tu as écrit, écrit, écrit... et ça doit avoir tout l'air d'une constellation, que nous appellerons, si tu veux, la constellation de la Vierge n° 2. Quel charmant groupe d'étoiles!... Allons, astronomes, à vos lunettes! étudiez les mouvements de ce groupe si intéressant, suivez-en les évolutions, et priez Dieu qu'il le garde des révolutions, et de tout choc de toute planète vagabonde.

— Jenny soupire après la solitude des vierges de Sion.

— Que de départs depuis quelque tems, sans compter ceux qui se préparent!

— Tout le monde, moins Jenny l'invisible, se joint à moi.

(Roumanille, 27 mars 1854)

— A cette heure, tu es à Fausse-Guigne... tu es à Fausse-Guigne? lieu à jamais béni! lieu de charmants souvenirs!... Là tu songes à Rome, comme à Rome tu songeais à Fausse-Guigne; misère et grandeur! toujours quelque chose nous manque; nous portons en nous l'image de tous les lieux où se fixa notre vie! Mais je ne veux pas philosopher. Au contraire, je souris dans mon cœur en songeant à toi et à Jenny, car vraiment ton souvenir, ton nom est devenu inséparable du sien. Que te dirai-je là-dessus? Je suis plus vieux que toi, je suis tombé dans l'indifférence; ton cœur s'éveille, le mien s'est assoupi. Je ne sais si je te plains ou si je t'envie, tous les deux peut-être. O mon ami, tu es amoureux! Je t'admire: l'amour est une chose si touchante et si belle! tu es amoureux; ça me fait rite: l'amour est quelque chose de si drôle, de si fou... tu ne peux t'imaginer comme on apprécie l'amour quand on ne le sent plus.

Tu vas m'accuser d'insensibilité, d'impiété même pour le plus beau des sentiments. Ah! mon ami, j'ai été comme toi; j'ai aimé pour l'âme seule, j'ai aimé passionnément, j'ai souffert, j'ai pleuré, pleuré de véritables larmes. Il ne me reste qu'un souvenir de ces choses; je ne les comprends plus... Cependant je n'en veux point aux amoureux, ne jamais l'être dans sa vie, c'est mauvais signe, comme aussi il est impossible de l'être toujours.

Tu vas m'accuser de je ne sais quoi, de scepticisme peut-être. Je suis un peu sceptique pour certains sentiments, c'est vrai, mais pas pour les idées, car les idées sont éternelles et immuables. Rien n'est au contraire aussi variable que les sentiments; mais parmi eux, il y en a qui dépendent moins de l'imagination et des sensations que de la raison souveraine, l'amitié par exemple. Ces sentiments ne changent point. Aussi, je suis sûr d'aimer toujours également mes amis. Aussi me suis-je attaché à l'amitié comme à une branche de salut, lorsque sous mes pieds tout fuyait comme une eau rapide. Un

ami peut tromper, l'amitié ne trompe pas; au contraire ce n'est point l'amante, c'est l'amour qui trompe. Il est de l'essence de l'amour de s'en aller.

O profane! ô impie! je pose ma froide raison sur tes rêves les plus ardents, les plus chers! Comme l'analyse désenchante tout, n'est-ce pas? Aussi bien je n'analyserai plus ton cœur ni le mien. Va, Théodore, suis ta pente, aime, aime passionnément, et puis quand un jour ton beau rêve s'enfuira tu crieras, tu pleureras, tu accuseras le destin, la vie... puis tu te calmeras, et quand tu sauras voir d'un œil sec toutes les souffrances de ton âme, sans perdre néanmoins la pitié pour autrui, alors tu seras homme.

Je t'en prie, parle-moi de ce petit cercle intime où je ne cesse de vivre par le souvenir. Le soir arrivait, et qui d'un côté, qui de l'autre, tous arrivaient au coin du feu de cette patriarcale famille, Dieu vous loue! et l'on s'asseyait, et l'entretien le plus vif, le plus piquant, le plus varié, le plus divertissant, le plus amical, le plus satyrique, commençait aussitôt. Point de lieux communs sur la pluie ou le beau temps, il y avait tant de franchise et de laisser-aller!... Un jour c'était la rédaction par Paul des mémoires de Jenny:

— Jenny aime ci... Jenny aime là... Jenny... etc.

Puis une dispute entre Roumanille et Mlle Joséphine; Roumanille jappait comme un gros chien; l'autre piquait mieux que les abeilles d'Alp. Kart; et tout en se disputant on était d'accord; puis c'était le faux Martelly qui parlait bêtement (mais se doutait-il des secrets du ménage?) qui parlait longuement de sa femme, et Mlle Clarisse qui riait sous cape, et Jenny qui pitait, qui pitait (... Ah! les délicieuses soirées! Théodore devenait parfois rouge comme un poivron; il tressaillait d'aise quand il fallait faire le branle en chantant la pichotto Zetto...

(Eugène, 20 avril 1854)

— Il me semble que tu te trompes quand tu me crois amoureux; nous avons longuement parlé de mes amours, tu le sais, si amour il y a: au fait, ce que c'est, Dieu le sait; moi, je n'en sais rien.

(Théodore — Réponse à Eugène, 30 avril 1854)

— Quand venait le soir je pleurais: — Mais qu'as-tu? — Eh bien, je pleure.

— Mes Sœurs! (Théodore, — Jenny, — Paul).

(Lundi, 30 janvier 1854)

— Le monde n'est pas artiste!

(Samedi, 4 février 1854)

— Aujourd'hui, j'ai versé deux larmes qui sont tombées sur mon châte, au sermon, au souvenir de ma mère.

(Mercredi, 8 février 1854)

— Lou Pichot-Gary.

(Dimanche, 12 février 1854)

— A qui donnez-vous cela?

— A M. Aubanel.

(Mardi 28 février 1854)

— Je ne vous verrai plus...

— Vous y serez malade.

— Je mourrai.

(Lundi, 6 mars 1854)

— J'ai bien souffert.

(Jeudi, 30 mars 1854)

— Je penserai à vous toujours, en le disant.

(Dimanche des Rameaux, 9 avril 1854)

— Une pauvre vieille qui me faisait voir son pied malade.

(Samedi-Saint, 15 avril 1854)

— Ce soir, le P. Jérôme était à la maison, je n'ai pu sortir qu'à 9 heures et demi, j'ai été à la Société, Roumanille m'a dit:
— Eh! bien, c'était jour de barbe et tu n'es pas venu.
— J'en avais le pressentiment, je n'ai pas pu.
— Le dernier jour de barbe, hélas
— Jenny s'en va, a dit Paul.
— Quelques associés sont entrés et nous ont empêché de continuer. Paul est venu sur le palier de l'escalier et m'a dit:
— C'est très vrai!
Ce soir en accompagnant Jenny chez elle, elle m'a dit:
— Je vois que vos sœurs le savent déjà, elles l'ont deviné; je n'avais pas eu le courage de le leur dire, je vais au couvent. Croyez-vous que ce soit ma vocation?
— Je ne le pense pas, ai-je répondu; si ce n'est pas votre vocation, sachez revenir:
— Oh! oui, soyez tranquille.
— J'ai été très discret, je ne lui ai pas demandé ni quand elle partait, ni où elle allait.

(Jeudi de Pâques, 20 avril 1854)

Ce soir j'ai été chez Paul, Mlle Joséphine m'a dit:
— Eh! bien, vous n'êtes pas venu hier, c'était jour de barbe, Jenny s'en va! Elle n'a pas de vocation, elle n'y restera pas, je la battrais!...
Mlle Joséphine était en colère; elle parla longtemps de son amie, qui n'était bien nulle part et ne savait ce qu'elle voulait.
— Vous ne l'avez pas vue encore? elle n'est pas venue?
— Qu'elle reste! Je ne veux pas seulement lui écrire! Si vous prenez une pareille résolution, lui ai-je dit, ne m'en dites rien jamais
Les vicaires de St Pierre étaient là, ce qui nous faisait causer à demi-voix puis eut lieu une discussion sur l'égoïsme dans l'amitié. Mlle Clarisse n'y était pas, elle et sa sœur avaient pleuré tout le jour.

(Vendredi, 21 avril 1854)

Ce soir je suis allé chez Paul; Roumanille m'a quitté pour aller chez l'abbé Bonnaud; C est Mlle Joséphine qui m'a ouvert. En entrant chez Paul, j'ai remarqué Mlle Joséphine qui s'était remise à table

mais ne mangeait pas, ses yeux étaient rouges et gonflés. Tout à coup, elle s'est caché le visage dans sa serviette, elle pleurait.

— Mon Dieu! que c'est triste, ai-je dit.

Mlle Clarisse était calme, elle a dit:

— Joséphine a pleuré tout le jour, c'est un premier moment d'émotion, cela lui passera.

Joséphine s'est levée de table, est allée vers la fenêtre, et se cachant de nouveau le visage, elle a éclaté:

— Jenny vient ce soir faire ses adieux. On a sonné, j'ai couru ouvrir: c'était Jenny.

— Merci, Mesdemoiselles, n'entrez-vous pas, disait-elle de l'escalier, remerciant deux demoiselles qui l'avaient accompagnée.

J'ai refermé la porte.

— Je pars, m'a-t-elle dit.

— Elle est entrée rapidement au salon, je lui ai donné une chaise; elle s'est assise, entre Mlle Joséphine et moi; je lui ai porté un tabouret pour ses pieds, elle m'a remercié avec bonté. Elle était grave et triste, mais calme.

— L'âme se réjouit mais le cœur soupire. J'ai la figure couverte de boutons tant j'ai pleuré depuis quelques jours.

Je lui ai dit que Roumanille était prophète, qu'il m'avait écrit, le 14 mars, à Rome, son entrée au couvent.

Je lui ai lu la lettre, j'étais bien ému, ma main tremblait, Jenny écoutait sérieuse:

— Si ce n'est pas votre vocation, si vous vous y trouvez mal, si vous êtes trop triste, sortez!

Elle l'a promis, disant qu'elle ne cherchait qu'à faire ce qui est agréable à Dieu:

— Mon père ne veut rien changer à la maison; il m'a dit:

— Dans quinze ours tu seras à la maison dans un lit.

— Mademoiselle, il me ferait bien plaisir de vous dire encore une fois les vers: que lou bon Diéu vous acoumpagne!

— Oh! oui, je ne les ai plus entendus...

— Roumanille, a dit Paul, prétend qu'ils sont un peu amoureux.

Elle s'est mise à sourire:

— Ah! dites-les toujours, dites-les tous!...

J'ai commencé:

— En touti sabès dire...

— C'est le commencement, c'est bien le commencement, a dit Jenny, m'écoutant en silence avec attention.

— En touti sabès dire
Quaucaren de pouli;
Avès un tan bon rite,
Un tan dous parauli!
E pereu amen li veiado

Mounte venes cacaleja
Mounte venes richouneja,
O gento, o douço, o grando fado!

Deux ou trois fois je m'arrêtais recommençant la strophe;
j'avais les larmes aux yeux.
De fes la vido alasso, e n'ia que soun bien las!
Que lou bon Diéu vous accoumpagne
Pertout mounte se plouro, auran lèu de soulas,
Vous qu'ama tout ce qu'ei de plagne:
Li viei, li pauti viei tout gibla, touti blan;
Li gèn qu'an dau malur; li gen qu'an gis de pan;
Li enfantoun qu'an gis de maire;
Li maire que n'an pu d'enfan!
Segur, de vosto bouco, èi brave d'estte plan,
Sabès tan ben dire: pechaire!

— Oh! que c'est joli!
— Vous dites pechaire, Mademoiselle.

Vouguè se faire mourgo e mourgo d'espitau...
Ici Jenny est devenue beaucoup plus pensive.
Ah! lou crese! un matin, leissé tout, soun oustau
E sis amigo e soun viei paire;
Avié ploura, sabie ce qu'ero de souffri...

Elle s'est attendrie à ces vers:

La mort, n'avié pas pòu, car avié vis mouri,
Car avié vis mouri sa maire,
Pauro chato!
Pamens fouguè piei s'enveni,
Alin toumbé malauto, e si gèn artiberon:
Li mourgo s'embrasseron,
F li malau plourèron
Plourèron, li malau, de la veire parti!

Emé soun jougne prim e sa raubo de lano
Coulour de mióugrano
Emé soun front tant lisc e si grands ieu tant bèu,
Emé si long peu nègre e sa caro tan rousso...

— Ah! tan rousso est joli! a dit Paul.
 — Ça rime avec tant douço? a dit Jenny, avec quoi ça rime?
 —... Toutaro la virai, e, de sa voix tant douço
 Me dira 'nsin: — Bon vèspre! — O Jenny venès lèu!
 Venes lèu, amen li veiado
 Moute venes cacaleja
 Moute venes richouneja
 O gento, O douço, O grando fado!
 — Mon Dieu! que vous êtes bons, tous! Vous ne me connaissez pas bien; si vous m'aviez mieux connue, vous n'auriez pas été si bons pour moi, vous m'auriez moins aimée.
 Puis nous avons repris la causerie.
 — Vous parlerez un peu de moi, quand vous serez à Fausse-Guigne.
 — Oh! nous en parlerons souvent, bien souvent, ai-je dit.
 — M. Aubanel me comprend, a dit Joséphine, nous parlerons souvent de vous.
 — Vous me donnerez des nouvelles de M. Aubanel.
 — Oui, mais dans vos lettres, il faudra mettre une demoiselle; faisons conventions dès maintenant.
 —Eh! bien ce sera Mlle Théodore.
 — Oui, ai-je dit, il y a Ste Théodore.
 — J'ai donné votre chapelet à ma petite Jeanne, qui le gardera si je reste au couvent; j'y tiens beaucoup.
 Ainsi il ne sortira pas de la famille. Vous savez qui l'a.

Ces pauvres enfants! Je n'aurais pas cru qu'ils comprissent; je parlais sans faire attention à eux, et ils m'entouraient, tirant ma robe, disant:

— Ma tante, ma tante, qu'as-tu? tu pleures? — Marseille! pourquoi veux-tu t'en aller?
 — Quel âge ont-ils?
 — L'aîné a quatre ans.
 — Et la petite Jeanne?
 — Oh! Elle ne parle pas encore seulement.
 —Mademoiselle, donnez-moi, je vous prie, un souvenir, lui ai-je dit, suppliant et très ému, quelque chose qui vous ait appartenu.
 Elle a tiré sa petite boîte blanche, contenant un petit chapelet blanc; elle m'a dit:
 — Voulez-vous la petite croix de mon chapelet? Et déjà ses doigts s'efforçaient d'ouvrir l'anneau.
 — Oh! Mademoiselle, n'auriez-vous pas un chapelet qui vous eut appartenu?...
 — Oui, a dit Joséphine, il faut donner quelque chose à M. Aubanel.
 — Eh! bien, je vous donnerai mon gros chapelet à grains blancs; je m'en suis longtemps servie, demandez à Joséphine qui me l'a vu souvent: il y manque deux grains.
 — Oh! merci, Mademoiselle, il y a peut-être de l'indiscrétion dans ma demande...
 — Oh! non, non! Mais n'en dites rien, cela ne serait pas compris. Il se noircit, il faut le laver de tems en tems.
 — Moi, je le laverai à M. Aubanel, quand il sera sale.
 — Demain matin, je vous le laverai avant de vous le donner, a dit Jenny.

— Oh! non! Ne le lavez pas, laissez-le ainsi, Mademoiselle, ai-je répondu.
— Si je savais que vous ne retourniez plus, je vous demanderais bien un souvenir, dit Paul, mais vous reviendrez, Mademoiselle.
— L'autre jour, dit Jenny, je vous offris ma petite image de St Paul, que vous me refusâtes
— Et vous m'en voulez pour cela!
— Oh! je ne suis pas si méchante.
— Si je savais que vous ne revinssiez pas, je vous demanderais, Mademoiselle, une croix, une médaille; voyez le cas que je fais des souvenirs de mes amis.
Et Paul, tirant de sa poche une médaille de Rome, le liard de Louis XIII qu'il destine à Mistral et quelques vieux sous rouillés, les étala sur la table. Jenny se mit à rite, et je dis:
— Eh! bien, moi, l'autre jour, Paul, à Fausse-Guigne, m'offrit une petite pierre blanche, je lui dis:
— Est-ce comme souvenir?
Il me répondit:
— Oui!
— Eh! bien, je la garde, et je l'ai enfermée dans mon tiroir.
Jenny dit alors: — Comme vous êtes poétique! Vous avez le culte des souvenirs.
— Mademoiselle, voulez-vous un chapelet du bois du chêne de St Vincent de Paul? Il m'a été donné à Rome.
— M. Aubanel vous offre quelque chose, lui dit Joséphine.
— Un chapelet fait avec le bois du chêne sous lequel allait dormir St Vincent de Paul, lorsqu'il était pâtre.
— Vous êtes trop bon, vous m'avez déjà tant donné!
— Ne vous verrais-je plus?
— Jenny vient demain, dit Joséphine.
— Vous me permettrez de revenir encore vous voir demain, je vous l'apporterai.
— Un chapelet de St Vincent de Paul, oh! merci! il me sera cher à plus d'un titre!
— Jenny, dit Joséphine, je veux vous donner mon formulaire de prières, c'est le seul livre que vous puissiez avoir au couvent, mais le mien est trop vieux...
— Je vous en apporterai un demain, et Mlle Joséphine vous le remettra.
— Il le faut bien simple, bien pauvre.
— Mais bien joli, a ajouté Mlle Joséphine.
— Il est déjà tard, voilà neuf heures passées, dit Jenny en se levant.
— Oh! mon Dieu!; vous vous en allez? Restez encore!
— Oh! non, mon père est déjà couché.
— Mais, Jenny, vous n'avez rien sur la tête.
— Cherchez-lui un bonnet, dit Paul. Joséphine n'en trouve point.
— Je n'y ai pas songé, mais je n'aurai pas froid; si cela ne vous fait rien, partons!
Jenny prit le bras de Paul; je sortis la lampe dans le corridor:
— A demain! et la porte se referma.
Nous attendions Paul pour aller à la Société; à son retour et quand nous fumes sortis, dans la rue, devant sa porte, il m'offrit son bras, et je le vis sourire. Il pleuvait un peu, seul il avait un parapluie, les

autres marchaient un peu devant, je crus qu'il riait de cette petite mésaventure, je le lui dis, ce n'était pas ça.

— Si je ne vous avais pas interrompu deux fois, tout à l'heure, vous auriez pleuré comme un enfant, devant Jenny, en lui récitant vos vers, votre main tremblait.

— Oui, c'est bien vrai, pauvre Jenny!

(Samedi, 22 avril 1854)

Avant 1 heure, j'étais chez Paul; Jenny était encore attendue.

— Elle dîne, aujourd'hui, chez son frère, dit Joséphine, et ne viendra qu'à une heure et demi.

Clarisse était muette, ne faisait que pleurer, s'asseyait sur une chaise et puis faisait quelques pas, se tournait vers la fenêtre ou vers le mur et pleurait encore.

— Combien je suis gonfle! Je ne pleurais pas davantage quand ma sœur partit, je ne pleurais pas davantage quand ma sœur partit!

Elle fut au jardin, se promener à l'écart, et devint plus calme. Quelqu'un voulut lui dire un mot.

— Ne m'en parlez pas, dit-elle en s'éloignant, vous me faites pleurer.

Je soumis le formulaire à Mlle Joséphine:

— Il est très joli! J'y écrirai quelque chose pour Jenny; mais je ne devrais pas y mettre mon nom, puisque ce n'est pas moi qui le donne.

On sonna, je courus ouvrir; c'était Martin. Il ne savait rien, il fut très surpris, mais non étonné. Nous étions tous au jardin, on sonne encore, je les vis s'embrasser convulsivement; j'approchais, elles furent au salon, je suivis.

En entrant Jenny tomba sur un fauteuil, près de la cheminée; Joséphine s'assit sur une chaise, contre la fenêtre; Joséphine toute en larmes, Jenny éclatant en sanglots:

— Mon frère! mon frère!.... Sa poitrine bondissait; elle avait le hoquet et poussait des cris aigus, c'était horrible!

Roumanille entrait, en ce moment, dans le salon avec Buscal; il vint se mettre debout dans l'embrasure des fenêtres, contre la console de marbre, et voyant, et entendant tout cela, il disait:

— Ce n'est pas gai! ce n'est pas gai!

Moi, je venais:

— Mon Dieu! c'est horrible! que cela doit être méritoire un pareil sacrifice!

Roumanille était là, debout, toujours; moi, je ne pus tenir: par respect, par timidité, par pudeur, je fermai les yeux et sortis.

Je trouvai dans le corridor Mlle Clarisse, qui n'était pas entrée et pleurait, vers la fenêtre; je m'assis sur le petit banc, contre la porte du salon, entendant les sanglots de Jenny et de Joséphine.

Au bout d'un instant, je me dressai pour voir; elles sortirent toutes les deux, passèrent rapides devant moi, disant:

— Nous allons descendre.

Elles montèrent, Clarisse les accompagna. Quand elles descendirent, Joséphine avait mis son chapeau, Jenny ne pleurait plus. Roumanille, avec Buscal, s'approcha, se recommanda à ses prières, et puis il lui dit:

— Voyez, si ce n'est pas votre vocation, si vous n'y étiez pas bien, sortez! Il était froid et sans émotion, mais sot.

Moi, je donnai à Jenny le chapelet de St Vincent de Paul.

— Oh! comme il est joli! Je mettrai là votre médaille de Rome.

Roumanille et Buscal retournèrent au jardin, croyant que Jenny s'en allait.

— Nous entrons un moment, me dit-elle.

Joséphine la précéda, je restai seul avec elle; elle me dit alors:

— Je donnerai mon chapelet à Joséphine, qui vous le remettra. — Oh! merci, Mademoiselle! Nous nous dirigeâmes vers le salon; je passai devant, et dis à Mademoiselle Joséphine:

— Jenny doit vous remettre son chapelet pour moi, et vous me le remettez.

Jenny vint, Je fus à elle et la remerciai très vivement de son chapelet. Nous étions debout, elle me dit:

— C'est sur vous que je compte le plus; je sais que c'est sur vous que je puis le plus compter; je connais votre délicatesse. Joséphine vous le donnera; je n'ai pas voulu le remettre devant les autres; cela ne convient pas que je laisse des souvenirs à personne.

Alors elle s'assit sur le fauteuil, Joséphine sur une chaise, à sa gauche; je pris une chaise, à sa droite et apportai un tabouret, où tous les trois appuyons nos pieds.

— Je viens de quitter mon père, et je n'avais pu me dégonfler dans la rue, dit-elle bien calme.

Elle raconta combien elle souffrait!

— Je paraissais heureuse et j'étais sans repos. Depuis huit ans, je ne savais jamais si j'irais d'un mois à l'autre; j'étais toujours dans l'inquiétude, ne fesant, pour mes robes, que le strict nécessaire.

Si l'on me parlait des sœurs de St Vincent de Paul, cela me perçait comme d'un fer rouge.

— Un jour, me dit Joséphine, nous en vîmes dans la rue; elle voulait leur courir après, pour leur parler:
— Mais vous êtes folle!

— Il y a deux mois, quand je ne songeais à rien, je reçus une lettre de Paris, qui m'appelait... Je pars! Si je ne partais pas, j'aurais trop de regret. Qui sait si Dieu ne me demande pas encore cette dernière épreuve? Je reviendrai, si ce n'est pas ma vocation, fut-ce après dix ans! Mes amis seront toujours bons pour moi; ceux qui ne me connaissent pas, qu'est-ce que cela me fait! Mon Dieu! que j'ai souffert! Mais il est des âmes qui ne suivent pas la voie ordinaire! Si je n'obéissais pas à la voix de Dieu; s'il m'arrivait quelque chose de fâcheux, dans ma vie, quel regret n'aurais-je pas! Avant tout, je veux assurer mon salut. Je paraissais heureuse et j'étais toujours sans repos!

Elle pleura. Joséphine pleurait et serrait les mains de son amie. Je lui dis:

— Il en est ordinairement ainsi, les cœurs tendres, les belles âmes souffrent toujours. O mon Dieu! que votre sacrifice est grand, et qu'il est méritoire aussi pour Mlle Joséphine! Je ne pouvais pas parler, tellement j'étais ému; les larmes me vinrent aux yeux, je pris mon mouchoir et nous pleurâmes tous trois.

L'autre soir, quand je vins, j'étais bien triste; Roumanille me fit des plaisanteries, cela me fit mal. J'avais dit à Joséphine:

— Je ne viendrai plus.

Buscal entra, lui offrit une médaille; Jenny le remercia avec bonté:

— Je regrette de ne pouvoir rien vous donner.

— Oui, dit Joséphine, elle a déjà tout donné à ses amis.

Mlle Clarisse entra; je lui donnai une chaise entre la mienne et celle de Jenny et un tabouret.

Jenny était plus calme, son mouchoir sur les genoux, mais la figure bouleversée, les yeux et le visage mouillés de larmes. Roumanille vint, il avait à la main un mauvais roseau fendu qu'il avait ramassé dans le jardin, Jenny lui dit:

— Qu'est-ce que c'est? en le touchant de la main.

— Vous le voyez, une canne!

— Oui c'est bien une canne.

Roumanille dit alors en dressant sa canne:

— Voulez-vous que je vous crève le cœur?

— Ah! il l'est assez, j'ai le cœur crevé; je suis brisée, broyée; je viens de chez mon père, ces petits sont déchirants, ils ne me comprennent pas: Mais, ma tante, pourquoi vas-tu à Marseille? pourquoi partir? Je vous demande pardon de la peine que je vous fais.

Martin était entré.

Voilà tous les poètes, ici elle riait, quelle charmante compagnie! Je m'en souviendrai.

— Oui, Mademoiselle, dit Roumanille, songez un peu aux poètes qui vous ont chantée: rappelez-vous quelquefois leurs vers; tout cela est si pur!

Jenny! timide fleur...

C'est que tu voudrais voir bientôt réalisée
L'espérance que Dieu mit au fond de ton cœur...
Voilà pourquoi, parmi les anges de la terre,
Humble et candide enfant, tu languis, ici bas,
Toujours pensive et solitaire
Et malade d'un mal dont on ne guérit pas!...

Je dis alors:

— Mademoiselle, vous allez en guérir de ce mal!

— Ce matin en prenant ma robe Mióugrano, j'ai songé à vos vers; comment sont-ils? Sa raubo de lano, de mióugrano, c'est-il ça?

— Coulour de mióugrano.

— Je me souviendrai de vos jolis vers d'hier soir, l'histoire de ma maladie à Orange.

— Allons aux Pénitents noirs, dit Joséphine.

Elles se dressèrent; tous, nous nous recommandâmes à ses prières.

— Priez Dieu, lui dis-je presque sans pouvoir parler, pour que je sois un bon chrétien. Vers la porte, sur l'escalier du salon, elle s'arrêta un peu; je pensais:

— On ne la verra bientôt plus, peut-être à jamais! et je la regardais de toutes mes forces, tachant de me graver dans le souvenir sa figure si douce et si triste, et toute sa personne mélancolique.

Elle était vêtue d'une robe de laine verte, à basquines, avec une large bande de velours noir, posée en éventail au bord du corsage, avec des manches mandarine et de petites manches de mousseline, serrées au poignet; d'un mantelet de soie noire, à franges et bordé de quatre petits liserés de soie noire; son col était brodé, plat, carré avec un bord, une assez large dentelle tuyautée; elle avait une coiffe de blondes blanches avec des rubans de soie carmin, rayés de noir d'un filet large et d'un filet mince, et des mentonnières en larges rubans de soie blanche; ses gants étaient glacés et couleur marron.

On se recommanda encore à ses prières. Paul dit:

— Quand vous direz le Pater, je vous demande l'Amen pour moi.

— Voyons, dit Jenny, à quelle demande du Pater voulez-vous que je pense à vous.

— Fiat voluntas tua pour Roumanille, dit Martin.

— Panem nostrum da nobis hodiè, pour moi, dit Jules, le pain de l'âme et le pain du corps.
— Et vous M. Aubanel?
Je pensai un instant: Adveniat regnum tuum, le paradis.
— Je demanderai pour vous le règne de Dieu dans votre cœur, n'est-ce pas, c'est-à-dire qu'il accomplisse sur vous sa volonté et puis qu'il vous donne la récompense.
— Moi, je prends: Sed libera nos a malo, dit Buscal.
— Et ne nos inducas in tentationem, fit Martin.

On se mit à rire:

— Il est toujours le même!
— Pater noster, qui est in coelis, sera pour Joséphine; sanctificetur nomen tuum, pour Clarisse. Ah! bien maintenant, récitez-le en entier, pour que je me rappelle bien chacune de vos demandes, et que j'y songe en le disant.

On récita le pater, et elle avec nous, disant:

— Ceci est votre demande; ceci est pour vous! Ceci est pour vous! Elle était gaie, presque souriante. Mais son visage s'assombrit; elle descendit l'escalier, et mettant le pied sur le corridor, s'inclina un peu pour saluer, disant avec émotion:
— Je vous remercie bien de toutes vos bontés! Ce furent ses dernières paroles d'adieu.

En allant vers la porte de la rue, elle embrassa Clarisse qui ne disait rien, mais versait de grosses larmes; puis elle revint de quelques pas et l'embrassa encore; Clarisse se laissait faire mais sans avoir la force de répondre aux baisers de son amie. Joséphine, qui passait la première, ouvrit la porte; Jenny s'en fut lestement, ne se revira pas, comme elle fesait d'habitude, pour nous saluer encore une fois; mais prenant le bouton de la porte, elle se tourna de profil, pour ne plus nous voir, et, tirant à elle, ferma. Je n'avais pas perdu un seul de tous ses mouvements. Nous restâmes là, émus et sots, et moi plus que tous.

— Allons-nous à vêpres?

— Je n'en ai guère le courage, dis-je, avec des larmes dans les yeux et la parole presque muette.

— Qútis ome! dit Paul. Il me donna son bras et nous fumes aux Pénitents Blancs. Mais là, je les laissai, sous un prétexte, et je fus au Jardin des Plantes, m'assis sur un banc et pris quelques notes sur Jenny; puis je retournai aux Pénitents, où je retrouvai mes compagnons et Roumanille, tous tristes.

On chantait le Magnificat.

(Dimanche, 23 avril 1854)

Cette nuit, j'ai vu Jenny, en rêve; j'étais chez Paul, Jenny y était venue, c'était peut-être jour de barbe; tous causaient, et j'entendais Jenny, mais je ne pouvais jamais voir son doux visage, dont je n'apercevais presque que l'extrême profil, le bout du nez, des lèvres et du menton; le visage de Jules me cachait celui

de Jenny, j'avancçais, je reculais la tête, et toujours la tête de Jules suivait le mouvement de la mienne, et jamais je ne voyais Jenny; et je me suis éveillé.

... Marseille, 9 heures 3/4
(Lundi, 24 avril 1854)

Escri sus la muraio d'uno chambro dóu castèu de Font-Segugno

O chambreto, chambreto,
Sies pichoto, segur, mai que de souveni!
Quand passe toun lindau, me dise: — Van veni.
Me semble de vous vèire, o bravi chatouneto,
Tu, pauro Julia, tu, pechaire! Jenny!
E pamens, es feni!
Dins aquesto chambreto, ah! vendres pu dourmi!
O Julia, sias morto! ô Jenny, sies moungeto!

(A Font-Segugno, lou 21 de mai 1854)

J'ai remarqué que les mauvais seuls peuvent avoir le cœur brisé; les bons ne sont jamais complètement abattus parce qu'ils portent dans leur cœur l'idée de Dieu. Cette idée donne bien de la sérénité et de la joie. Dis-moi si toi-même, quand tu as vu partir Jenny, tu n'as pas placé en Dieu toute ta confiance, si tu ne t'es pas élevé au-dessus de cette terre, pour songer à la réunion des belles âmes là-haut? Tu as pleuré mais tu n'as pas été au désespoir, car il n'y a de désespoir que là où Dieu n'est plus:

— Voi qu'intrate lasciate ogni speranza!

C'est une bien haute intelligence qui a écrit ces mots aux portes de l'enfer, c'est un grand cœur qui avait bien souffert, mais qui savait que toutes les douleurs réunies sont moindres que le désespoir. Le désespoir c'est la perte de Dieu, c'est-à-dire l'anéantissement avec la conscience de cet anéantissement. As-tu jamais désespéré? Non, tu as souffert seulement!

— Moi aussi, Théodore, j'ai passé, bien, bien avant toi, pat ces peines que tu éprouves, et voici ce que j'écrivais alors:

... Est-ce un rêve ou une réalité? Je viens de la quitter pour toujours. Quoi! tant de soirées suaves, tant d'épanchement de cœur et tant de jouissances à contempler son visage bien-aimé, quoi! tout cela est fini!... quoi elle a déjà passé dans mon existence cette personne adorée! elle a passé!... quoi! ma vision a disparu!... Voici la nuit devant moi: c'est dans la nuit que je m'avance... quoi! tant de bonheur devait finir!... où irai-je maintenant traîner ma vie? qui me comprendra? qui m'aimera? Ah! mon cœur, brise-toi de sanglots; pourquoi vivre encore quand je ne verrai plus... ton cœur dit: Jenny?...

... Oh! je suis bien triste, me disait-elle d'une voix douce et tendre, en s'inclinant vers moi de son fauteuil; allez, je suis bien triste; depuis quelques jours surtout, il y a quelque chose qui me tend malade, et cela n'est point une maladie...

Enfin, je me suis levé; pleine d'une bonté timide elle m'a tendu la main; je la lui ai serré avec douleur et amour; elle a détourné la tête. C'est la première fois de ma vie que ma main a touché la sienne: qu'a-t-elle ressenti à cette étreinte douloureuse? Des larmes étaient-elles comme chez moi au fond de son cœur? qui me dira l'émotion mystérieuse de cet ange que j'aime à jamais?...

Je suis venu chez moi; je me suis jeté sur une chaise et mes larmes trop longtemps contenues se sont épanchées en abondance, ici, dans ce lieu où je passe ma dernière nuit et où j'écris ce si triste et si doux souvenir. »

Quelque jour, ô Théodore, je te transcrirai toute cette petite scène d'adieu, jetée avec tant d'abandon, tant de douleur, si vraie et si pathétique qu'elle m'attendrit quand une fois tous les cent ans je la relis encore.

(Eugène, 6 mai 1854)

— Me voilà dans ta pensée éperdument amoureux! Comme vous y allez, jeune homme! Ce que c'est pourtant que le pli du cœur! Rabattez-en, rabattez-en. Assez d'amour comme ça! C'est bon pour les jeunes. Epanouis-toi donc, ô bouton intéressant, sous ton soleil de mai. Quant à moi, laisse-moi m'effeuiller tranquillement sous celui de Novembre.

— J'ai rencontré hier, une toute frêle sœur de St Vincent de Paul... et mon cœur... ah! mon cœur... consulte le tien pour savoir le reste.

(Roumanille, 25 mai 1854)

— Si ça ne te fait point de peine tu pourras me parler un peu de Jenny; dis-moi quel est le couvent où elle habite. Je ne chercherai point à la voir, ce serait une profanation, un manque de courage. Dans ce monde il faut être résigné et fort, accepter noblement les sacrifices. Je ne la verrai donc point, mais j'irai rôder autour de sa demeure, voir si elle est bien, si le site est pittoresque, si elle peut être heureuse, et je te le dirai. Allons, ne soupire pas ainsi, mon cher Théodore!..

(Eugène, 28 juin 1854)

Tu es près de ta famille, ta bonne mère est venue te voir, tu es heureux, ô mon ami, que cela m'a fait du bien quand je l'ai lu.

— Tu es heureux!... moi aussi je puis me dire heureux; Dieu m'a fait cette grâce, et je l'en bénis tous les jours; heureux de l'amitié de ceux qui m'entourent: Roumanille, Jules, Paul; heureux du souvenir que me gardent les absents, toi mon cher Eugène, Tavan...

— Eh! comment ne pas être heureux avec des amis tels que vous autres!

Quelquefois, cependant, ce n'est pas sans tristesse que je songe à tous les départs qui se sont succédés depuis quelques mois, à toutes ces séparations qui ont eu quelque chose de si dur pour le cœur. Hélas! hélas! notre cercle aimé se rétrécit chaque jour, et maintenant, si nous voulions danser le branle de Zetto, je crois qu'il n'y aurait plus assez de mains amies pour faire le tour du salon de Paul, trop petit cet hiver pour notre bande joyeuse. Au moins encore vous étiez tous les trois dans la même ville, vous, si longtemps, les hôtes du même foyer, les amis des mêmes amis; cela était touchant à penser. Et maintenant vous voilà séparés tous les trois, et loin de nous: toi au château de Ribière, Jenny à Paris et Tavan à Marseille.

(Théodore à Eugène, 24 juillet 1854)

— Heureux es-tu, mon ami, d'avoir pris ton essor, et de battre des ailes sur les hauteurs et dans un air vivifiant!

Tu vas nous revenir avec une Coucourdeto pleine d'ambrosie, comme jadis, — et nous la viderons à ton retour et à ta santé, ô poète si terrible et si doux!

— Ah! si j'étais à ta place, la jolie prose que j'apporterais de mon pèlerinage! Tu as un Mont Ventoux à faire, qui serait l'écrasant pendant du mien. Penses-y. Quelles charmantes impressions de voyage, racontées surtout par toi, dont la plume est un pinceau, dont l'encrier est une palette! Et comme les grenouilles d'Aix et de Marseille coasseraient de dépit, en t'entendant chanter tes aventures, cher rossignol des Alpes! Mais tu n'en feras rien. Oh! s'il y avait là des cadavres et du sang, des hurlements de désespoir et des cris de mort, tu te mettrais à l'œuvre avec amour, ô le plus cruel et le plus sanguinaire des félibres! Brigand, va!

Et pourtant, Jenny, la perle de nos souvenirs, la fée enchanteresse de notre passé, la harpe éolienne dont nous savourons, dans nos songes, les vagues et mystérieuses mélodies, n'a pas peu contribué à humaniser ta sauvage muse.

Puisse-t-elle achever ce qu'elle a si bien commencé! Ta muse y gagnera, et tu n'y perdras rien. Car enfin, on se lasse de marcher toujours les pieds dans le sang..., et d'avoir toujours du sang jusqu'au coude! Elle l'achèvera. Sans t'en douter, jeune homme, tu vas beaucoup mieux; ta voix n'est plus si rauque ni si stridente; ton regard n'est plus si fauve; tes crins se hérissent plus rarement; tu rugis moins... ah! c'est que les soupirs... c'est que la fée... c'est que la perle... c'est que la harpe... c'est que les mélodies...

Si j'en avais le temps, je te développerais ça, et proprement, avec la logique et la grâce qui me caractérisent; et tu serais forcé de convenir avec moi que les roucoulements des palombes opèrent, parfois, dans un cœur d'homme, d'étranges métamorphoses! Témoin Buscal au regard velouté, cet ineffable rat se serait-il élevé jusqu'aux splendeurs du gâteau de Savoie, si son cœur, voguant à pleines voiles vers les délices de Cythère, n'avait pas ressenti les douces influences que je t'ai signalées? Nous reprendrons un autre jour le fil de ces raisonnements, les développements de cette thèse.

— Trouveras-tu le tems de me donner signe de vie? Une Jennyade me ferait tant plaisir.

(Roumanille, 10 août 1854)

Je relis, cher Théodore, je relis pour la dixième fois peut-être, ta lettre afin d'y répondre. Tu n'as rien perdu de la naïveté et de la simplicité d'autrefois; chacun de tes écrits me le montre; mais je vois paraître aussi dans ton âme quelque chose d'un peu triste: ton insouciance première s'efface; c'est que tu as connu les regrets, les adieux, et voilà que par moments de ton cœur profond et résigné s'échappent des vers que le mien comprend, ô Théodore, tu entres dans la vie. Va, ne crains rien; tu es religieux: tu es candide et fort: la lutte du malheur ne saurait que te grandir.

— Tu es, ô mon ami, le peintre austère de la réalité douloureuse ou aimante, tu es le dramaturge du cœur, tes scènes sont prises sur le fait, tu n'y apportes rien de toi-même, et de cette sobriété antique naît la puissance de tes tableaux.

(Eugène, 11 août 1854)

— Hélas! hélas! Buscalibus nous quitte. Il va partir pour Apt, où il doit faire un interminable interim, de six mois et même davantage; aussi ses yeux, si doux d'ordinaire, si brillants, si veloutés, si caressants, si langoureux, étaient-ils couverts d'un nuage de deuil. J'en ai le cœur brisé! Hélas! Hélas! comme il y a fagots et fagots, il y a départs et départs. Décidément, les départs des mâles, quoique fort touchants, ne valent pas les départs femelles. Femelles! quel mot ignoble pour désigner ce qu'il y a de plus poétique, de plus suave au monde! Douce jambougno éolienne, pardon!

(Roumanille, 17 août 1854)

N'oublie pas que plus on a de cœur, plus on est appelé à souffrir, et pourtant nous devons remercier Dieu de ce triste et sublime don.

(Sophie, 10 septembre 1854)

— J'ai voulu m'appeler le felibre de la Mióugrano; cela me fait plaisir, cela me rappelle des souvenirs charmants et que je ne puis oublier, cela me rappelle

... Soun jougne prim e sa raubo de lano,
Coulour de mióugrano.

— Hier, je me suis fait donner à Mathieu une Mióugrano de l'arbre sur lequel on en cueillit, l'an passé, pour Jenny. Anselme m'a promis, dans la saison, de m'en cueillir une bien mûre et que je pourrai conserver.

(Théodore à Eugène, 11 septembre 1854)

— Laissez-moi vous le répéter, je compte sur votre amitié, j'y compte entièrement; je vous recommande surtout la Coucourdeto, j'y tiens beaucoup; vous comprendrez pourquoi j'y tiens tant à ces quelques vers...

La coucourdeto

A Jenny.

go
go
on
For

(Paradise lost, book IX)

Desempiei que sias tan lieun, tan lieun qu'apereila
Lou parla que se parlo èi plus noste parla,
Ie soungas pas à la Prouvenço?
Quand ie soungas tambèn dèu proun vous treboula!
Touti sounjen à vous d'empieï vosto partènço.
I'à ncaro bien de flour en terro de Durènço:
Ah! podon, aquest an, ah! podon se passì,

Per vous n'en courouna, pechaire! sias plu' eici!
Sias plu' eici! mai lou cor gardo vosto memòri:
Parlon souvènt de vous li gènt de vosto endré;
Quand n'en parlon, toujours, mé mescle au roundelet,
Ploure, en lis escoutant me faire vosto istori.

Urouso que noun sai, perquè parti, tamben?
I'a voungé mes toutaro, e pamens, bien souvènt,
Nous semble pas de crèire!
Avièu escri per vous un conte d'encian-tèm
Dins lou parla di rèire.

Ah! de bouco, segur, m'aurié bien fa plesi
De vous lou dire à vous! mai poudès plus ausi
Li cansoun di Felibre.
Qu saup, tan soulamen, se vendres a legi
Aqueste pichot libre!

Qu saup? de fes que i'a, lis asard soun tan grand,
O gento damisello!
L'istori qu'encian-tems me countavo moun grand,
Basto l'atrouvès bello,
Vous qu'amas tant li vièi e li pichos enfant!

I'avié 'no fes, un Rei: vous dirai pas qu'èro,
Me l'an pas di. Lou Rei aguè 'n enfant
E ie doné per baile un ome de la terro.
E lou pichot venié grandet, planplan.
Lou baile lou menavo
Touti li cop qu'anavo
A la vigno per travaia;
E toujours lou baile pourtavo
Un pau de pan per lou faire manja,
Un pau de vin dins uno coucourdeto.
E pièi souto un bouissoun ensen fasièn pausetto;
Manjavon, s'avien fan, e bevien s'avien set:
N'avié tant sienen de soun bèu garçounet,
Quand lou menavo à la vigneto
Que lou fasié béure à la coucourdeto!

Mai lou pichot toujours venié pu grand.

Lou Réi mandé si gent ie querre soun enfan:
Lou baile n'en plouré, coumo poudès lou creire;
Piei, un matin, partigué per lou véire:
Se languissié ben tan!

Lou baile arribo, e de pertout regardo.
— De qu'ei que vos? ié demando la gardo.
— Vole, iè dis, veire moun garçounnet,
Que lou menave à la vigneto,
Que lou fasièu bèuro à la coucourdeto!
— Ah! per ma fe!
Sies mato! Anen moun ome entorno-te!
Entorno-te, t'an dis! — Lou baile registavo;
Voulié passa, la gardo l'arrestavo,
Et toujours mai lou paure ome cridavo:
Ah! leissas-me veire moun garçounnet
Que lou menave à la vigneto,
Que lou fasièu beure à la coucourdeto!

A la forço pamens la gardo mountè d'aut,
E diguè 'u Rei: Eilabas, i'a'n badau...
O! jamai de la vido,
S'ei vist un ome ansin! i'a mièch-ouro que crido:
Ah! leissas-me vèire moun garçounnet
Que lou menave à la vigneto,
Que lou fasièu beure à la coucourdeto!
Cent cop belèu i avien dit: — Taiso-te!
Se n'es pas fòu, se n'en manco de gaire!
Es à la porto, e res pòu l'arresta.
— Anas lou querre e fases lou mounta,
Digué lou Rèi: verrai ce que fòu faire.
Veici qu'au bout d'un moumenet,
Lou baile rintre, esmougu; court tout dre
Au fiéu dóu Rèi, e dis davan soun paire:
Ah! velaqui moun garçounnet
Que lou menave à la vigneto,
Que lou fasièu beure à la coucourdeto!

D'entendre eiço cadun èro espanta.
— Aqueste vespre, à taulo, à moun coustat,
Vole, diguè lou Rei, que vengues t'asseta.

— E m'acò ie faguè tasta
De tout ce que manjava.

Et l'endeman, lou baile s'entournavo;
Lou Rèi peréu venié de ie couata
Autan d'escut que poudié n'en pourta.
E lou baile disié dou tems que caminavo,
En risen tout soulet:
Ah! moun brave garçounnet,
Que lou menave à la vigneto,
Que lou fasièu bèure à la coucourdeto!

(Lou Felibre de la Mióugrano)
(Théodore à Mistral, 22 septembre 1854)

— J'ai reçu le premier envoi d'épreuves. C'est excellent, et promet beaucoup: la coucourdeto et son admirable dédicace...

(Mistral, 29 septembre 1854)

— O Jenny, douce et bonne Jenny, que j'aime tant! Je ne vous ai jamais dit, jamais: — Je vous aime!
Vous ne me l'avez jamais dit, et pourtant, c'est bien de l'amour, certes, et quel amour! pur,dévoué, ardent,
jeune et fort, et tendre, et fou, ô Jenny! Jenny!...

(4 octobre 1854)

N'i'a que fan de long roumavaje
Pauris aucèu, lieun de soun nis;
N'i'en a bèn lieun de si vilage,

N'i en a dins Roumo e dins Paris;
Basto li vèire quauque viage,
Se jamai tornon au païs!

Ei de chatouno bèn amado,
Ei perèu de brave jouvènt;
N'ia que soun counscri à l'armado,

N'ia que soun moungeto au couvent;
S'acampon plus à la vihado,
Mai parlen d'éli bien souvènt.

E fau toujours que quaucun lande,
Di vièis ami: ah! sian pas tan!
Touti li jour, de nosto brande
Uno man laisso uno autro man.
Ieu, i'a de fes que me demande
Quau èi que partira deman!

(19 octobre 1854)

— Ah! combien j'ai lu et relu tes quatre pages! C'est gracieux et c'est profond de sentiments, et je ne sache pas encore un cœur aussi doux et aussi ardent que ton cœur. Va, je te vois la tête pleine de choses, la plume pleine d'encre, ne pouvant penser, ne pouvant écrire: ça c'est bien Théodore. C'est bien Théodore qui me dit encore:

— moi, je ne sais pas philosopher, je ne raisonne pas; mais je crois de tout mon cœur, j'aime de toute mon âme.

Voilà tout!

J'ajoute: voilà un système de philosophie, auquel tu ne songes point, rendu bien plus sensible et bien plus fort et mieux prouvé par ces deux mots échappés au sentiment, que par toutes les thèses et dissertations du monde. Ne change pas Théodore, ne change pas! Tes vers sont d'une simplicité de sentiment qui vous transperce l'âme.

(Eugène, 1 novembre 1854)

— Mon ami bien bon, cher Felibre de la Mióugrano, je suis arrivé hier à Lourmarin, et me voici à t'écrire dans un coin du jardin immense où je me suis fait apporter une table et une chaise afin de t'écrire. On m'aime tant, on est si bon pour moi, ici, que je puis sans indiscretion prendre mes aises à ce point. Un sentiment des choses douces me porte à t'écrire plutôt à cette place que dans le bureau de ma chambre; et puis c'est si charmant d'être au beau et mourant soleil d'automne!

— Je vois, là-devant, une tonnelle très élevée, soutenue par de grandes colonnettes de fer où grimpent des convolvulis et d'où pendent de longs rameaux de treilles à peine jaunissantes. Au pied, sont deux longues rangées de grands vases pleins de fleurs exotiques. Le soleil, du milieu des hêtres, platanes,

tilleuls et acacias, m'apparaît au levant; et, au couchant, derrière le mur, sont d'énormes ciprès où un faible vent murmure. Je me suis placé sous un beau grenadier dont les feuilles glauques reluisent au soleil. Je t'envoie des branches et des fruits de ce grenadier. On regrette beaucoup d'avoir déjà donné les plus beaux de ses fruits. Nous en avons à Ribière, et je t'en enverrai. Adieu, mon ami bien bon, mon cher Felibre de la Mióugrano, je t'embrasse avec effusion.

— Va-t-en au bureau des diligences Poulin, près la Poste, prendre une toute petite caisse que je vais te préparer. Elle arrivera avec ma lettre. On voulait me donner une caisse entière de poires et autres choses pour toi, je m'y suis refusé.

(Eugène, 6 novembre 1854)

Mon cher Eugène, c'est hier matin pendant mon déjeuner que m'est arrivée ta chère lettre. Comme toutes celles que tu m'écris, je n'ai pas voulu l'ouvrir tout de suite. Je l'ai posée d'abord à mon côté, sur ma table, et puis je l'ai reprise; je l'ai trouvée bien légère: elle est bien courte, cette fois, ai-je dit, tant pis! J'ai remarqué la forme et le papier de l'enveloppe où je n'ai pas reconnu tes enveloppes: pourtant c'est bien là l'écriture d'Eugène: Ah! voilà le timbre de Lourmarin, oh! oh! cela promet de jolies, de bien jolies choses, Lourmarin! Et puis, le singulier cachet, un bénitier, un goupillon, les drôles d'armes! il y a pour moi, dans toutes tes lettres un si grand plaisir, que je me le mets toujours quelque temps en réserve. Je ne veux pas me hâter; je veux lire avec tout le calme possible. C'est comme un verre de bon vin vieux que l'on aime à boire à petits coups et bien longtemps, il y a là aussi une fleur de poésie et d'amitié que je ne veux pas effeuiller de si tôt, et puis le charme du nouveau et de l'inconnu, ce charme si puissant! Certes, cette fois, la surprise a été plus charmante que jamais, et il n'y a qu'un cerveau aussi poétique et un cœur aussi chaud que ton cœur pour en inventer de pareilles.

J'allais courir chez Poulin, quand le facteur est entré portant le précieux envoi. Cette petite boîte en bois de cèdre, cette boîte à cigares m'a tout de suite rappelé la jolie buraliste de Lourmarin, où tu vas acheter des cigares de cinq sous, heureux Eugène!

Je mets un plaisir infini à attacher un souvenir à tout, à une fleur, à un fruit, à une feuille, à un son, un parfum, une couleur. De la sorte, une foule d'objets insignifiants et muets pour beaucoup, me parlent à moi et me touchent, et me remuent profondément. A chaque pas, ce sont de gracieuses rencontres, de douces émotions; tout ce qui m'entoure a pour moi un langage à part et que je comprends; personne ne voit ce que je vois; personne n'entend ce que j'entends, et nul ne s'en doute. Je ne suis jamais isolé quand je suis seul, c'est alors peut-être que je me trouve le plus en compagnie, car mes souvenirs ne me quittent pas, et comme des oiseaux que le bruit effraie, ils volent à moi bien plus nombreux avec le calme et le silence de la solitude.

Ainsi je suis, et j'en remercie Dieu! Hélas! Hélas! il est de si douces heures dans la vie, dans cette vie si mauvaise; il est, dans les jours passés et bien loin déjà, des jours si pleins de poésie, de jeunesse et de

joie que les larmes viennent aux yeux en pensant qu'ils ne reviendront plus. Et alors on se retourne vers ce passé que l'on voudrait ressusciter, on s'attache à ces souvenirs qui s'éveillent, on s'y attache de toutes les forces de l'imagination et du cœur; on regarde avec douleur ce long et beau chemin tout plein d'amis qui marchaient à vos côtés, ce chemin que l'on a fait jadis en se tenant par la main et en dansant le branle de Zetto, que l'on a fait au milieu de si doux visages et de si gais sourires. Hélas! et maintenant les uns sont morts et les autres où sont-ils!...

Le facteur est entré apportant le précieux envoi; j'ai mis la petite boîte sur mon bureau, attendant d'être seul pour la déclouer. Comme cela était bien arrangé et quelle bonne odeur champêtre. Du foin! elle doit être bien jolie la prairie où tu as coupé ce foin! foin encore frais; des feuilles de roses; un petit grillon qui s'est mis à chanter; des perce-neige et quelques pauvres fleurs d'hiver; les deux petites courges blanches comme des fruits de cire, et puis les grenades et les feuilles de ce beau grenadier sous lequel tu m'as écrit, au soleil couchant, une lettre si mélancolique. Merci, merci encore, mon cher Eugène! tu es un brave cœur, et va, moi aussi je t'aime bien.

Je n'ai rien voulu perdre de ton envoi. J'ai remis le foin et les feuilles de rose dans la boîte à cigares, que j'ai reclouée; j'ai mis le grillon dans un petit cornet de papier, mais la petite bête a tant travaillé de la tête et des pattes, qu'elle est sortie de son cornet, heureusement l'ais-je retrouvée se promenant sur mon bureau; cette fois-ci, elle habite une petite boîte bien fermée, dans mon tiroir. J'ai mis les deux petites courges blanches sur ma cheminée, les perce-neige rouges dans les bras de ma sainte vierge, et j'ai accroché à un clou, dans ma chambre, les deux grenades qui tiennent à la même tige. Les autres grenades sont dans mon armoire, posées sur les branches du grenadier et sur le couvercle de la boîte.

(Théodore à Eugène, 10 novembre 1854)

— Cher Théodore, cœur trop sensible, cœur d'enfant, combien de fois n'ai-je pas savouré ta lettre! et à chaque fois, je sens mon cœur qui pleure. Ah! revenons ensemble à ces jours dont le souvenir, comme une ombre douce et plaintive, s'attache à nos pas! Mais hélas! où sont-ils ces beaux jours? qu'est devenu le jeune paysan poète dont nous chantions la ronde en nous tenant la main? où est cette enfant si humble qui à côté d'autres plus riches, plus belles, plus instruites et aussi bonnes, était devenue, ie ne sais par quel prestige, le charme de nos veillées, de nos veillées si rieuses, si babillardes, si expansives?

Pauvre Tavan! Pauvre Jenny!... Ils ne sont plus là!... N'est-ce pas qu'il te semble que nous ne les avons point assez aimés quand ils étaient près de nous? Nous jouissions alors pleinement de leur présence; et maintenant nous voudrions leur avoir prodigué, en un seul jour, les soins affectueux qui auraient duré toute une vie. Pauvre Tavan! Pauvre Jenny! sont-ils heureux? Nous sentons bien à nos propres regrets, que des regrets douloureux les poursuivent, et même... qui sait?... si loin... dans des pays étrangers... Mais, ô mon Dieu! il est des questions qu'on n'ose point s'adresser; elles donnent trop de trouble. Oh! tiens! croyons plutôt qu'ils sont heureux!

Peut-être ce que je te dis là est bien égoïste, et pas moins, je ne crois pas être égoïste; mais je ne crois pas non plus que notre âme, comme on l'a tant redit, les poètes surtout, soit faite pour la douleur et qu'elle n'ait de vraie puissance que pour souffrir. Hé bien! Non! L'âme est faite pour la joie douce, c'est ce qu'elle sent avec le plus de profondeur, et elle est ingénieuse à la trouver, cette joie, même dans les objets qui semblent devoir faire le plus de peine. A côté de toute douleur humaine se trouve un plaisir. La seule qu'aucun n'accompagne, c'est la douleur du damné: le désespoir.

Voi ch'intrate lasciate ogni speranza.

Oh! comme nous nous attachons à ce plaisir, à l'objet qui nous le rappelle! il semble que nous voulions tromper nos larmes, la vérité même. A-t-on quelque petit souci d'un ami dont on pleure l'absence ou la mort, cet objet de néant devient une relique. Regarde: ce n'est rien, c'est un bout de ruban, une fleur fanée, un papier écrit:

Acò 'ei pas grand causo, pechaire!
e per iéu ia rè'n de parié.

C'est que cette humble chose rend à notre imagination les biens perdus et ressuscite tout un passé. Voilà nos amis; les voilà aujourd'hui comme hier. C'est le soir, nous sommes chez Paul, on cause, on jase sans fin. C'est jour de barbe: Jenny viendra! Jenny viendra! Elle arrive, salue, s'assied avec une grâce que ne donne pas à ce degré l'habitude du grand monde, mais bien l'ineffable bonté du cœur. On la plaisante, et elle est heureuse d'être l'objet de ces plaisanteries puisqu'elles nous amusent un instant sans malice. Mais il est étrange que se prêtant si bien à ce badinage innocent, elle ne l'emploie pas un peu envers les amis qui ne se fâcheraient certes point. Non, il y a dans cette âme tant et tant de tendresse qu'elle en est sérieuse. Si l'on était seul avec elle, elle ne vous donnerait jamais un rire joyeux; mais dévoilant toute sa belle âme tendre, pleine de douleur et de pitié elle vous ferait pleurer. Douce! Douce Jenny! que de sentiments profonds et pieux il faut avoir pour la comprendre, pour être digne de l'aimer! que de pitié, que d'admiration, que de sympathie se remue dans le cœur en songeant à elle! C'est une nature au delà de laquelle on n'imagine plus que l'ange; et, à ses pieds, les mains sur les genoux, on n'aurait pas eu, pas eu une pensée de la terre; on lui aurait dit: que vous êtes bonne! que vous êtes sainte, ô Jenny!

et l'âme se serait perdue d'extase et d'amour, en contemplant son visage tendre et vivant comme sa pensée, et ses yeux pleins de profondeur qui faisaient du mal tant ils disaient de choses indicibles.

Jenny! Jenny! je crois la voir, la pauvre enfant; oui, c'est bien elle; nos amis sont bien là! Est-ce une illusion du cœur dont l'intelligence est dupe ou complice? Ah! ne croyons pas, mon ami, que les sentiments les plus intimes de l'homme soient basés sur une erreur.

C'est là, au contraire, qu'il faut chercher la vérité, d'elle échappe à la raison. Cette faculté, ce besoin de ramener les absents près de nous, de faire revivre ce qui n'est plus, ces longs rêves qui nous les rendent, ce n'est point un effet de l'habitude seulement, une image qui est restée dans notre cerveau,

comme dans celui de l'animal; tout cela a sa source dans notre sentiment d'immortalité. Immortalité! vérité de la raison, tu es avant tout une vérité du cœur. Ils n'ont point cessé d'être ceux que je ne puis cesser d'aimer; je ne saurais m'attacher au néant, et l'illusion qui les place sous mes yeux, alors qu'ils ne sont plus de ce monde peut-être, est plus vraie que la réalité elle-même.

Tu le sais, mon bon Théodore, je garde pieusement comme toi les plus humbles choses de l'amitié. Je fume dans une pipe d'un sou que Mistral me donna, l'année dernière, à la campagne: si je la brisais, je m'en consolerais en regardant les morceaux. A propos, mon pauvre ami, si tu savais ce qu'est devenue la jolie tabatière ronde que tu m'apportas de Gênes!... J'étais à cheval, ma bête était lancée au galop sur le chemin de Pertuis; je ne sais comment le pan de mon habit se mit entre la selle et ma jambe. Lorsque je descendis et que je voulus priser, je vis tout cela: le couvercle était brisé en mille morceaux; le reste intact; tu ne saurais croire combien je tenais à cette boîte; c'était bien une boîte à souvenirs: tout était là-dedans: toi, Jenny, l'Italie, tout; et je n'ai plus que les débris de la boîte.

— J'en reviens encore à nos souvenirs. Comme c'est sentimental, et comme c'est vrai ce que tu me dis de ton petit chez toi, des souvenirs que tu gardes, de la société qu'ils te font dans la solitude, du bonheur qu'ils te donnent! Les cœurs froids et égoïstes en souriraient. Laissons-les sourire: notre joie ignorée triomphe de tous les dédains. Du reste, nous cachons bien à tous les yeux notre petit intérieur d'innocence et de simplicité. Nous le voulons toujours virginal. Va, nous nous aimons, nous deux, dis, Théodore? ça est charmant, et même ça réjouit le bon cœur qui nous a unis; écoute donc les jolies choses que m'écrit Roumanille:

— Théodore a beaucoup ri de tes mióugrano, de tes courges, de tes fleurs et de ta lettre: les petits cadeaux entretiennent l'amitié. Ce cher enfant raffole de tous ces enfantillages! Il y a entre vous deux sympathie complète: vous êtes du même âge, vous avez à peu près les mêmes goûts, vous avez beaucoup de cœur l'un et l'autre et vous vous gazouillez des choses charmantes, jeunes oiseaux de la même année et du même bocage. Et moi, pauvre vieux moineau criard dont les plumes tombent, je suis réjoui et rajeuni par vos ébats et par vos chants. Volez, voletez, béquenez-vous et chantez!

Vrai, il n'y a que Roumanille pour dire les choses avec cette grâce-là. Avoue que c'est un délicieux petit tableau. Le vieux moineau criard dont les plumes tombent, au point de vue de l'art, fait un contraste fort attendrissant. Toutefois, je retrancherais, pour la vérité, le mot criard qui ne peut être la qualité d'un vieux moineau aimant de jouir des ébats de deux oisillons. Réfléchis-y un peu, tu verras qu'il faudrait triste.

Mais je ne veux point parler d'une qualité particulière de ce moineau, je veux considérer son introduction dans le tableau. Si elle est heureuse pour l'art, l'est-elle également pour la vérité? Sans doute une pensée un peu mélancolique a inspiré cette image à Roumanille. Qu'il se rassure! puisqu'il nous aime et nous admire, et puisque, selon tous les penseurs, nous nous aimons nous-mêmes dans les autres, c'est sa jeunesse de cœur, sa gaieté d'esprit que Roumanille aime en nous, jeunesse et gaieté qui se prolongeront jusque sous les cheveux blancs... Mais, que dis-je? il ne faut point s'y méprendre. Si Roumanille traite d'enfantillages, ce que nous faisons, ce n'est que pour la frime et pour le respect qu'il

croit devoir, l'imbécille! à ses trente-quatre ans, trois mois, dix jours. Je l'embrasse comme s'il était de notre âge; j'embrasse tous les amis et toi aussi.

(Eugène, 18 novembre 1854)

A ce soir. Tu me remettras mon chiffon jaune.
Ton affectionnée

Sœur Julia

(Roumanille, 10 février 1855)

— Vaqui pamen vosto escrituro!
Sus aquéu poulit papié blanc
Vosto man qu'ei pas bien seguro
Mounto e davalò en tremoulàn.

Pas précisément, digne, cher et illustre! car en recevant ce papier carton, je me suis imaginé qu'il m'était expédié par quelque sous-officier de dragons. Quand on est doué d'une plume pareille, on marche la tête haute et le nez au vent. Quoi qu'il en soit, nous savons maintenant à n'en plus douter où la colombe a fait son nid. Dans une fabrique!!! pauvre colombe! Ce n'est que demain qu'Eugène m'écrira. Il me fait dire qu'il est toujours bien entendu qu'il annoncera le colis, plus gros, plus volumineux qu'il n'en a l'air.

(cinq queues à un seul rat)!

Cela te prouvera petit grand scélérat aimable et tendre, combien j'ai à cœur de te grata mounte te prus. Sois complètement rassuré. il n'y a pas là de quoi fouetter un chat, encore moins une âme aussi bien dotée que la tienne.

Quelque précieux qu'il puisse m'être (il est tout imprégné des parfums qui s'exhalent de Blanc di cat) je t'abandonne le dit papier carton; comme Eugène comprend bien! Il n'a pas voulu nous donner la peine d'écrire nous-mêmes; il n'a pas voulu que l'adresse du colis fût d'une écriture et la lettre d'une autre. Quelle diplomatie! Pends-toi, Machiavel! Les Eugène en savent plus long que nous, et nous sommes, en ceci des enfants à la mamelle.

A propos des nouvelles, sais-tu qu'Eugène nous remercie de l'envoi? il est indubitable que nous sommes d'une galanterie à la hauteur de notre profession. J'irai même jusqu'à avancer que la Coucourdeto, et le joli ruban rouge qu'elle porte au cou, a été fort remarqué par les s.officiers de dragons. De pareils yeux, mon cher y voient à travers les murailles.

— Adieu, mon digne ami, c'est probablement dimanche que nous confierons au roulage, et à la garde de Dieu, le colis sus-mentionné. Bienheureux colis, que les conducteurs lui soient favorables! et que nos vœux lui servent de passe-debout et de lettres d'avis!... Et puisse le destinataire...

(Roumanille, jeudi 22 février 1855)

— Ta lettre est une fleur aux doux parfums, une fleur à peine épanouie, toute rayonnante, non pas des pleurs de l'amour, mais des larmes de ton cœur, perles précieuses.

— ... Mais non, il faut suer et gémir sous le faix; jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu, si non de m'en délivrer, du moins de l'alléger. Jolie bouche, jolie bouche, dites donc pour moi, vous qui savez et pouvez si bien le dire: *Fiat voluntas tua*.

A propos de jolie bouche, je n'ai pas revu le joli pied que tu sais. Mais Je le reverrai, il faut que je le revoie ne serait-ce que pour voir le fond de l'admirable coupe dont nous n'avons vu que les bords, et pour goûter un peu plus de ce miel embaumé dont elle est sans doute pleine. Je reverrai le joli pied, ne serait-ce que pour te faire plaisir.

— La plus jolie larme de ta fleur est assurément celle qui réfléchit, dans son petit miroir, tout le charme de l'ancien Fausse-Guigne. Que de choses j'ai vues dans ce petit miroir! Tout y est, tout. Quel œil tu as pour voir et quel cœur pour sentir! Quand on est porteur d'un cœur comme ça, cher graziellino, on souffre bien, d'une part, mais de l'autre on jouit tant! Allons, bénis le ciel, car tout va pour le mieux dans le meilleur des Aubanel possibles. Rêve, prie, chante. Chants, prières, rêveries consolent de bien des peines, allègent bien des fardeaux, font aimer une vie bien détestable. Et puis, la vie est si courte.

— Mlle J. est revenue du spectacle lamentable de Beaucaire gaie et heureuse comme si elle venait d'une fête. Voilà un heureux naturel et une bonne langue!! On serait tenté de croire que les girouettes pleurent quand le vent qui passe les fait tourner et crier. Erreur! elles rient car ça leur fait plaisir de tourner. N'ont-elles pas été créées et mises sur les hauteurs pour cela? et crri, et crri, et crri. Ces cris-là sont des cris de jubilation. Tournez donc, girouettes, tournez encore, tournez toujours! et annoncez-nous bien quel est le vent qui souffle.

Oh! que j'aime bien mieux les recluses d'Argental! Voilà des êtres qui parlent peu, mais qui agissent; voilà un bon feu qui dure, et non un de ces feux de paille allumés par un caprice et qu'un caprice éteint. Recluse, sainte recluse, je vous admire, et... nous vous aimons.

Graziello, graziella, graziellino, graziellina! c'est ça. Seulement Lamartine fut un grand coupable, et mon graziello, mon graziellino est un innocent admirable. La lecture de ce livre m'a fait mal, pauvre

fille! elle est morte! et le vieux Joudou danse sans balancier sur des phrases à perte de vue. Ah! mourez donc pour des crétins pareils!

Adieu, cher et tendre, repose-toi bien. Saoule-toi de farniente, reviens-nous frais et dispos. Rêve et fume, mais ne t'en donne pas jusqu'à l'ivresse.

La pipe et le tabac de certaines rêveries sont, très souvent, plus enivrantes que les autres tabacs et les autres pipes. Il faut en user modérément. Dieu, en ceci, a tout bien arrangé: il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour voir, tâche de ne rien gâter. Vole-nous, de fois à autre, notre fiat voluntas, et tu t'en trouveras bien.

(Roumanille, 19 mars 1855)

— Quel cœur et quelle plume! Quel cœur surtout! Le charmant livre et quel bonheur on a à le feuilleter! Que de délicieux chapitres!

J'y ai le mien, elle y a le sien. Oh! celui-là est bien long et il est bien court n'est-ce pas? il est infini! Dès que j'en lis un peu, j'en veux lire beaucoup. Quand j'en ai beaucoup lu, je n'en pas lu assez. Et si j'arrivais au bout, je voudrais le recommencer. Il me rajeunit tant! Les années se suivent et ne se ressemblent pas! Il y a un an, tu étais à Rome, et tu es à Gordes; il y a un an, on était à Avignon, et on est à Bourg-Argental. Il y a un an... oh! que ce chapitre serait long, si je savais le mener à bonne fin. Que de belles et saintes choses écrase, pulvérise cette lourde et rapide meule de moulin qu'on nomme la vie! Quand nous regardons autour de nous, quel tas de fleurs fanées ne voyons-nous pas! Oh recueillons-en pieusement les débris, mon pauvre cher! ces débris, c'est encore quelque chose! Si nous devenons vieux, ils occuperont notre vieillesse, et distrairont nos ennuis.

Hier au soir, il y eut chez Bérard, l'incomparable cadet Bérard, une charmante soirée, à laquelle tu étais naturellement invité. Mlle Trégant, délicieuse enfant, en a fait, pour ainsi dire, tous les frais. Comme ton cœur eut été ému, en entendant ce piano varier, sous ses doigts habiles, l'air que tu aimes, et qui est tout enjennifié:

Vaqui pamens vosto escrituro...

J'ai pensé à toi durant l'exécution; exécution parfaite, irréprochable. Que de souvenirs cet air n'a-t-il pas réveillés dans mon cœur! J'en eus presque les larmes aux yeux. Esprits qui écoutiez cette petite fée, n'êtes-vous pas allés porter à la recluse quelques-unes de ces notes, de ces perles? Et dans tes songes, car tu devais dormir à cette heure, mon digne ami, n'as-tu pas entendu une douce voix, une voix bien aimée, te chanter:

— Ièu songe à vous, e sièu content?

— Adieu, repose-toi bien, roule-toi bien sur le tapis, gravis bien la montagne, donne-toi du bon temps pour te faire du bon sang, et rêve, rêve... et quand ta tête en aura assez, dis à ton cœur: petit, reposons-nous. Voilà!

Le Triangle,

Fable

— Aujourd'hui, en allant prendre un peu de soleil sur le Rocher, après mon dîner, tout seul comme un ermite, j'ai rencontré une blanche cornette, qui m'a plongé dans des rêveries que rien n'est venu distraire, pas même le panorama des Doms, qui me distrait si souvent et si agréablement. C'était doux et amer tout à la fois. S'il y a, comme on le dit, entre ceux qui aiment et qui sont aimés, un je ne sais quoi qui communique aux uns et aux autres, même à de grandes distances, de mystérieux tressaillements, nous avons dû, Jenny, toi et moi, former comme un triangle que je livre à tes réflexions. Je suis sûr que cette géométrie-là te plaira plus que l'autre, et que ton cœur y trouvera des calculs bien autrement intéressants que ceux de la trigonométrie. Je vais te donner les lettres désignant les angles: J. A. R. ou, si tu aimes mieux, J. T. R.

Et tout cela, à propos d'une cornette, se détachant, blanche et flottante, sur les vieux murs gris du Palais des Papes. Avoue qu'il faut vouloir plaire à Théodore pour entrer dans des raffinements pareils. Si j'avais le tems, je te développerais mon triangle et tu serais étonné de toutes les choses gaies ou tristes, sombres ou radieuses, spirituelles ou niaises, etc... etc..., que je trouverais dans ces développements. Un jour que nous n'aurons rien de mieux à faire, nous nous livrerons à cette étude: elle ne sera pas dépourvue de charmes.

Je nourris l'espoir d'une entrevue prochaine avec ce joli pied. Cette fois, sans témoins, ou du moins en présence de témoins qui n'arrêteront pas les confidences à mesure qu'elles viendront au bout des lèvres. Je suppose qu'il y aura là dessus beaucoup de charmantes choses, qui nous étonneront. Quelle histoire! quelle délicieuse histoire! Est-il un caoutchouc au monde plus élastique que celui-là? A qui i'a... de qué? de tout. Et quand on est sur cet article, il n'y a pas de raison pour que cela finisse. Demain, j'irai au bon parti, qui sait nous émouvoir et défrayer nos conversations intimes. Il y a là un calèu bien gentil, prenez garde, volages papillons.

Mais tes ailes n'ont rien à craindre, pour plusieurs raisons: la première, c'est qu'une autre flamme te les a ravies. Heureux es-tu de ne pas y avoir laissé la peau! Quant à moi, je dois dire à ma louange que mes ailes ont repoussé bien des fois, bien des fois brûlées! et qu'il est prudent de conserver le plus longtemps possible celles que j'ai à cette heure, étant fort probable qu'incendiées de nouveau, elles pourraient bien ne plus revenir.

(Roumanille, 22 mars 1855)

— Il m'était impossible de continuer ma lettre. Je suis sorti, je suis allé courir, respirer le grand air. Ah! comme j'étais triste et sombre et comme mon âme était muette!... Mais n'y pensons plus! Le grand air m'a peu à peu fait renaître. Je suis allé dans un bois de pins fort pittoresque où j'aurais bien dû te conduire quand tu vins me voir; je suis allé machinalement m'asseoir sur le tertre entouré de cyprès et qui est une tombe. Là, au pied d'un grand pin qui forme une voûte, se trouve une espèce de niche où est un crucifix et une Vierge de plâtre qui tient au bras son petit Jésus. Dans ma chambre, dans les appartements où je vis, il n'y a point d'images du Bon Dieu ni de sa mère. Longtemps, longtemps j'ai contemplé celles qui étaient, là, devant moi.

— Va, ne songeons plus à rien, mon bon Théodore... Viens viens, je ne veux pas te donner la peine de me pardonner; viens, promenons-nous! Parlons de Jenny et du Bon Dieu.

— Si je te parlais ici de Jenny, que de choses charmantes!... En regardant la bonne mère, j'ai songé qu'elle était sa fille, elle la douce Jenny! La Sainte Vierge crée de ces âmes qui s'éteignent à la terre sans avoir soupçonné le mal; elles s'en vont avec l'ignorance de l'innocence. Ah! quel crime de jeter un doute dans les âmes! Il ne faut pas même les troubler par la plus petite des choses:

— Filles de Jerouschalaïm j'adjure vous par les chevreuils et les cerfs de la campagne, ne troublez pas, n'éveillez pas la aimée jusqu'à ce que il plaise.

(Cant. des cant.)

Tu aurais tort de souffrir, mon bon Théodore, en songeant à celle dont tu aimes l'âme en Dieu; ne gémiss point; mais que toujours son souvenir t'arrive comme un parfum et que sa douce et souriante figure soit devant tes yeux comme ces saintes des vieux maîtres italiens, qui envoient tant de grâce et de sérénité au cœur qui les contemple.

(Eugène, 30 avril 1855)

— Il m'arrive de ces jours de mélancolie où je n'ai la force de rien faire; mon âme n'agit plus, en quelque sorte; mon pauvre cœur pleure tout seul, ma tête voyage je ne sais où, et je vais comme cela, écoutant mon cœur, et marchant à l'aventure, tout noyé de tristesse. Plusieurs jours, plusieurs jours cela me dure; je pleure, je souffre, jusqu'à ce qu'une secousse salutaire m'éveille, me tire de là; et pourtant, quand c'est passé, je ne voudrais pas ne plus souffrir de la sorte; une fois dans le calme, j'appelle encore de toutes mes forces cette amère joie des souvenirs, cette inquiète science de l'inconnu.

Voilà tout à l'heure vingt jours que je suis ainsi, passant tour à tour du repos à la fièvre. Devant mes amis, je suis toujours le même, mais, au dedans, le cœur va bien vite; tout est tranquille à la surface, mais si l'on pouvait voir le fond!...

(Théodore à Eugène, juin 1855)

- Ai lou cor bièn malau, e vole pas gari;
- Ai lou cor bièn malau, malau à n'en mourir!

(Dim. lundi, 10. 11 juin 1855).

— Va chez Paul, après ton souper. Je ferai tout pour aller t'y rejoindre, et, de là, nous irons Jennyfier, si Jules a pris les devans, et si Paul contemple Virginie. Jennifier, Ninifier, Fifier! c'est que depuis quelque tems, nous nous en donnons à cœur joie! et nous lâchons la bride à nos coursiers jumeaux, dont le ventre touche à terre, et dont les pieds font jaillir des cailloux des gerbes d'étincelles. Que de bêtises dans tout ceci! que de sagesse dans tout cela! que d'amitié sainte dans tout l'ensemble! Oh! vraiment, plus j'y songe, plus trouve que nous sommes, miougrano e jardin, les bien aimés lu bon Dieu! Te Deum laudamus.

(Roumanille, 17 juillet 1855)

— Monte dans la boule de St Pierre et là, regarde, à droite un peu en bas, si tu ne verras pas le nom de Jenny et le mien, que l'an passe, j'avais gravé sur le bronze; j'y cassai mon couteau.

(Théodore à Tavan, 21 juillet 1855)

— Il est dix heures, je viens de la messe des Prisons; je préfère cette messe à toutes les autres. J'y vois les pauvres prisonniers. J'y vois les sœurs de St Vincent de Paul, que j'aime tant, que j'aime toutes presque à l'égal de Jenny, qu'il me semble voir toujours sous ce costume qui me fait si fort battre le cœur.

Oh! les Dimanches, ici, sont pour moi des journées bénies! Il a si longtemps que je n'ai pas passé le Dimanche à Avignon, que j'ai tout fait pour rester aujourd'hui. J'ai laissé partir mes frères pour la

campagne où habite ma bonne mère à qui Dieu a rendu un peu de santé et de forces: gloire à Dieu! Je ne suis pas allé à Fausse-guigne, où sont allées Clarisse et Joséphine. Et puis, maintenant, qu'est Fausse-guigne pour moi?

Chaque buisson, chaque sentier, chaque fontaine me rappellent de si joyeux, de si amers souvenirs! Son nom est écrit sur tous, les échos sont encore tout émus des chansons qu'elle chantait; partout elle a passé, partout elle est vivante avec sa grâce ineffable et cette mélancolie qui la rendait si touchante, pauvre Jenny! Voici l'ombre du vieux chêne et les cyprès et le banc où elle aimait à s'asseoir. Voici la table de pierre, où elle avait mis, dans un petit vase, un bouquet de fleurs des prés, hommage des Félîtres: la table est là, mais le vase? mais les fleurs!... Là bas, sur ce grand noyer, Mathieu et moi avons été lui chercher des noix. Ici, au bord de cette pièce d'eau, sous ce vieux lierre et cet acacia, nous avons fait, au clair de lune, la prière du soir, qu'elle récitait de sa voix si pieuse! Sous le grand platane, nous avons fait la ronde:

Dans notre village
Il est un avocat!...

A cette fenêtre, je la vis, pour la première fois avec sa robe mióugrano. Dans ce joli salon de la fontaine, j'ai dansé, sauté, dansé avec elle, moi qui n'avais jamais dansé! Et puis, là-haut, sa petite chambre que Paul me donna quelque fois, la chambre de Julia aussi; petite chambre où le sommeil est plein de doux songes, où l'on rêve encore tout éveillé.

O chambreto, chambreto,
Sies pichoto, segur mai que de souveni!
Quand passe toun lindau, me dise: Van veni.
Me semble de vous veire, o bravi chatouneto,
Tu, pauro Julia! tu, pechaire! Jenny.
E pamens èi fini!
Dins aquesto chambreto, ah! vendrès pu dourmi!
O Julia sies morto! o Jenny, sies moungeto!
Hélas! qu'est Fausse-Guigne, maintenant! Tout est vide, tout est muet, tout est désert pour moi! Je vais, je cherche, j'appelle, j'écoute, j'attends!...

Elle n'ira plus à l'eau dans les allées et dans les bois, toujours un peu triste et pourtant souriante par bonté de cœur, regardant le soleil se coucher et la lune se lever, pleine et ronde, sur la montagne de Vaucluse, regardant la nuit venir; quand elle me donnait le bras, comme à un enfant, que la bise soufflait, la bise d'automne, et que, pour que je n'eusse pas froid, elle me serrait les mains dans son chal (*), bonne Jenny! Elle qui aimait tant le soir et les couchers de soleil, malgré que cette heure la remplît toujours de plus de tristesse, elle qui me contait que, toute petite, quand venait le soir, elle pleurait. — Mais qu'as-tu? — Eh, bien! je pleure.

Et nous allions, à petits pas, muets tous deux et recueillis, écoutant le bruit du vent, le bruit des feuilles, le bruit de nos pas; puis elle disait quelques mots, me parlant de sa mère morte, du ciel, de l'autre monde, quelques mots coupés par intervalles d'un long silence, jusqu'à ce que Jules ou Joséphine entonnant un refrain animé, nous chantions tous en cœur.

En rentrant de nos longues promenades, elle ne vient plus s'asseoir sur les vieux fauteuils où elle s'est assise si souvent, et moi près d'elle. Alors elle quittait son chal ou son manteau, je mettais un tabouret sous ses pieds lassés, et si parfois, un peu dérangés par le vent, une tresse de ses noirs cheveux se dénouait sur ses épaules, c'était moi qui la lui arrangeais sur sa charmante tête, et toujours, en retour, elle me donnait un doux merci, avec un doux sourire.

Et ces glaces qui l'ont vue passer si souvent! elles ne reflètent plus son mélancolique visage; en vain je les interroge, je ne vois rien, plus rien que les pleurs de mes yeux!

Qu'irais-je faire à Fausse-guigne? J'aime bien mieux rester ici! Le matin, je vais à la messe aux prisons; le soir, je vais aux vêpres à St Pierre, sa paroisse d'autrefois. Dans cette église, dont elle a paré les autels, où elle est tant venue prier, je prie pour elle; là, au moment de la bénédiction, quand ses compagnes chantent sur l'orgue, il me semble au milieu de toutes ces voix, entendre sa voix, ce sont les mêmes mélodies et les mêmes voix, et cette illusion me fait du bien!...

(*) Mot alors nouveau. Issu de l'anglais shawl, devenu schall en français, au début du XIX^{ème} siècle. Aujourd'hui, après 140 ans, s'est transformé en châle.

Oh! mon Dieu, je ne sais d'où vient cela, mais toutes ces images passées sont là, devant moi, et mon cœur déborde! Mon ami, mon brave ami, il faut t'aimer bien pour me laisser aller à te dire toutes ces choses!

Tiens, ma lettre est déjà longue, c'est égal, il faut que je te conte encore une délicieuse histoire.

Il y a huit jours, Roumanille et moi, étions à Beaucaire, flânant sur le champ de foire, fatigués, ennuyés de voir toujours les mêmes baraques, d'entendre toujours la même musique: grosses caisses et clarinettes de ces pauvres saltimbanques qui font tant de bruit pour si peu.

Nous allions partir, quand nous vîmes dans la foule une jeune sœur de St Vincent de Paul et devant elle deux rangs de petites filles, fraîches et roses, toutes vêtues du même costume bleu et noir. Nous approchâmes pour voir de plus près les petites filles et la jeune sœur, qui, tout de suite, se prit à nous dire: Messieurs ce sont de pauvres orphelines, qui viennent visiter la foire, mais qui, hélas! n'ont point d'argent pour rien acheter de tant de choses qui leur font envie.

- Oh! ma sœur, si vous voulez bien, nous paierons pour ces pauvres enfants.
- Messieurs, que Dieu vous bénisse! que Dieu vous le rende!
- Je crois que là-bas est une grande baraque de joujoux.
- Eh! bien, c'est ça! Allons-y, Messieurs; venez mes enfants.

— Et nous voilà, marchant au milieu des petites orphelines, et comme sous la garde de la bonne sœur. La foule regardait.
— Choisissez, mes enfants, puisque ces Messieurs vous le permettent!
— O ma sœur, ma sœur, moi je prends ce chat, comme il est joli! il miaule!
— Et moi ce coq. Et moi cette maison. Et moi cette voiture avec ses petits grelots.

Les enfants choisirent, nous payâmes le marchand ébahi; la bonne sœur nous remercia avec effusion:
— nous prions pour vous, Messieurs, tous les jours nous prions pour nos bienfaiteurs.
Et nous nous en fîmes.

Nous avions le cœur si content que des larmes nous vinrent aux yeux:
— O Jenny! Jenny! que vous êtes heureuse!
Nous nous en fîmes, répétant à chaque pas: O Jenny, que vous êtes heureuse!

Ah! si fort qu'elle eût été aimée, dis-je à Roumanille, jamais aucun amour eût-il valu l'amour de ces petites orphelines l'amour des pauvres du bon Dieu!

(Théodore à Garcin, 5 août 1855)

Je suis monté une fois dans la boule de St Pierre, et tout en me promenant sur la terrasse qui se trouve au-dessus du Dôme, je pensais au cher ami Théodore, je courais de l'une à l'autre des pommes qui sont divisées sur les rampes du balcon et je me rappelais que lou felibre de la Mióugrano avait gravé, pas loin de là, des noms chers à mon cœur, et croyant les trouver sur ces pommes, je les dévorais chacune de mes regards avides; comme j'aurais été heureux de presser mes lèvres sur ces noms bien-aimés! mais je fus assez malheureux pour ne rien découvrir. Tout n'est pas perdu puisque mon ami vient de me dire que ces noms sont gravés même dans la boule: en entrant, là à droite, un peu en bas, n'est-ce pas? C'est bien, je les trouverai. Il n'y a pas longtems, je suis monté dans la boule et tout au plus si j'y suis resté une minute dedans; il y fait une chaleur insupportable, quoiqu'on y entre un peu matin. Oh! mais nous y monterons encore...

(Tavan, août 1855)

— La Felibresso de la Mióugrano, tan douço, tan gentouno e risouleto, s'es un bèu matin envoulado de nosto galoio coumpagno, e s'ei facho moungeto aperalin dins un mounastie!

(Mistral, Nouv. felibr. 10 août 1855)

— Hier, mon bon Théodore, je t'ai envoyé une bien longue lettre; je veux aujourd'hui répondre vite à ta dernière. C'est une magnifique lettre et qui m'a profondément ému. Je ne connaissais point Fausse-guigne, mais à présent je le vois, et c'est pour mon cœur un séjour tout plein de doux souvenirs.
— Voici l'ombre du vieux chêne, et les cyprès; et le banc où elle aimait à s'asseoir; voici la table de pierre où elle avait mis dans un petit vase un bouquet de fleurs des prés, hommage des félibres...
Si tu m'avais fait de ce lieu une froide description, je l'eusse oublié bien vite; mais tu l'as animé en y plaçant des êtres que j'aime: mon cœur s'y attache comme il s'attache à tout ce qui est de l'amitié.

Ah! pourquoi, Théodore, pourquoi dans ta lettre laisser échapper des mots douloureux comme ceux-ci:
— Maintenant qu'est Fausse-guigne pour moi?... qu'irai-je faire à Fausse-guigne? j'aime bien mieux rester ici...; pourquoi vouloir tromper ton cœur, l'arrêter dans la pente qui l'entraîne vers le passé, lui faire des souvenirs amers des souvenirs qui doivent être doux? pourquoi dire avec des larmes:
— Tout est vide, tout est muet, tout est désert pour moi, lorsque ton âme est pleine, que tout y chante avec douceur, lorsqu'elle est peuplée de douces images et qu'elle cherche à remplir la nature? Non, non, Jenny n'est plus dans les bois de Fausse-guigne; mais elle habite ton âme, et tu la replaces naïvement, sans le vouloir, dans tous les lieux qu'elle charma de sa présence, et pour elle tu fais le bien, sûr qu'elle en est réjouie, et pour elle tu pries, sûr qu'elle t'entend. La prière c'est la parole sympathique des cœurs, et, de loin, vos deux âmes se répondent. Enfant que tu es, je me souviens que ces deux beaux vers sur la prière de Jenny,

quand la dise, madamisello
ièu songe à vous e siéu countent,

je me souviens que tu les laissas avec timidité, avec doute, comme une petite hérésie ou comme une chose un peu mondaine, après que ton cœur les avait écrits spontanément. Ne sais-tu donc pas que la prière n'est faite que pour développer l'amour? quand je prie pour quelqu'un, je l'aime davantage; elle m'aime davantage quand elle prie pour moi, et les sympathies s'agrandissent, et elles agrandissent l'humanité, et le règne de Dieu nous arrive.

Ne redoute donc jamais, ô mon ami, tout ce qui en toi peut développer l'amour. Va-t-en à Fausse-guigne, va te promener sous ces beaux arbres, va t'asseoir aux pieds de ces fontaines, et ne rêve point comme rêve Lamartine, cette rêverie sans but amène la mélancolie qui n'est point, comme l'a dit Madame de Staël, la perfection de l'âme, mais la mort de l'âme. Non, non, écoute ton cœur tout palpitant, regardes-y l'image de ta bien-aimée, et, si elle est loin de toi, si elle est morte, rends-lui cette vie où toute créature est appelée et que le plus grand des poètes a nommé la *vita nuova*, existence non mystique, mais réelle des êtres dans nos cœurs après qu'ils ne sont plus.

Depuis le départ de Jenny, depuis la mort de ton père, ô mon Théodore, je cherche, dans toute la sincérité et l'amour de mon âme, à te donner une idée vraie de l'absence et de la mort; et je ne puis

comprendre pourquoi on a désolé les âmes en ce monde, les femmes, les mères, tous les cœurs tendres des fils, par cette fausse idée que les morts ont pour jamais quitté les vivants. Tout ce que le vain monde sait faire pour les cœurs désolés, c'est de leur apporter des distractions et l'oubli: impiété et néant! Je te l'ai dit: Les absents et les morts vivent au milieu de nous par leurs œuvres que nous devons pratiquer, comme eux, par l'affection qu'ils ont méritée et que notre cœur ne saurait oublier sans être impie. Hé! combien cette doctrine d'une haute science est consolante pour les vivants! comme elle les pousse vers le bien!...

— Qu'il n'y ait rien d'amer dans ta communion avec les êtres chers que tu pleures. Pleure-les, mais que tes larmes soient douces et écoute la voix qui te parle au fond du cœur: C'est ton père! C'est Jenny! Ouvre ton âme avec recueillement et joie à cette céleste venue! Comme Dieu nous visite, ainsi nous visitent les absents et les morts! Va à Paris; va t'épanouir à la vie des sciences et des arts, puis retourne à Fausse-guigne t'imprégner de tous ses parfums et mêle ton âme à la vie universelle que guide la main de Dieu.

(Garcin, 11 août 1855)

Monsieur de R... de Cancabèu m'a parlé des brises de ses bois, et des charmantes promenades que l'on y fait au clair de lune. La conversation terminée, je me suis pris à rêver de Cancabèu, de ceux qui y allaient et qui n'y vont plus. Dès ce moment, je n'ai plus rien vu de ce qui m'entourait: J'étais avec les absents. La rêverie a été longue et douce. Douce comme ces longs entretiens; longue comme ces douces promenades. Que de souvenirs évoqués! que de belles choses mortes ressuscitées! et comme le cœur est à l'aise dans ces trop courts instants, qui devraient durer toujours, tant la vie alors est bonne, tant on ne la sent pas passer! Tu étais là, cher absent. Comment aurais-tu pu ne pas y être? N'est-il pas convenu que toi c'est elle; que moi c'est elle et toi; qu'elle, c'est toi et moi, trinité mystérieuse aussi inexplicable que la vraie? Je fais là quelque gros péché mortel, mais ce n'est pas pour du bon; c'est pour te faire comprendre mon toi, moi et elle; ou, si tu aimes mieux, elle, toi et moi, moi en dernière ligne, parce que je suis le plus vieux et que j'ai plus d'embonpoint que les deux autres; parce que j'ai naturellement moins d'illusions dans l'esprit et plus de prosaïque dans le cœur; parce que tu as des chapelets que je n'ai pas, un petit ruban dont je suis tout à fait dépourvu; parce que tu as entendu, en ce mémorable jour, d'ineffables paroles, qui ne m'ont pas été dites, paroles qui vont au cœur pour y rester jusqu'à son dernier battement, même au delà...

Résumons-nous, laisse-moi avoir dans cette trinité la dernière place, mais je veux en être: arrange-toi.

Et tout cela à propos de cette soirée qui m'a privé de Jennyfier avec toi, la veille de ton départ pour Paris. Paris! te voilà à Paris, la ville la plus exécration des villes, Babylone dont les prophètes depuis les premiers jusqu'à David du Puits-des-Bœufs, ont prédit la chute lamentable. Je te suis de l'œil dans les rues de la capitale, ô pauvre cœur blessé! tout ce vacarme tout ce tohu-bohu t'intéressent peu. Je sais un

regard et un sourire qui t'émeuvent plus que la beauté de tous ces monuments, que les splendeurs, les incalculables richesses de cette exposition; preuve évidente qu'il n'est rien au monde d'inappréciable comme ce sourire et ce regard.

— Que de fruits et que de rameaux se détachent peu à peu du bel arbre qui ne fleurira plus, qui ne reverdira plus! sachons en faire notre deuil, et rêvons, reposons-nous de fois à autre sous le peu d'ombre qu'il peut encore nous donner. Fruits tombés, feuilles flétries, l'on pleurerait à vous voir, les uns épars sur le sol, les autres devenues le jouet des vents du ciel!

Je songe au joli livre que tu vas faire dorer sur tranche. Oh! quel beau miroir tu as là, et comme il reproduit fidèlement ton image et ta ressemblance!

(Roumanille, 17 août 1855)

— Prie pour moi, toi qui sais et peux bien prier. Et si en revenant, tu rencontres sur ta route, une de ces saintes femmes, sœur de celle que nous rencontrâmes à Beaucaire, sur le champ de foire, n'oublie pas de me recommander à ses pieuses sympathies. Il me semble qu'un grain de ce chapelet, un seul, égrainé à mon intention, me porterait bonheur autant que pourrait le faire la prière d'un ange! Mais tu ne voudras pas, tu n'oseras pas te procurer cette émotion, et, à moi, cet Avé. Peut-être me donneras-tu un démenti.

Je ne me permets pas de te le conseiller. Délibère avec ton bon ange, et fais ce que vous déciderez.

(Roumanille, 1 septembre 1855)

— Ce qui m'a fait le plus de plaisir à St Denys, ç'a été une légion de sœurs de St Vincent de Paul, qui chantaient vêpres, mêlées, dans cette vaste église, à quelques rares fidèles. Oh! elles étaient bien quarante, les bonnes sœurs de St Vincent, et de tous les âges, de toutes les tailles; je les ai vu sortir. Il y en avait de vieilles, au pas lent et grave, à la figure plissée mais sereine; il y en avait de jeunes au visage doux comme celui des anges, les unes marchant tête baissée, et d'autres aussi modestes pourtant mais la tête droite, et regardant d'un regard céleste: il y en avait de roses, il y en avait de pâles et de frêles: hélas! pourquoi parmi toutes n'y en avait-il pas de brunes?

Pauvre Jenny! nulle part peut-être, je n'ai jamais eu le cœur si plein de son souvenir, de son image. Ici, tout me parle d'elle; à chaque pas je rencontre des sœurs de St Vincent de Paul, et chaque fois il me semble que je vais la voir, sous cette blanche cornette. Ici, dans les promenades, dans les jardins, aux Tuileries, au Luxembourg, à Versailles, de beaux grenadiers sont en fleurs, à côté des orangers et

comme eux dans des caisses peintes en vert. Ici, sur tous les murs, je lis de grandes affiches illustrées, annonçant la partition d'un nouvel opéra d'Auber: Jenny Bell. L'autre soir, devant un café au Palais-Royal, une pauvre femme s'accompagnait du violon, en chantant une romance dont le refrain était toujours: Adieu Jenny! Jenny, Adieu! En passant le pont des Arts, j'ai donné un sou à un aveugle qui jouait l'air: — C'est le bonheur de Jenny l'ouvrière.

Et puis, à l'exposition, dans la Galerie des soieries et des rubans, j'ai tant cherché que j'ai fini par découvrir cette étiquette: 7144 Vignat frères, à Bourg-Argental, fabrique mécanique par eau.

— Je ne le savais pas mais je disais: ils auront exposé, c'est certain!

— Et je me suis arrêté tout court. Et j'ai regardé de tous mes yeux ces beaux rubans de toutes façons et de toutes nuances. Je ne pourrai pas te les décrire, je les ai beaucoup vus et ne les ai pas bien vus. Je me souviens seulement d'une magnifique guirlande de fleurs. Je les regardais de tous mes yeux: il me semblait que ces rubans qu'elle avait vus me regardaient à leur tour, et je me disais tout bas:

— Pauvre Jenny! pauvre sœur Julie!

(Théodore à Roumanille, 3 septembre 1855)

Voilà comment nous sommes, nous, félibres au cœur tendre, à l'âme endolorie. Nous nous ennuyons partout où les autres s'amusent. Ne va pas te laisser abattre par le mal du pays. Ne dirait-on pas que tu es à Cayenne! Tu ne me dis rien des vieilles filles, ah! c'est que tu es tout aux jeunes,... et tu en rêves sans fin, cœur ardent, cœur aimant, cœur charmant! quelle belle fraîcheur de sentiment! Tes sentiments! ce sont des fleurs à l'aube, de jeunes fleurs, humides de rosée et pleines de parfums.

On vous perdrait enfin qu'on suivrait votre trace à l'air qu'on respire après vous...

Jenny par ci; Jenny par là; Jenny en haut; Jenny en bas; Jenny à Rome; Jenny à Paris; Jenny aux confins de la terre, si tu t'y trouvais; Jenny partout! Voire dans le violon d'une pauvre femme! Sur les affiches! sur les lèvres de l'aveugle, au pont des Arts! Voire sur des rubans, sur de magnifiques guirlandes de fleurs! En voilà du bonheur! et quelles sensations! quels chants dans l'âme! quelle sainte tristesse pour le cœur!

Laissons le vent gémir et le flot murmurer;
Je veux rêver et non pleurer.

On ne saurait mieux commenter la suave élégie de Graziella, ce premier regret aussi frais qu'un premier amour. Et tu t'ennuies avec une âme pareille, avec un pareil cœur! avec ces souvenirs, déjà vieux, et toujours si jeunes! avec tous ces enchantements du passé, dont la voix est si touchante, et dont tous les bruits du présent ne peuvent éteindre la voix!

(Roumanille, 4 septembre 1855)

— Mlle Marie a fait de la villégiature ces jours derniers. Elle voulait m'apporter des Margarideto: il n'en fleurit plus sur la terre qu'ont foulée ces pieds adorés. Mais elle t'a apporté deux magnifiques Mióugrano dont elle veut te faire hommage à ton retour, avec la grâce, l'amabilité, le regard et le sourire qui la caractérisent. Heureux Théodore, monte au Capitole, pour rendre grâce aux dieux immortels!

(Roumanille, 5 septembre 1855)

— Le jour que M. l'abbé est arrivé, j'étais dehors, je m'empressais, le lendemain, d'aller lui rendre visite. Nous avons beaucoup parlé de vous; je l'ai bien questionné; il m'a dit que vous étiez triste et indisposé. Ami, vous qui êtes si pieux pourquoi avoir si peu de courage! J'ai bien compris que c'était la pense de Jenny qui vous attristait. Demandez à Dieu la force de l'oublier, il est si bon qu'il vous donnera le courage de vous surmonter. Au lieu de chercher à l'oublier, vous recherchez tout ce qui peut vous la rappeler; vous vous rendez malade. Pensez à vos amis et à votre bonne famille, à la peine que nous éprouverions tous.

J'ai rapporté deux grenades d'Orange; je les vois se faner avec peine.

(Marie, septembre 1855)

— Ton voyage à Paris fera époque dans ta vie d'artiste. Tu auras bientôt, dans tes souvenirs, deux grandes capitales: Rome, Paris, autour desquelles se grouperont bien des émotions et des admirations.

— Nini est dans une tristesse profonde: Les Mióugrano qu'elle voulait t'offrir, se flétrissent à vue d'œil!

(Roumanille, 18 septembre 1855)

— Voici venir la saison intime. On sent le besoin d'un ami au coin de son foyer; c'est la saison où le cœur solitaire pousse des sanglots profonds comme la bouche qui a faim. Où donc sont ceux-là qui fesaient la ronde de la pichoto Zetto, je n'entends plus la voix de Roumanille; je ne touche plus ces mains dans lesquelles on serrait tout un cœur sympathique. Où est le salon de Paul?

(Eugène, octobre 1855)

— L'amour, chez toi, absorbe la douleur; heureux es-tu, mon ami, je n'en suis pas là encore; pour moi, beaucoup aimer c'est beaucoup souffrir. Il est des jours où la douleur de l'âme est si forte qu'elle affaisse le corps; je ne m'en plains pas pourtant, car souffrir ainsi c'est vivre, et il y a une grande joie à se sentir vivre; mais je me cache à tous, même à Roumanille, à qui, je ne laisse deviner que la moitié de tout ce que mon cœur, souvent prêt à éclater, renferme de souvenirs et de tristesse.

Où est le salon de Paul? où est le tems des rondes de la pichoto Zetto? Roumanille lui-même n'y vient plus; le soir, il reste enfermé dans sa librairie, et je suis le seul débris de ce grand naufrage.

(Théodore à Eugène, 16 novembre 1855)

— Pauvre Jenny! aussi. Celle-là n'est pas morte, et c'est tout comme, et c'est plus triste peut-être. Cependant je la crois heureuse.

Oh! tant mieux! Une grande nouvelle, ma sœur: j'ai enfin le portrait de Jenny, je l'ai toi qui voulais tant la connaître, tu pourras un peu t'en faire une idée; moi, cela me la rappelle beaucoup. Certainement on se rappelle ceux que l'on a aimés; on garde souvenir de leur chère image; on les voit encore par la pensée, par le cœur, mais on ne les voit que vaguement et comme à travers un brouillard; tandis qu'un portrait c'est quelque chose de positif qui vous parle. Et maintenant je l'ai là, vivante, avec ses grands yeux et son visage triste et si doux. Pauvre fille! sitôt la connaître, il fallait l'aimer.

(Théodore à Sophie, 1 février 1856)

J'ai des projets épiques, mon cher ami, des mémoires inouïs et tout palpitants d'intérêt. Et les colombes viendront boire à mes limpides sources, et c'est avec les plumes tombées de leurs ailes que j'écrirai tout cela. Que de rires et quels bons rires! que de larmes et que de saintes larmes! J'ai des confidences sous le grand vieux chêne; là, fuite en Égypte, à l'incessant murmure de la fontaine; ailleurs, longues rêveries aux fonds des bois, ballade à la lune au point sur l'i; sérénades sous les fenêtres du manoir; soupirs perdus, gazouillements vains, fleurs fanées sur le seuil de la Chapelle; éloquence mâle et persuasive du bon pasteur au village; processions naïves et pieuses, danses sous les acacias épanouis; ébats du matin, prières du soir; neuvaines pour les malades, dont l'un se porte bien, dont l'autre est mort...; yeux noyés de larmes; élans continus vers le couvent du St Espoir, dont les cloches babillent de si jolies choses; derniers instants d'une vie de jeune homme poétique, que l'hymen va subitement prosaïfier; flots d'éloquence Lamnaisienne; trappistine qui apparaît dans les songes; long nez d'Anselme; désespoir et gâteau de Savoie du futur rat de cave; tabatière, nuits étoilées, nuits fraîches; schals moëlleux; treize à table; bouquet de fête, dont les fleurs sont des vers; chuchotements enfantins; paysan poète; troubadours, félibres; abricots, pêches, cerises, photographies; clercs de la messe sœur pharmacienne:

En voilà une! La jolie une! Si ça va, ça ira. Laisse tes persiennes vertes... M'entends-tu toujours... D'ana dins li bos sournaru... L'aubo es tambour major dins aqueu regi men... Le point ouvert... Ah! que soun pouli li frisoun... Ei que jogues emé lou cat... Vous qu'amas tant li li viei... Voudrieu bèn vous entendre, quand legirès eico d'eici... Iéu songe à vous e siéu content... N'i'en a qu'enmascon li jouvènt... A l'époux dont l'amour ne doit jamais finir...

Quel résumé rapide et vrai, mon ami. Quel tableau! quel cadre! quel thème! c'est là que tu rayonnes, mon cher! Oh! triste automne, et que de feuilles mortes! Le bocage est vraiment sans mystères et le rossignol est sans voix. Qu'il est doux de se souvenir, doux de rêver de ces choses! Je comprend, sans les approuver tes accès de taciturnité et de misanthropie. Ne t'y abandonne pas mon cher ami: ils te feraient mal; mal au cœur, qu'ils caressent traitreusement, mal à la tête qu'ils enchantent de même. Il ne faut en tout ceci qu'un peu de bonne foi et beaucoup de résignation et d'esprit. Reviens-nous heureux et content, moins misanthrope, plus expansif; moins découragé. Je m'en réjouirai de tout mon cœur.

(Roumanille, vendredi saint, 21 mars 1856)

Me voici amoureux, mon ami, et plus fortement que jamais: décidément le mal est sans remède. Mais l'amour ce n'est pas la joie, quoi qu'on en dise. Tu ne saurais croire combien j'ai été triste, profondément triste, et combien j'ai souffert, parce que le lundi de Pâques j'ai aperçu au sortir de la messe une petite fille mince, pâle, brune et aux grands yeux noirs. Mais ces grands yeux où se peignaient toute l'âme, avaient sous leurs longs cils une expression indéfinissable; ce visage était si doux à regarder; la bouche avait dans son sourire quelque chose de si mélancolique; pauvre enfant, timide au milieu de toutes ses compagnes, était touchante, c'était si bien la vivante image de Jenny, que je m'arrêtais tout saisi et tout ému, et d'une émotion si soudaine que ie ne m'en rendais pas compte à moi-même.

Oh! puis m'écriais-je au fond du cœur, Jenny!! Et je rentrais, le cœur plein de larmes.

Clara est venue hier à la maison; Sophie, pour me faire plaisir, l'avait invitée. Nous avons promené dans le jardin;

je l'ai regardée, si bien qu'elle a dû trouver que c'était drôle.

La pauvre enfant ne se doute pas de tout le mal qu'elle me fait. Comprends, Roumanille: j'ai été, pendant deux jours, aussi malheureux que lorsque je reçus ta lettre à Rome. Ma sœur qui s'en est aperçue, m'a grondé très fort Bonne sœur! qui voudrait toujours me voir heureux!

Ce soir encore, j'ai rencontré Clara. Je ne m'y attendais guère. On sonnait des glas, j'étais sur la terrasse en face de l'église; des campagnards ont apporté un petit enfant, dans sa caisse, tout entouré de violettes. Le curé est venu, il n'y avait pas de clercs, j'ai pris l'aspersoir et je me suis mis à chanter les psaumes, puis nous avons pris le chemin du cimetière, et j'ai vu Clara qui suivait le cortège en priant sur son livre. Quand tout a été fini, au retour, elle attendait sur la porte de l'église, et je lui ai dit:

— Bon soir, Clara! — Bon soir!

(Théodore à Roumanille, 29 mars 1856)

Toujours le même, Théodore, ah! quel noble cœur, quelle noble tête! quelle noble plume! Mais c'est effrayant une organisation pareille. Ta lettre m'a réjoui, vraiment. Voilà que tu trouves partout des sœurs cadettes de la sœur aînée. J'ai bien peur, un jour, en cherchant Théodore, de ne rencontrer qu'un tas de cendres chaudes encore! Comme tu y vas!

Il faut en finir une fois pour toutes avec ces amours ébauchées qui ne laissent dans l'âme que de vagues aspirations, de mélancoliques souvenirs, tout suants de larmes, tout pleins de sanglots tout ruisselants de tristesses.

Et tu chantes je ne sais quoi, sur je ne sais quel air:

Eilamoundau, de qu'èi que cantes,
Eilamoundau, de qu'èi que cantes?
Que toun canta nous fai ploura,
Zoun! la lireto!
Que toun canta nous fai ploura,
Zoun! la lira...
— Regardo que me fai ploura...
— O mignoto, fai-me ploura...
— Sies la chato qu'ai tant ploura...
Zoun! la lira
Zoun! la lira... la lireto...

C'est vraiment lamentable. Il faut en finir, te dis-je, arrange ta vie de telle sorte que les rêveries ne te rongent pas jusqu'à la moelle des os, que tu ne te mysanthropises pas pour des bagatelles de cœur, qui ne sont que des fumées de tête. Voilà Mentor, ô Télémaque! moins la sagesse inaltérable et la barbe blanche. Mais tout ça: ça n'est pas aussi plaisant que ça en a l'air. Ah! quelle noce! quelle noce! mon vieux! et quels solennels hurras! Comme ils vaudront mieux que ces roucoulements et ces gémissements, que ces langueurs et ces torpeurs, que ces soupirs et ces désirs.

N'en vièn d'amount, n'en vièn Louiso,
N'en vièn d'amount, n'en vièn Louiso,
N'en vièn lou conse e lou cura,
Zoun! la lireto...
Que venon per nous marida,
Zoun! la lira!

(Roumanille, 31 mars 1856)

Chaque fois qu'il s'agit pour moi sérieusement de mariage, je suis saisi d'une espèce d'angoisse mêlée d'épouvante. Ne te fâche pas, ne me gronde pas, petite sœur, je ne sais pas si jamais je pourrais passer outre; que veux-tu que j'y fasse?

Et cependant mon cœur est bien vide, depuis surtout que tu m'as fait promettre de renoncer à tout ce vieux passé dont la flamme me réchauffait encore de loin en loin, mon cœur a froid. Te tiens mes promesses pourtant, je ne rêve plus à Jenny, pauvre Jenny qu'il m'est impossible d'oublier, qui est toujours devant moi, et dont je repousse le souvenir si doux et si pur comme un souvenir mauvais! Tu espères que l'oubli me rendra la joie et le calme que je n'ai plus: hélas! j'ai bien peur qu'il ne m'arrive pire; j'ai peur que quand l'oubli sera venu, il ne me reste plus rien, plus rien, pas même la triste joie de souffrir.

Mais alors le cœur serait mort; mieux vaudrait mourir tout entier.

(Théodore à Sophie, 8 avril 1856)

Que je te dise bien vite, mon cher enfant, que je suis bien triste et bien peinée à ton endroit. Ta lettre de l'autre jour, à part tes bons souhaits, tes jolies fleurs et ta bonne amitié, m'a fait bondir bien des fois. Si je le pouvais, je regretterais l'intérêt si tendre que je te porte, parce que je vois que tu n'es qu'un enfant à l'imagination malade.

Ta lettre t'a montré à moi plus malade que tu ne l'étais il y a quelques mois; est-ce à dire que ton mal soit incurable?

Non! il n'y a pas de mal incurable pour un homme énergique, pour un homme chrétien, mais toi tu n'es qu'un enfant!... Et pourtant, si tu voulais, tu pourrais, mais tu ne veux pas. Oublie donc tes promesses, rêve à ta Jenny tant que tu voudras. J'aime mieux ça que ce découragement qui t'accable.

(Sophie, 11 avril 1856)

Une seule chose domine toutes ces ruines: c'est Jenny, Jenny toujours debout quand tout s'écroule autour d'elle. Si tu n'étais pas disposé à rire de moi, quand je dithyrambise, je déploierais mes ailes à large envergure, et m'élèverais d'un vol sublime dans le ciel de l'amour.

On dit que tu as jérémié une élégie: moun cor es mort, voilà les rimes. Il me tarde beaucoup de t'entendre dire ces stances Je suis d'avance persuadé qu'elles sont lugubres, qu'elles ont une larme a

chaque œil, et, en somme, des allures de saule pleureur sur les confins de Saint-Véran. Cela a son charme, je n'en disconviens pas. Mais enfin, il me semble qu'il vaut mieux rire que pleurer. Il faut aux fleurs les pleurs de l'aurore, mais il leur faut aussi, et avant tout, les sourires du ciel... tu es une fleur et Jenny c'est ton ciel, dont le sourire doit sécher tes pleurs. Voilà qui est clair et logique surtout. O ciel, souriez, souriez encore... — Je barbote.

(Roumanille, 22 mai 1856) (148)

La pièce de poésie que vous m'envoyez est très belle. A travers ces strophes mélancoliques ou riantes, et empreintes d'un sentiment tel que les amoureux seuls peuvent en rendre de pareil on sent palpiter un cœur jeune, poétique, enthousiaste, éveillé et non éteint par l'amour, et se reportant avec douceur et amertume à une période d'émotions neuves et ardentes pour aspirer plus librement à la vie! Un cœur comme le vôtre ne saurait mourir, Aubanel.

La beauté d'une femme vous a mordu un jour. Il vous semble que vous saignez encore de cette morsure. Mais non, c'est la beauté d'une autre qui vient de vous frapper, et à peine, cher ami, avez-vous reconnu le dard, les yeux d'une étrangère viendront vous enflammer peut-être. Les choses vont ainsi. Les amours fidèles sont rares, difficiles, et peut-être impossibles à porter toute une vie. Aussi les seuls exemples que nous en ayons sont-ils dans le domaine de la mythologie et des légendes chevaleresques.

L'amour effet ne saurait exister sans la jeunesse et la beauté, et que durent la jeunesse et la beauté?

Le poète plus impressionnable, plus apte que tout autre à connaître la beauté est susceptible aussi de s'enflammer plus d'une fois rapidement. Il existe en effet dans le monde des milliers de jeunes filles capables de nous troubler le cœur. Dieu a répandu la beauté et l'amour, comme l'onde et les fleurs, largement et pour le monde. On a soif plus d'une fois, plus d'une fleur enchante l'œil, n'est-il pas naturel qu'on ait soif de plus d'une femme? Ne grondez donc pas votre pauvre cœur, cher Aubanel, car il n'en peut mais et il ne demande qu'à vivre.

Mais halte-là! Je m'aperçois, que mes paroles sont assez peu conformes à l'Imitation de N.-S.J.C.

(F. Mistral, 4 juin 1856)

J'ai vu Jenny, j'ai causé longuement avec elle; c'est toujours la même bonté, la même amabilité. Elle est un peu maigrie par suite de veilles trop fréquentes auprès des malades; mais elle a dans la première sœur de la pharmacie une mère tendre qui prend grandement à cœur son bien-être, et lui interdit tout ce

qui pourrait trop la fatiguer. Elle ne s'appelle plus sœur Julie, mais sœur Agnès, le premier nom étant celui de la première sœur de la pharmacie. Tout le monde l'aime dans cet hospice, comme on l'aimait à Bourg-Argental, au point qu'elle fut obligée de partir la nuit pour ne pas mettre la maison en révolution.

Elle ne m'a pas caché qu'elle avait eu, dans les commencements, de la peine de faire tous les sacrifices, tous les renoncements; mais que, par la grâce de Dieu, elle jouissait maintenant de la tranquillité; je lui ai fait grand plaisir quand je lui ai dit que vous étiez toujours bon et pieux, que vous vous approchiez souvent des sacrements, que vous vous confessiez toujours à son cousin. Je retournerai la voir, car elle désire bien causer encore un peu d'Avignon, et moi je vous avoue que j'ai beaucoup de plaisir à l'entendre parler, sachant que sa vertu religieuse est une vertu de sacrifices, ce qui est bien la meilleure de toutes.

(C. Méritan, 30 août 1856)

J'ai revu Jenny, elle est toujours à l'hospice Necker; je l'ai vue préparant les potions nombreuses des malades de ce vaste hôpital; elle fait l'ouvrage de cinq garçons de pharmacie. C'est incroyable comme tout le monde l'aime, supérieures, religieuses, malades et employées. C'est toujours le même caractère bon et gai; elle se rappelle toujours ses anciens amis: je dois retourner demain la voir avant de partir.

(C. Méritan, 4 septembre 1856)

Vous ne sauriez croire, mon cher ami, tout ce qu'il y a pour moi de souvenirs dans ce petit livre; je ne le feuillette jamais sans attendrissement, tout ce que j'ai aimé, tout ce que je pleure est là, et, tenez, puisque j'y suis, laissez-moi vous conter une histoire touchante qui ne m'a été dite que depuis l'autre jour.

Un ami d'Avignon était à Paris en septembre, il fut voir Jenny à l'hospice Necker. Après avoir parlé du pays, Jenny lui parla de l'Almanach, ouvrit un tiroir, le lui montra, lut la pièce qui lui était dédiée: la Coucourdetto, et lut l'épigramme anglaise qu'elle traduisit.

— Et voyez, dit-elle, quelle délicatesse, on savait que je connais l'anglais et l'on a choisi une épigramme dans Milton.

En effet, je n'ignorais pas qu'elle sait fort bien l'anglais et que Milton était, ici, son auteur préféré. Elle aimait cette haute et sublime poésie, elle en parlait souvent. J'eus la patience de parcourir tout le Paradis perdu, pour chercher cette épigramme. La traduction de Chateaubriand me servit merveilleusement. Mais aussi voyez, s'il était possible de mieux trouver, s'il était possible de mieux dire ce qu'il fallait taire aux profanes, tout ce qu'il fallait laisser deviner:

— va! car ta présence, contre ta volonté, te rendrait plus absente: Va dans ton innocence native! Appuie-toi sur ce que tu as de vertu! réunis-la toute! car Dieu envers toi a fait son devoir, fais le tien.

Puis Jenny raconta comment elle avait reçu l'Almanach à Bourg-Argental, où elle faisait alors l'école aux enfants d'une fabrique de rubans. L'almanach arriva à l'heure de la récréation, pendant que Jenny était au milieu de ses petites filles. Toute surprise, ne sachant pas ce que c'était, elle ouvrit ce petit livre; juste la première page qui lui tomba sous les yeux fut la sienne: A mademoiselle... Dès les premiers vers elle comprit tout de suite, et fut tellement émue qu'elle changea de couleur, ses yeux se remplirent de larmes, et les enfants lui dirent toutes:

— Mais qu'avez-vous? qu'avez-vous?

(Théodore à Ludovic, 7 novembre 1856)

Vos vers, Monsieur, sont fortement sentis et l'on voit à sa profondeur que la plaie doit malheureusement être réelle. Je ne sais si l'on peut donner des conseils en pareille matière, mais je ne veux pas vous encourager dans cette voie, ce serait nourrir votre mal; puis arrive la question de santé: ces longues et tenaces tristesses sont pernicieuses.

(J. Reboul, 19 janvier 1857)

Restarès quauqui jour, nous espassaren sus nosti garrigo, et toucaren à la Prouvenço! à Jenny! Viras lou miougranié despampa e te dirai uno poulido istori que t' encantara.

(Mathieu, 28 janvier 1857)

Je pensais au carnaval d'il y a trois ans, au dernier carnaval de Jenny; quand nous étions chez Paul, tous, et que Jenny avait les yeux bandés, et qu'on disait:

— A qui donnez-vous cela? en désignant quelque chose, et que Paul ayant mis la main sur son cœur dit:

— A qui donnez-vous cela, et qu'elle répondit:

— A M. Aubanel.

(Théodore à Sophie, 3 février 1857)

Et toi, mon pauvre enfant, tu es donc toujours le même? toujours ton pauvre cœur souffre et gémit, toujours tu es tourmenté par des souvenirs que je n'ose appeler doux puisqu'ils te font souffrir, et que

ie ne veux point appeler amers puisque tu les aimes. Cependant, Dodo, il faudrait tâcher d'oublier un peu; pourquoi garder des souvenirs qui sont sans espérances; ne vaudrait-il pas mieux employer toute ton énergie à accepter la vie telle qu'elle est, avec ses jours clairs et sereins et ses jours nuageux et sombres?

(Sophie, 10 février 1857)

Qu'est-ce dans Paris qui a reçu ma première visite? est-ce le panthéon, est-ce l'arc de triomphe? est-ce Notre Dame? rien de tout cela. Je pourrais, mon cher Théodore, me faire à la solitude la plus profonde, passer inconnu parmi les inconnus, et pourtant dès mon arrivée, je brûlais de voir quelqu'un: je courus à l'hospice Necker.

Une sœur me conduisit auprès d'elle, dans sa pharmacie. Je ne la reconnus point immédiatement ou plus tôt je la reconnus, mais je craignais de me tromper, tant je la trouvai changée! Elle ne me reconnut pas du tout. Ah! mon ami, les changements opérés au dehors de nous, dans les lieux que nous avons quittés et que nous revoyons, cela nous étonne et souvent nous attriste; mais combien attristent davantage les changements qui se font en nous! Voilà quelques années à peine que des amis se sont quittés, et aujourd'hui ils ne se reconnaissent plus, et quand ils se revoient, sentiments, idées, position, rien n'est plus de même dans leur existence. Si chaque pas dans la vie de l'humanité est un progrès, dans la vie de l'individu chaque pas n'est-il point une décadence?

Aussi, devant elle, j'étais fort triste intérieurement. Je songeais à cette belle jeunesse qui s'ébattait à Font-Seguigne, et que maintenant tout est dispersé ou se dispersera. Nous en parlâmes beaucoup ensemble, car, dès que j'eus prononcé, en me présentant, le nom de Giéra, avant même que je me fusse nommé, elle me reconnut et devint toute souriante à votre souvenir. Elle me fit asseoir dans un fauteuil. Une sœur était là qui allait se retirer:

— Restez! lui dit Jenny; et ce ne fut point une gêne, car cette religieuse est la compagne, la confidente de notre chère enfant; cette religieuse vous connaît tous, et à la façon dont elle me parlait des amis qu'elle n'a point vus, je compris bien que sans cesse cette pauvre Jenny doit lui parler de vous. Comme c'est naturel et comme c'est tendre! Loin du petit cercle intime où toujours vole la pensée, elle s'est choisie une âme aimante, et elle a fait vivre pour cette sœur de son âme les bons amis perdus, de façon qu'elle peut en causer tout à son aise: l'autre la comprend, lui répond, cause, rit des jeux innocents d'autre fois, et il semble alors à la douce et pauvre exilée que sa compagne est venue comme elle des lieux qu'elle aime toujours. Quand elle me vit, elle n'eut plus à se faire illusion, je venais bien réellement, moi, de Font-Segugne;

je lui apportais une pauvre petite fleur que Joséphine avait pour elle cueillie dans le bois. Elle prit la fleur: tout son passé, toute sa jeunesse était ressuscité! Elle mit ensuite la fleur dans un portefeuille qu'elle me montra:

— Voyez, me dit-elle, c'est Joséphine qui me l'a donné, et j'y place tous mes meilleurs souvenirs. A Avignon, lui dis-je, on en a de vous aussi, et vous êtes sans cesse présente dans les entretiens.
— Ah! me dit-elle, vous êtes tous des âmes de poètes.
— Et ces poètes, lui dis-je alors, ont bien parlé de votre départ, ils en ont bien parlé dans leurs vers, si vous saviez!

Je n'en devais pas dire davantage: Il m'était permis de lui faire sentir combien elle a laissé de sympathies; les sympathies font vivre; il m'était défendu de lui faire comprendre combien elle a causé de tourments. Vole pas treboula ta vido, c'est la pensée délicate, mon ami, qui me fermera toujours la bouche, et cependant je crois que je n'aurais pas grand chose à lui révéler; je crois qu'elle a tout compas, et quand nous avons parlé de Théodore son accent, ses éloges, sa réserve surtout m'en ont dit plus que ses paroles.

Je suis resté peut-être demi-heure avec elle. En partant:

— Je vais écrire à Avignon, lui ai-je dit; et elle:

— Allons! nous vous verrons assez souvent, puisque vous voilà fixé à Paris; je vous reverrai bientôt, car bientôt vous aurez à m'apporter des nouvelles de nos amis.

— Répondez-moi donc vite, pour que j'aïlle vite la revoir. D'ailleurs j'écrirai plus longuement à Milles Clarisse et Joséphine.

(Eugène, 30 septembre 1857)

J'ai lu, j'ai relu je ne sais combien de fois les pages belles et touchantes où tu me contes ta visite à Jenny. Cela m'a bien ému: pauvre Jenny, pauvre sœur Agnès! Hélas! qu'il faut qu'elle soit changée pour ne pas avoir reconnu ce doux et mélancolique visage, si aimé, et ces grands yeux qui nous perçaient jusqu'à l'âme! et ce teint d'espagnole, si chaud et si brun, si étrange presque, qui m'a fait tant faire de vers et qui fesait dire à Paul que Jenny n'était pas une femme comme les autres parce qu'il n'y avait pas de femmes brunes comme elle. Et maintenant elle est plus pâle que brune, n'est-ce pas? Ah! mon Dieu! que le tems va vite et que tout change, tout excepté le cœur, vois-tu qui ne peut changer. Mon cher Eugène, il y a trois ans bientôt quatre qu'elle est partie, et c'est pour moi toujours souffrance plus vive et plus nouvelle. J'ai des journées d'accablement profond; je croyais qu'à force de souffrir le cœur s'émoussait, mais, non, la souffrance exalte l'amour, l'amour attise la souffrance; il y a dans l'âme une puissance extraordinaire pour la douleur, et c'est une angoisse sans fin.

Une consolation me reste pourtant, au milieu de tout ceci, c'est que je suis seul à souffrir, c'est qu'elle est heureuse, dis, ne le crois-tu pas avec moi? C'est qu'elle est heureuse et qu'elle ignore... Elle ne sait rien; elle aime Dieu et les pauvres, et voilà tout! Je t'en supplie, Eugène, ne trouble pas cette belle sérénité, cette paix de l'âme si douce qu'elle fait une joie des plus amers sacrifices; laisse Jenny pâlir dans les veilles, se consumer auprès des malades, et verser sur eux toutes les larmes de sa belle âme

tendre. C'est son bonheur, le seul, hélas! de la pauvre sœur Agnès maintenant! Pourquoi la ramener vers le passé enfui pour toujours, pourquoi évoquer autour d'elle tant d'images envolées, pourquoi rappeler tout ce qui n'est plus? Laissons les feuilles mortes sur le chemin, tous les souffles du vent d'automne ne rendront pas aux arbres leurs rameaux verts. Va voir Jenny, mais n'y va pas trop souvent; c'est un conseil sage et pour toi, et pour elle, et pour nous, à quoi bon? elle est à Dieu, n'en soyons pas jaloux. Ne crois-tu pas qu'en face d'un vieil ami des jours de barbe, il ne s'éveille quelque chose de douloureux au fond de cette âme si aimante et si bonne, ne crois-tu pas que les déchirures anciennes du cœur ne se rouvrent alors, et qu'un peu des grandes tristesses du départ ne viennent l'abreuver d'amertume? Il est des souvenirs si doux et si chers que cela fait mal d'y songer. Eh! certes, quoi de plus beau, de plus doux et de plus pur que les veillées au coin du feu de Paul, et les soleils et les clairs de lune de Font-Ségugne? Danses, rires et chansons, belle amitié et fol amour qui ne pense à rien, pas même que tout cela doit finir un jour. Oh! c'est bien fini!

Va la voir, mais pas trop souvent; qui sait, puis, si tant de visites d'amis ne préoccuperaient pas les supérieures et ne seraient pas cause d'un changement pour la pauvre religieuse, appelée peut-être dans un autre poste. Et je ne veux pas qu'elle quitte Paris.

Dans un an, dans deux ans, plus tôt ou plus tard, il n'est pas impossible, il est presque certain, (tiens! je puis bien te le dire à toi, mais c'est un grand secret) il est presque certain que j'irai habiter à Paris au moins six mois; cela tient à la réalisation de certains projets, de certains événements qui ne dépendent pas absolument de moi. Et alors, songe, Eugène, songe, mon ami, en maladie ou en santé, combien il me sera doux, d'avoir là, près de nous, une sœur, plus qu'une sœur, une mère, pour nous consoler et nous guérir. Il me semble que je voudrais être, un jour, malade à Paris, pour me faire porter à l'hospice Necker, et que rien qu'à la vue de Jenny, rien qu'à sa voix si connue, je tressaillerais comme aux beaux jours de Font-Ségugne, et revivrai, fussè-je mort. Et cependant ce sera alors dans une salle d'hôpital, et non pas sous le grand chêne!

Quand elle partit, je lui dis:

— Un jour, peut-être, il m'arrivera d'être malade dans une ville où vous serez, et je me ferai conduire à votre hôpital.

Elle sourit alors d'un triste et tendre sourire, et dit:

— Oh! je vous soignerai bien, allez!... Cependant je te prie de retourner chez la sœur Agnès; je veux que dans ta prochaine lettre tu me donnes sur elle, sur ses compagnes, sur tous ceux qui vivent auprès d'elle, le plus de détails possibles; je veux avoir le portrait de sœur Agnès, un portrait aussi complet que tu sauras le faire, et certes! tu sais peindre, toi! Un portrait qui me dise son front, ses yeux, sa bouche, tous ses traits; et sa pâleur et sa taille frêle; sa robe, sa coiffure, son costume; comme elle marche et comme elle s'assied; comme elle parle et vous regarde et vous salue. Enfin, la Jenny, toute la Jenny d'aujourd'hui, car, mon Dieu, je ne connais que la Jenny d'autrefois. Je demande cela à ton amitié et j'y compte; j'y compte aussi, cher Eugène, pour que toujours, devant Jenny, tu restes bouche close sur Théodore. N'est-ce pas assez que je sois malheureux, au moins que je le sois tout seul! Je ne fais à

Dieu qu'une prière, c'est de rendre Jenny heureuse, serait-ce au bout du monde et dussè-je ne la revoir jamais

(Théodore à Eugène, 8 octobre 1857)

J'arrive de l'hospice Necker, et je suis venu en courant, afin de t'écrire tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai entendu. Cela est encore devant mes yeux, cela résonne encore à mon oreille. Tout un monde de poésie murmure en moi: pourrai-je te le faire ouïr, te le révéler? Mais lorsque tu sens avec tant de puissance, il suffit que je te dise: J'ai vu Jenny! Car ce nom réveille en toi toutes les pensées, tous les souvenirs, toutes les images, toute la poésie qu'il faut pour remplir un poème et mieux qu'un poème ou du moins le plus grand des poèmes; une vie profonde et belle et douloureuse comme la tienne.

Je suis donc allé la voir.

Pauvre enfant, me disais-je en chemin (Oh! cela était impie!) pauvre enfant! pourquoi songer à elle à cette heure? Est-elle encore elle-même? Courbée sous l'inflexible niveau d'une règle austère, au sein d'une communauté qui lui commande ses pas, ses mouvements, ses pensées peut-être, a-t-elle conservé quelque chose de sa personnalité? Est-ce encore Jenny? Dans le monde c'était une jeune fille qui allait, venait, avait sa grâce, son sourire, qui pouvait être aimée et qui pouvait aimer; elle était bien libre en un mot c'était une vivante... et maintenant sera-t-elle donc mieux morte, le jour où on l'enterrera, que le jour où elle est venue se coucher dans le drap mortuaire et renoncer au monde qui doit l'oublier, ou ne s'en souvenir que comme d'une défunte? Pauvre Jenny! que de joies elle pouvait semer parmi les vivants, et elle a préféré mourir!...

Non, non, Théodore, elle n'est point morte; ce n'est point une esclave à laquelle cette main qui coupa ses cheveux ait aussi enlevé tout ce qui la distingue pour la confondre, pour l'ensevelir dans l'uniformité morne d'un peuple de victimes. Elle n'a rien dû sacrifier de ce qui nous la fit aimable; son grand cœur, son originalité, son sourire, son beau regard, tout cela elle le possède encore. Elle est toujours Jenny, la Jenny des anciens jours, la Jenny qui vous aime, qui vous pleure en secret; mais elle est de plus qu'autrefois la Jenny qui a sacrifié les plus douces habitudes de son cœur, ses plaisirs des promenades à Font-Segugne, des veillées au foyer de Paul, les serremments de mains, les éclats de rire francs et joyeux, les épanchements de l'amitié, ce bonheur en un mot dont on a tant joui qu'il devient indispensable, qu'il devient la vie même. Eh! bien, elle est celle qui a sacrifié tout cela pour vivre entre les quatre murs d'un hôpital, au milieu des malades, au chevet des mourants; oui elle est toujours votre sœur, mais elle est de plus la mère des pauvres et des délaissés; elle est toujours votre sœur mais elle est de plus l'épouse de Dieu, la consolatrice de l'humanité!

Ne sens-tu pas, toi qui me lisant as les larmes aux yeux, ne sens-tu pas que j'en ai le cœur plein, en te parlant de cette pauvre fille, de cette riche nature, de cette bien-aimée si vivante, de cette morte, de cette

sainte? Non! non! le poète n'a pas besoin de prêter quelque chose de son âme à un être aussi pur; il n'a qu'à observer la réalité et chercher à traduire dans sa langue la plus simple, car c'est dans cette réalité que se trouvent le drame et la pitié, la grâce et l'émotion.

Il était donc deux heures quand je suis allé à l'hospice. C'est hors des anciens boulevards, pas loin des Invalides, dans une rue large, propre, déserte; cette rue est formée de vastes enclos, de murs de jardins. Il y a là quelque chose de solitaire et de grand qui me plaît. Elle est là bien mieux, dis, qu'elle ne serait dans les rues tumultueuses de Paris. Des arbres sont plantés dans la rue, et le pâle soleil d'hiver y donnait quand j'ai pénétré dans l'hospice.

— La sœur Agnès? ai-je dit au concierge. J'entrai déjà dans une grande cour.
— Tenez! m'a-t-il dit, prenez cette grande porte du milieu, à gauche; la sœur est à la pharmacie.
— Oh! je sais! ai-je répondu, et comme j'allais prestement, voilà que tout à coup, sur le seuil de la porte, j'ai vu une sœur qui allait sortir; elle était fluette, gentille, et s'est arrêtée toute souriante: Elle m'avait reconnu cette fois, et moi aussi je l'avais bien reconnue.

— Oh! comme cette absence a été longue! qu'elle a été longue! s'est-elle exclamée avant que j'eusse eu le tems de lui dire mon salut.

Elle allait sortir, elle est retournée sur ses pas, et nous sommes entrés dans la pharmacie, où se trouvait sa compagne:

— Voilà Monsieur Garcin! lui a dit Jenny, et la sœur qui m'avait vu déjà:
— Oh! Monsieur, ce n'est pas charmant à vous de rester si longtemps; nous avons parlé de vous bien des fois, et la sœur Agnès ne savait plus que penser.
— Puis elle s'en est allée, pour revenir encore, et ressortir, et retourner; elle saisissait quelques mots de notre causerie, y jetait quelques paroles et s'en allait, s'occupant de tout autre chose.

Comme elle est dans la pharmacie adjointe à la sœur Agnès, je veux que tu la connaisses. La voici:

— Elle est très bonne, me disait Jenny, et ferait tout au monde pour me plaire.

La bonté, en effet, se lit sur sa figure réjouie; elle est gaillarde, elle a de l'embonpoint.

Ce n'est pas une nature méditative, encore moins mélancolique; c'est une de ces bonnes pâtes de gens qui trouvent toujours que tout va pour le mieux dans le monde et dont le sens droit, j'allais dire le gros bon sens, dont l'inaltérable gaieté a toujours un mot pour tromper les souffrances morales d'autrui, souffrances qu'elles ne comprennent qu'à force de bonté, mais qu'elles ne sentent guère par elles-mêmes. Ces natures-là sont très sensibles, très serviables. Ce mot serviable leur convient dans toute l'acception; elles aiment à rendre service et elles sont faites pour servir. Une nature supérieure les domine aisément. Rien ne convient à la fois à leur esprit, qui est un peu faible, à leur cœur qui est bon, comme de recevoir des ordres, d'obéir à une règle. On n'admire point ces gens-là, mais on les aime; ils n'auraient point créé le bien, mais ils sont nés pour le pratiquer, et ils passent doucement dans la vie, sans éprouver, sans connaître ces orages, ces émotions puissantes qui portent au sublime les âmes les plus hautes, mais qui peuvent aussi les précipiter bien bas.

N'aimes-tu pas autant que Jenny ait rencontré une telle compagne? Sa peine ne s'endort-elle pas un peu auprès de cette amie toujours satisfaite, assez tendre pour comprendre les peines du cœur et les consoler, mais pas assez pour faire aimer sa douleur à une âme inquiète et l'en nourrir toujours.

Jenny souffre-t-elle donc, hélas? Et comment ne souffrirait-elle pas? a-t-elle voulu dépouiller l'humanité? Non, non, l'humanité palpite en elle, en elle se lamente, et c'est cette souffrance qui fait cette grandeur de Jenny. L'égalent-elles celles-là qui souffrent moins? Je la vois, la pauvre fille; elle est à genoux devant son crucifix: dans son âme se plaignent ceux qu'elle a quittés en les aimant, et ces voix qui l'appellent, elle n'ose les combattre, mais leur répond:

— Ne vous affligez pas; je n'ai point cessé de vous aimer, en allant à Celui qui, dans son amour, embrasse tous les mondes. Là, au contraire, là, sur son cœur, je me sens plus près de vous, car c'est là votre origine et votre fin; je vous aime mieux, car je vous aime de son amour immortel; et les larmes que vous versez, vos larmes qui sont les plus amères dans mon sacrifice, je les offre, ô mon Dieu, pour qu'il vous les compte toutes, et vous les renvoie en céleste rosée.

Nous venions d'entrer dans la pharmacie; elle a voulu me faire asseoir dans le fauteuil qui se trouve devant son joli petit bureau: elle s'est assise sur une chaise en face. J'ai insisté pour que le contraire eut lieu, mais elle a insisté plus fortement, et je n'ai plus bougé de mon bon fauteuil. La salle de la pharmacie est grande, bien aérée, sans cet arôme sui generis qui émane des pharmacies. Celle-là est d'une très belle propreté: au milieu se trouve une vaste table où sont des médicaments. J'examinais tout. Mais sur qui devait s'attacher mon regard?

— Je vous trouve bien mieux portante que l'autre fois, lui ai-je dit tout d'abord, et j'éprouvai du plaisir à le lui dire parce que je la voyais rouge, animée.

— Ne vous y trompez pas, m'a-t-elle répondu, cela provient sans doute de l'agitation que je me suis donnée depuis ce matin; nous n'avons pas eu un moment de repos. Cela aura pu me colorer, mais je me sens toujours aussi faible.

— Mon Dieu! soignez-vous bien! prenez le repos nécessaire.

— Je me soigne, soyez tranquille: au lieu de me lever à cinq heures comme les autres, je me lève à six, et je fais gras toute l'année.

Sa compagne était là, alors, qui a ajouté:

— Maintenant néanmoins elle commence à pouvoir faire un peu maigre.

— Ah! je vous le disais bien que je vous trouvais un peu mieux. Laissez-le moi croire et je l'écrirai avec bonheur à Mesdemoiselles Clarisse et Joséphine et à toute la famille d'Avignon.

Elle m'a répondu:

— Je voudrais que vous eussiez à leur écrire les choses qui leur feront le plus de plaisir.

Déjà Jenny m'avait parlé de Joséphine, m'avait appris qu'elle en avait reçu une lettre. Oh! oui, une longue lettre, une belle lettre, une lettre drôle, charmante, délicieuse où Joséphine dit naïvement qu'il lui est trop douloureux d'écrire et qu'elle n'écrit pas souvent parce qu'elle doit avoir pitié de son cœur.

— Elle écrit à merveille! disait Jenny, et moi de répondre:

— Je le crois bien!

Du reste j'avais sa lettre en main, je pouvais m'en convaincre Jenny me l'avait remise, un peu timidement, c'est vrai, mais en me disant:

— Voyez! je ne crois pas qu'il y ait de l'indiscrétion à vous la montrer. » J'ai lu la première page. Au reste, pourquoi me la montrait-on? C'est parce qu'on y parlait de moi, qu'on y accusait mon silence, qu'on m'y traitait... Je n'ai pas vu cet endroit, mais Jenny me l'a dit, en ajoutant:

Ne vous fâchez pas! Joséphine parle ainsi de vous, parce qu'elle vous estime très fort; elle dit:

— Je crois que ce Monsieur Garcin est fou!... » et nous avons tous deux éclaté de rire.

— Ma bonne sœur, lui ai-je dit, je vous assure que j'ai écrit, que j'ai parlé de la fleur.

A qui j'avais écrit, c'est ce que j'ai cru ne pas devoir dire; mais machinalement j'ai pris dans mon portefeuille une de tes lettres, je l'ai sortie de son enveloppe et j'ai lu ces trois lignes: Merci, mon cher Eugène, d'avoir songé à nous écrire (c'est ainsi que j'ai traduit) tout de suite après ton arrivée à Paris; merci de ta lettre datée de Lyon.

— Comment cela se fait-il, a répliqué Jenny: N'aurait-on rien dit de vos lettres à Joséphine! Il n'y aurait rien d'étonnant ai-je répondu. Joséphine est à la campagne et Jules et Paul et Théodore sont à la ville. Du reste, qui sait?... J'avais promis à Mlle Joséphine de lui écrire à elle-même, je lui ai bien fait une lettre, mais elle dort dans mon bureau, et c'est de ce silence-là que peut-être elle se plaint.

— Oh! écrivez-lui, écrivez-lui!

— Puisque cela vous fait plaisir, je vous le promets.

Cher Théodore, te cacherais-je qu'elle a remarqué la grosseur de ta lettre?

— Mais c'est un journal, un vrai journal que vos lettres!...

— Oh! oui, ai-je répondu d'un ton indifférent, quand nous écrivons, les bons amis, nos lettres sont toujours longues: tant de choses nous préoccupent: l'art, la poésie, les nouvelles littéraires! Théodore me parle ici de cent mille choses. Tenez! il me dit que le petit félibre est le plus bel enfant du monde!

J'ai tout de suite refermé le papier: elle y attachait un regard curieux: Une autre fois je n'en sortirai plus, même pour me justifier.

Nous avons parlé des enfants de Paul; puis elle me dit avoir vu les dames Legré de Marseille, qui sont venues la visiter quelques fois. Elles ont parlé ensemble de nous:

— Ces dames étant les parentes de Monsieur Théodore, m'a-t-elle dit, vous connaissent de réputation.

— Et moi alors: Je vous réponds que mes vrais amis connaissent de même Théodore; mais ils sont rares ceux-là et mon amitié pour lui est un bijou trop précieux et peu de gens sont dignes de le voir. J'ai contenu mon cœur, et je n'ai pas ajouté une parole à ton sujet.

(18 novembre 1857)

Je n'ai pas pu t'écrire hier la suite de notre causerie; mais ne crains point; mon souvenir n'a rien perdu. J'entends encore résonner sa voix douce et sympathique, et les paroles que je vais te rapporter fidèlement ne sont pas de celles qu'on oublie.

— Eh! bien, êtes-vous un peu habitué à Paris?

— Parfaitement: j'ai trouvé à mon arrivée un si grand nombre de connaissances et un petit cercle de si braves amis, que je n'ai pu sentir l'amertume, s'il y en a, de la solitude au milieu d'une ville immense. Je vois des hommes très distingués.

Elle, alors:

— Si vous le voulez bien, nous vous en ferons connaître quelques-uns encore d'un grand mérite. Je ne vais point au devant des connaissances mais, venues de vous, elles me seront précieuses. Du reste, laissez-moi vous le dire, je reste seul autant que je le puis, le soir, dans ma chambre, devant ma bibliothèque, le matin, je me plais à m'échapper avant toute visite reçue et à aller où?... je l'ignore... à l'aventure; le premier omnibus qui passe, le premier chemin venu est bon, et je me trouve aux barrières, tantôt d'ici, tantôt de là, d'où je continue ma course. C'est un jour au cimetière Montmartre où je vais admirer la statue de Rude sur la tombe de Godefroid Cavaignac; un autre jour au bois de Boulogne, à Meudon...

— « Ah! oui! Meudon! j'y suis allée moi aussi: c'est bien agréable, n'est-ce pas? L'an dernier j'étais malade et j'éprouvais surtout un je-ne-sais-quoi... Comment dirai-je?... Vous sauriez mieux le dire, vous... j'avais le besoin de sortir, de prendre l'air, de changer d'air, de voir un peu la nature au dehors, de vivre d'une vie différente, vous savez, ce besoin qui vous prend quelquefois... On me conduisit à Meudon. J'aurais pu y retourner souvent, mais quand je fus rentrée... mon désir était-il rempli?...J'en eus assez!

A ces mots, sa voix est tombée tristement, et ce silence semblait dire: La promenade ne m'avait point donné ce que j'en espérais, et c'est autre chose que désire mon cœur.

— J'ai vu aussi le bois de Boulogne, disait-elle: c'est la seule chose qui m'ait un peu rappelé la nature de nos pays; mais, vous l'avouerez-vous? si quelquefois je trouvais un point de vue pittoresque, agréable, je songeais par malheur que tout cela a été arrangé par la main des hommes, que ce n'est pas la vraie nature, et cette idée m'en détruisait tout le charme. Ne l'avez-vous pas éprouvé un peu vous aussi? » — Oh! oui, j'ai eu les mêmes impressions!

— Comment trouvez-vous la campagne des environs de Paris?

— Bien belle! lui ai-je répondu, et elle me fait comprendre comment Julien aimait tant Lutèce, comment Montaigne se plaisait tant ici!

Et elle:

— Oui, n'est-ce pas qu'ils sont bien beaux les environs de Paris? Il y a plus de verdure que chez nous tout n'est pas brûlé du soleil; et cependant je sentirai toujours que ce n'est point ici que je suis née... Ne trouvez-vous donc pas encore que la nature y a quelque chose de triste!

— Oh! oui, ai-je répondu, oh! qu'ils sont tristes ces longs jours de pluie!

Mais elle:

— Eh! bien! c'est quand il y a le soleil, un soleil de cette saison que la nature me semble à moi plus triste encore, plus triste que les jours de pluie: le soleil est si pâle! on le dirait malade. Voyez-le donc sur ces murs du jardin; il semble qu'on y a jeté un crêpe.

Enfin, elle disait: je suis restée plus de six mois à souffrir, avant de pouvoir un peu m'habituer à ce ciel, à ce climat; je songeais toujours au midi, et puis à tant de choses... Mais on oublie.

Mes yeux venaient de rencontrer les siens; elle s'est vite reprise:

— Non, l'on n'oublie pas; mais on s'habitue...

Mon cher Théodore, en lisant ces lignes, tu peux te dire avec assurance: Ce sont bien là ses paroles, ses vraies paroles; c'est bien ainsi qu'elle a parlé, et non point autrement!

Oui, mon bon ami, j'ai sténographié tout cela dans ma mémoire, et tu as la lettre, la lettre fidèle. Mais, hélas! ce n'est pas que la lettre: l'accent, le geste, le regard, la vie, tout cela où est-il? qui le rendra? Ce n'est pas moi qui puis le rendre; mais ton âme saura tout animer.

D'ailleurs, je te le répète, elle n'a rien perdu de la grâce d'autrefois, rien... seulement, hélas! lorsque, dans mon souvenir, j'évoque la grande fée des anciens jours, je vois m'apparaître une figure un peu plaintive, mais animée et joyeuse où de grands yeux parlants semblent, si j'ose dire, vouloir prendre toute la place et se faire écouter plus que la bouche, cette bouche qui parfois est muette, triste, mais d'où s'échappent aussi parfois de longs éclats de rire. Et maintenant, je les revois, ces yeux: ils ont la même douceur, mais ils n'ont plus le même éclat; ils sont toujours aussi éloquents, mais au lieu de parler de joie et d'insouciance, ils expriment une autre mélancolique pensée. Je l'entends encore cette bouche: elle a bien toujours le même sourire, mais les longs éclats de rire n'y vibrent plus. C'est bien toujours le même visage, mais il est pâli, amaigri et néanmoins, telle est sa sérénité qu'il nous fait penser beaucoup, mais ne nous afflige pas, on n'y voit nulle trace de souffrances. C'est que si les violentes douleurs physiques, la misère, bouleversent une figure et en détruisent l'harmonie, tel n'est point l'effet des peines morales subies volontairement et qui n'ont rien que de sacré: elles impriment à la longue quelque chose de nouveau sur le visage et ce quelque chose c'est idéalisation même des traits; les traits s'épurent comme l'âme elle-même, et il n'y resterait plus rien de terrestre, comme il ne resterait plus rien de terrestre dans l'âme, si ce n'était un regret, un souvenir, qui ne vous quittent point; et cette idéalisation de la physionomie va toujours montant vers le type du Beau, jusqu'à l'heure où tout lien

terrestre est brisé par la mort. En ce moment le visage s'est épanoui tout entier dans la béatitude, il rayonne tout entier vers l'infini.

Certes, notre Sainte est encore de ce monde, et elle en garde un regret, un souvenir. Qu'est-ce qui manque à son cœur? La patrie et les amis; de même il manque à sa figure cette couleur qu'un sang vermeil lui donnait alors qu'elle courait librement et follement sous les grands arbres en sève de Font-Ségugne et sous le beau soleil qui avait baisé et bruni son cou. Elle a quitté tout cela, et sa figure dit: Renoncement; elle a souffert, et sa figure dit: Résignation! C'est pour son Dieu qu'elle a voulu souffrir et sa figure dit enfin: Amour et sainteté!

La voilà bien telle que je l'ai revue, et gracieuse toujours: Quand elle salue, quand elle s'assied ou se lève, qu'elle marche ou se repose, notre cœur ne la suit-il pas dans tous ses mouvements qui lui semblent imprimés par son cœur, et ne faut-il point en elle saluer la grâce même?

Je t'ai donné son portrait moral, mon cher Théodore; mais cela n'est rien; je te réserve autre chose: quoi donc?... Devine si tu peux? Oh! tu cherches et tu ne trouves pas. Pourrais-tu soupçonner effectivement que je puis sans nul doute et bientôt t'envoyer... Non, non, je ne veux pas l'écrire au bas d'une feuille, mais en tête d'une jolie feuille toute blanche, je t'envoierai donc sa photographie!

Mais voilà que la tête te tourne; tu crois à un éblouissement; tu crois avoir mal lu; mais non! non! tu n'as pas le vertige, tu as bien lu Sa photographie! c'est bien ce mot que j'ai écrit et que j'ai voulu écrire. Oui, sa photographie! Mais toi tu t'exclames: Voilà un gros mensonge ou un grand miracle! Eh! bien, il n'y a ni mensonge, ni miracle en tout ceci, mais la chose la plus simple du monde. Écoute l'histoire.

Elle s'en va quelques fois tout près, chez une comtesse qui l'aime beaucoup. Là se trouvent deux demoiselles s'occupant de photographie. On a voulu la faire poser. La pauvre enfant a voulu demander la permission à la supérieure qui lui a répondu:

— Mais il n'y a point de mal à cela, ma fille; allez donc! et qu'on prenne votre portrait!

Voilà comment à cette heure elle a sa photographie... chez la comtesse.

— Je suis tellement changée, m'a-t-elle dit, que je n'ai pas osé l'envoyer à ma famille; je n'en parle point à Joséphine, car si elle savait cela elle voudrait à toute force mon portrait.

— Je le crois bien! Et elle l'aura, je l'espère; je vous demande cette joie pour elle. Vous savez que d'une photographie on peut en tirer plusieurs; j'en ferai prendre deux ou trois de celle qui est chez la comtesse. Refuserez-vous ce bien à la famille Giéra?

Elle a souri sans refuser.

Tu auras donc sa photographie. Je connais des peintres habiles; ils la retoucheront s'il faut, pour lui donner l'entière ressemblance.

Autre histoire. — Elle m'a dit:

— Ma famille a déjà un portrait de moi, fait avant mon départ.

Je me suis exclamé naïvement:

— J'en ai vu la copie!

— Mais où donc? a-t-elle demandé en rougissant presque.

Que fallait-il répondre? pouvais-je dire: chez Théodore? J'ai répondu:

— Chez Paul!

Cette souvenance qu'on garde d'elle a paru beaucoup la toucher.

— Et qui a fait ce portrait?

— David! »

— Ah! c'est David? hé! bien, alors, croyez-moi, il l'aura fait un jour que nous étions à la campagne; Monsieur Théodore s'y trouvait. On l'aura fait à mon insu... Non, non! l'on ne m'en a rien dit. Ce jour-là j'avais cette robe... lilas?... rouge... comment? je ne sais plus bien.

— Couleur grenade, peut-être?... »

— Oui, oui! c'est cela, a-t-elle dit en souriant, couleur de mióugrano. Cette robe plaisait beaucoup à Monsieur Théodore... Mióugrano c'est bien ça! »

Cependant elle devait sortir pour aller à St Lazare; elle m'a fait promettre de retourner bientôt pour la voir, avant la semaine prochaine. J'ai promis. Nous nous sommes levés et nous sommes sortis ensemble. Il paraît qu'elle emportait contre sa robe du fil de soie bleu. Sa compagne qui passait dans la cour à ce moment a couru, après elle, en lui disant:

— Mais voyez donc! qu'est-ce que vous emportez-là?

— Elle est drôle », me dit Jenny toute souriante.

Nous venions de franchir la porte qui donne dans la rue. Sur le seuil elle m'a salué en s'inclinant avec grâce, j'ai rendu le salut, et elle est partie vite, vite, devant moi! Mon cœur allait après elle; mais j'ai pris à dessein une autre direction pour ne plus la voir, et je suis venu t'écrire toutes ces choses.

Et maintenant, ô Théodore, maintenant que j'ai réveillé tous tes souvenirs, toute ta tristesse, je n'ai plus que ceci à ajouter. Quand un grand poète naît à la terre, soyez sûr que bientôt quelque grande douleur tombera sur son âme, qu'il subira quel que épreuve terrible: C'est de cette épreuve qu'il sortira sacré.

Il sait cela le poète; or, en lui, les sanglots s'amassent, en lui grandissent les tourments; qu'importe? il marche toujours!

Il sait que sa destinée est de sonder plus avant, toujours plus avant, ce qu'il y a infini dans l'âme humaine, et l'infini se montre surtout du côté de la douleur. Le poète souffre donc, mais il souffre avec joie, car il le sait: chaque larme, chaque goutte de son sang est une strophe de plus à son divin poème; il le sait: l'épreuve de douleur et d'amour crée en lui l'homme nouveau, l'homme dont l'œil se ferme a

tout ce qui est passager, vain, trompeur, néant, l'homme qui, selon le mot de Bossuet, n'ouvre plus son âme que du côté du ciel!

Telle est ta mission, ô Théodore; et c'est pourquoi je n'ai pas craint de renouveler tes angoisses: puissent-elles agrandir toujours et toujours fortifier ta nature, et alors le poète me pardonnera le mal que je fais à mon meilleur ami.

(Eugène, 19 novembre 1857)

Il m'a fallu quelque temps, mon cher Eugène, pour me remettre de l'émotion qu'a fait sur moi ta longue lettre, si courte encore. Je ne te dis pas, je ne puis te dire tout ce qui s'est passé dans mon âme à cette lecture. Toi qui m'as écrit et qui nous aime, tu devines... et ton cœur ne te trompe pas. Ah! mon ami, mon doux ami, mon frère! laisse-moi t'embrasser, et baiser la main qui a tracé ces lignes que j'ai lues à travers mes larmes et tremblant comme une feuille.

J'attends la photographie, je l'attends comme une goutte d'eau sur un cœur qui brûle. Fais ce que tu voudras, je te demande même, au besoin l'impossible, mais il faut que tu me l'envoies; je le veux ce portrait, cette chère image je la veux, et je donnerais de mon sang pour l'avoir. A présent que tu me l'as annoncée, Je crois e mourrais de chagrin si je ne la possédais pas. Enfin, mon ami, tu es là-bas, tu sais ce qu'il faut faire; tu as de l'esprit, tu as du cœur tu es inventif; va voir la comtesse, va voir Jenny, va voir l'empereur s'il le faut, mais remplis bientôt ta promesse. Au besoin n'en envoie qu'une de photographie, s'il t'était trop difficile de t'en procurer plusieurs, et dis que c'est pour Joséphine, dis ce que tu voudras, mais souviens-toi que j'attends!

Du reste, j'ai annoncé aussi le portrait à Joséphine, qui l'attend de toute son âme. Bonne Joséphine, elle aime bien encore celle-là! tu peux le dire à Jenny. Pour moi, depuis le jour amer du départ, je ne l'ai pas vue me parler une fois de son amie sans achever dans les pleurs.

Mlles Clarisse et Joséphine ont reçu avec un grand sentiment de bienveillance et de gratitude la lettre verte et la lettre lilas que je leur ai remises moi-même. Je ne comprend pas vraiment tes scrupules; c'étaient-là de belles pages, pleines d'affection, de respect et de délicatesse; je suis chargé spécialement de t'en remercier, tu sais si je le fais avec bonheur. De plus Joséphine te prie, cher Eugène, de faire part à sœur Agnès de la maladie de sa mère: cette pauvre dame se fait âgée, et chaque hiver c'est une secousse terrible. La voilà, pour rien, alitée depuis dimanche, avec une grosse fièvre. Elle souffre beaucoup. On la tient à une diète sévère. Le Dr Clément et le Dr Yvaren vont la voir souvent, mais son état ne s'améliore guère. Chaque soir, une sœur de St François vient passer la nuit. Joséphine a veillé les premières nuits, mais elle n'aurait pas pu toujours. Bonne chère dame, cela m'attendrit de parler d'elle, car elle me rappelle ma pauvre mère que j'ai vu mourir l'an passé.

Cependant son état, au dire des médecins, n'inspire pas de danger, mais, hélas! à cet âge, toute maladie n'est-elle pas chose grave?

Va donc à l'hospice Necker et recommande Mme Giéra aux prières méritoires de sœur Agnès.

Tu apprends l'allemand, mon cher Eugène, et bientôt tu le parleras, tu es heureux! Moi, j'apprends l'italien, c'est encore une riche et noble langue. J'ai commencé cette étude pour me distraire et me délasser; c'est si charmant et si facile! Si charmant surtout de la façon dont j'étudie, car Joséphine aussi a voulu apprendre l'italien, et chaque soir, au coin du feu, nous étudions ensemble. Il est vrai que mon écolière est très paresseuse, et que si nous étudions peu nous babillons beaucoup, mais comment regretter les heures perdues de la sorte, et rien vaut-il une causerie amicale? Quand Joséphine sera plus savante, elle écrira une lettre italienne à Jenny.

Adieu, je vais vite souper, puis je porterai cette lettre à la poste, en allant chez Paul. Les enfants viendront m'embrasser; nous allumerons la grande lampe, nous prendrons Silvio Pellico, et peut-être nous ne ferons rien que parler du passé et des absents. Ah! malgré tout, mon cœur se serre chaque fois que je monte à ces escaliers et que je sonne à cette porte où venaient tant d'amis, moi maintenant le seul ami qui vienne à la maison!

(Théodore à Eugène, 25 novembre 1857)

Ce m'est une grande joie de vous écrire en cette circonstance, et j'espère que ce vous en sera une plus grande encore de recevoir cette lettre. Ainsi, sans plus de détours, je vous le dis, mon cher ami, c'est de Jenny que je vais vous entretenir. Ma mère vous a informé, avant de quitter Paris, du jour où elle devait passer à Avignon: elle comptait bien que sa lettre ne vous trouverait plus chez vous, et que vous seriez déjà parti pour Pierrerie, mais elle vous l'avait promis, et cela suffisait pour qu'aucune considération ne la fit manquer à cette promesse. Si elle vous eût rencontré à Avignon, elle vous aurait elle-même parlé de sœur Agnès, mais elle me charge aujourd'hui de le faire pour elle, et je ne puis vous dire, bon et cher Théodore, le plaisir que je trouve à m'acquitter de ce soin.

Dès son arrivée à Paris, maman est allée voir Jenny à l'hospice Necker, et depuis cette première visite elle y est retournée plusieurs fois, tant elle éprouvait de bonheur à cela. Maman comprend très bien maintenant les sentiments que vous avez eus pour Jenny, car il est impossible (et ce sont ses propres expressions que j'emploie ici), il est impossible de voir Jenny sans l'aimer. Mais ne le regrettez pas: elle paraît si heureuse, si heureuse dans son hôpital, que ce serait un crime d'éprouver le moindre regret. Jenny a éprouvé une grande joie à entendre parler d'Avignon, de ses connaissances d'autrefois, de vous en particulier, cher Théodore. Elle a parlé à ma mère de l'almanach que vous lui avez envoyé: elle savait bien ou avait deviné qui était le félibre de la Mióugrano, et elle avait bien vite compris tout ce qu'exprimaient ces vers si pleins de sentiment, et en même temps de délicatesse, adressés à Madamisello... Dans une des visites faites à l'hospice Necker, Jenny fit promener ma mère et ma sœur dans le jardin de l'hospice alors tout rempli de fleurs, et elle cueillit un bouquet qu'elle offrit à ces

dames. Maman a religieusement conservé une de ces fleurs, et je vous l'envoie en même temps que ma lettre.

Je m'expose, mon cher Théodore, en vous écrivant cette lettre et en vous envoyant cette fleur, à une explosion du courroux de Sophie, dont vous ressentirez, vous, les premières atteintes, étant plus directement sous sa verge en ce moment. Mais soyez un peu méchant, levez bravement l'étendard de la révolte, et ne vous laissez pas bourrer. Je sais bien qu'elle a souvent raison dans ses sermons, et l'amour, bien sûr, fait couler plus de larmes qu'il ne fait éclore de sourires.

O Libane, est miser qui amat!

lisais-je dernièrement dans une comédie de Plaute, et j'ai noté ce vers comme l'expression d'une vérité qui a toujours existé dans tous les temps! Mais qu'importe! Nous savons que nous devons souffrir sur la terre (c'est à savoir cela que consiste toute ma philosophie) et honni soit l'homme qui n'écouterait que les froids calculs d'une sagesse de vieillard, s'abstiendrait d'aimer pour s'épargner toutes les douleurs, tous les déchirements que l'amour entraîne après lui presque toujours. Ainsi, madame Sophie

Prêchez, patrocinez jusqu'à la Pentecôte
Vous serez ébahi, quand vous serez au bout
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout,

comme dit fort spirituellement Molière, et ceci est une réponse aux allusions détournées contenues dans les lettres que m'écrit Sophie: vous pouvez tout lui communiquer.

Mais je ne sais où m'entraîne ma plume: je m'aperçois que bientôt je vais trop parler: cela me ressemble fort peu: aussi comme le limaçon surpris par une main imprudente, je me hâte de vite replier mes cornes et de me renfermer moi-même tout entier dans ma coquille. L'amour est un très beau sentiment, mais il nous trahit bien souvent, l'amitié au contraire (c'est vous qui me l'avez appris, cher Dodo) ne nous trahit jamais. Aussi malgré les longs silences que nous gardons tous deux, ne doutez jamais de mon affection pour vous, comme je ne doute pas un seul instant de la vôtre.

La fleur est avec le thé de Sophie: réclamez-la.

(Ludovic, 24 décembre 1857)

Je t'écris ces lignes d'abord pour t'accuser réception de ton billet écrit au moment de ton départ, puis pour te recommander d'être bien sage, de ne pas trop causer amour et Jenny avec Ludovic, de dormir le soir! ah! que ne suis-je là pour vous surveiller! Embrasse ce cher Ludovic pour moi et gronde-le en

même tems. Ah! qu'il fait mauvais de vieillir. On vous oublie! Il n'y a que toi, pauvre Dodo; je ne veux pas croire que c'est parce que tu es malheureux.

(Sophie, 16 février 1858)

Dernièrement, Théodore, une grande dame du faubourg St Germain à qui je lisais quelques-unes de tes lettres, en avait les larmes aux yeux.

— Mais quand viendra votre ami? me demanda-t-on... ah! mon cœur le demande bien plus haut: quand viendra-t-il?

Et Jenny, et Jenny?... oh! elle n'est pas oubliée va! quand elle a été un peu malade, j'allais chaque jour, quoique je ne pusse la voir, prendre de ses nouvelles. Cet après-midi nous avons bien parlé de toi ensemble. Son mot, pour te caractériser, est celui-ci:

— Oh! c'est un homme extraordinaire. Il a un cœur... un cœur...

Mais le chapitre de Jenny demande au moins douze pages, et je n'ai pas le tems de les écrire, ce soir; car je veux que ma lettre parte, qu'elle aille vite te saluer, toi et ton bon frère, et ta sœur Sophie que j'aime bien, et son amie la mystérieuse.

Je vous embrasse tous à la fois. Jenny ne connaît point Sophie: je lui en ai beaucoup parlé.

(Eugène, 10 avril 1858)

Mon pauvre et cher Ludovic, votre lettre est désolante, votre lettre m'a fait du mal. Hélas! je comprends toute l'étendue de votre douleur, toute, moi qui ai souffert quelque chose de pareil, qui ai vu s'envoler en une heure quatre années de joies les plus pures, les plus jeunes et les plus douces, quatre années de causeries, au coin du feu, l'hiver, et de promenades, l'été, dans les bois et les collines; moi qui aimais sans le savoir et qui était aimé sans m'en douter. Elle me regardait un peu comme un enfant, et je la regardais comme un ami, de là était née une affection singulière, pleine de confiance et de charmes, mais d'une violence étrange et que je n'ai connue qu'au jour affreux du départ, moi qui ai assisté à cette agonie de la séparation, à cette scène des adieux plus triste que la mort, moi qui ai vu couler ses larmes, des ruisseaux de larmes sur ce visage si aimé, moi qui ai entendu ses sanglots et qui ai cru que l'on m'arrachait l'âme et le cœur, lorsque la vis, se tournant de profil, fermer la porte et nous quitter à jamais. Oh! l'amour est chose cruelle!

(Théodore à Ludovic, 28 mai 1858)

Mon cher Théodore,

Je pars demain matin, vendredi 2 juillet, à 10 heures. je serai à Avignon à midi 30 minutes. Si vous avez des commissions pour Paris, je m'en chargerai avec le plus grand plaisir.

(Louise, Marseille 1 juillet 1858)

Imagine-toi, cher petit, que j'ai couru pour ce pauvre Dodo pendant trois jours. Je suis allée voir la sœur Agnès, qui n'était plus a son hospice, mais qu'après force tribulations j'ai fini par trouver. Elle m'a annoncé qu'on l'envoie à Constantinople, e t'assure que la pauvre fille n'y va pas volontiers. Ajoute à cela qu'elle a été malade, qu'elle est maigre à faire peur, etc... Comme j'étais chargée par Dodo de lui demander un portrait, je me suis acquittée de la commission, mais ce portrait était une vraie horreur. Je l'ai persuadée alors qu'il fallait qu'elle en fit faire un par un bon photographe et que je me chargerai de le remettre à Joséphine. Elle y a consenti, mais à condition que je le donnerai à son père, et que, si plus tard Joséphine en veut un, elle le fera faire. Tu comprends que quand elle sera partie, je peux envoyer un portrait à Dodo qui le verra; s'il en veut un, il n'a qu'à me l'écrire, et le photographe en fera tant que je voudrai. Quand je serai tranquille, j'écrirai tout cela à Dodo; il est si bon ce pauvre Dodo que je fais tout cela bien volontiers pour lui, mais cela m'a donné beaucoup de peine.

(Louise à Ludovic, 16 juillet 1858)

Paris 27 juillet

Mon cher Ludovic

Je sors de l'hospice Necker, la sœur est partie à 2 heures; elle sera donc à Avignon demain soir. Elle s'y arrêtera un jour. On nous a dit qu'elle l'avait écrit à sa famille, mais maman a voulu que Théodore en fût prévenu pour qu'il le dise à Joséphine, si elle ne le sait déjà. Je t'écris avant de rentrer pour que cette lettre puisse arriver avant la sœur ou du moins en même tems.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur,

Je t'écrirai un de ces jours.

(sur l'adresse:) à Monsieur Théodore Aubanel
Rue St Marc, à Avignon

C. Legré

Parle-moi, je te prie, de Théodore, et du passage à Avignon de la sœur Agnès. Tu as vu d'après le billet de ta sœur, écrit à la hâte et en sortant de l'hospice, que j'ai été malade. C'est ce qui m'a empêchée d'écrire à Théodore. Dis-le lui de ma part, et dis-lui aussi que cette lettre est pour vous deux. Chacun prendra ce qui le concerne, parce que je suis encore souffrante et ne peux pas écrire longtemps. Je pense que tu as fait ma commission, et que tu lui as rendu compte de quelle manière j'ai eu son portrait. Je t'ai dit aussi que je peux en avoir tant que je voudrai.

Maintenant voici ce qui s'est passé au sujet de cette pauvre fille: je la laissai, le soir, à l'hospice, en lui disant que je reviendrai. Le lendemain j'ai été prise par d'affreuses douleurs de tête, qui m'ont donné la fièvre et forcée à garder le lit. Dès que j'ai pu me tenir debout j'ai pris une voiture, je suis allée à l'hospice, et j'arrivais juste au moment où elle partait pour Avignon. J'ai demandé la supérieure, qui me dit que, depuis que je n'étais pas venue, notre sœur avait quitté l'hospice pour la communauté, parce que les Supérieurs voulaient l'avoir dans leur main, etc., et que je n'aurais pas pu la voir.

J'en ai conclu qu'on avait voulu l'empêcher d'avoir des communications avec les personnes du dehors, car elle m'avait promis de me faire prévenir du jour de son départ; elle ne l'a pas fait, et je suis très sûre que c'est parce qu'elle ne l'a pas pu. Pauvre fille! elle n'est pas partie volontiers, et ce sera bien miracle si elle n'y meurt pas. On m'a dit aussi qu'elle avait envoyé son portrait à son frère, afin qu'il fût moins surpris, en la voyant, du changement qu'elle a éprouvé.

Réponds, je te prie, et donne-moi tous les détails relatifs à ce voyage de la sœur Agnès; si tu n'as pas le tems de le faire, prie Dodo de le faire à ta place; dis-lui bien que j'ai fait pour lui tout ce qu'il a été en mon pouvoir de faire.

(Louise à Ludovic, 30 juillet 1858)

Ah! que de choses, que de choses à te conter! Combien je voudrais être auprès de toi, et combien j'ai besoin, sœur chérie, que tu m'aimes toujours! Avant de te parler de Ludovic et de nos excursions, laisse-moi te dire le grand événement: j'ai le cœur bien ému, et si ce n'était toute ma raison je fondrais en larmes comme un enfant. La sœur Agnès, Jenny, la pauvre Jenny est passée par Avignon, allant à Constantinople, et de là à Galatz, sur le Danube, en Moldavie; elle est arrivée de Paris mercredi, et elle a passé ici un jour, à voir sa famille, et elle est repartie le vendredi pour Marseille.

Et regarde, Sophie, la bonté de Dieu, et si ce n'est pas miraculeux et providentiel: Le même mercredi, je quittais Avignon avec Ludovic et Grivolos, pour commencer notre voyage à Maillanne, à St Rémy, aux Baux, etc., et je n'ai été de retour qu'hier soir, vendredi; n'y a-t-il pas là, vraiment, la main de Dieu?

Si j'avais été à Avignon, lors de son passage, je crois que j'aurais été assez fort pour ne pas aller la voir; car je sens bien que si je l'avais vue, il me serait arrivé quelque chose, et je n'aurais été maître ni de mon cœur ni de ma tête. Oui, je me serais en allé Avignon, tout de suite, tout de suite, quelque part, chez toi... Mais quel horrible tourment de fuir ainsi devant elle! et toute ma vie j'aurais eu cet immense regret de ne pas l'avoir revue une dernière fois en ce monde, tandis qu'elle était si près de moi. Et maintenant, je suis aussi résigné qu'il m'est possible de l'être, et je remercie Dieu qui m'a épargné cette lutte, cette épreuve écrasante. Hélas! ma douleur est assez grande déjà!

Tiens, la première fois que Jenny s'en fut, ses adieux furent comme une agonie et son départ comme une mort pour moi, et cette fois-ci elle est comme morte une seconde fois. Mon Dieu! il est des jours où j'en suis à désirer qu'elle meure de bon; je ne sais pas si c'est mal, mais Joséphine qui, aussi, aime Jenny éperdument, m'exprimait un soir la même opinion.

(Théodore à Sophie, samedi 31 juillet (18) 58)

Levant. — Samedi 31, à 4 heures du soir, le CARMEL, capitaine GIOST, lieutenant de vaisseau, pour Messine, le Pyrée et Constantinople, et par correspondance pour Volo, Salonique, Varna, Galatz, Ibraïla, Ineboli, Sinope, Samsoun, Kérasoude et Trébisonde.

(Affiche des Messageries impériales)

J'ai écrit cette longue lettre pour me distraire; tu le vois, j'essaie de secouer ma tristesse, mais je suis bien malheureux, bien affligé. Jenny s'est embarquée samedi à 4 heures du soir, sur un paquebot des Messageries impériales, le Carmel; elle en a pour dix à douze jours de mer, et depuis je la vois toujours sur ce bâtiment que la mer balance, je la vois, la pauvre fille, qui est toute pâle sur le pont et qui pleure.

(Théodore à Sophie, lundi 2 août 1858)

Je n'ai pas eu le courage de t'envoyer la suite de ma longue lettre de lundi; j'ai fait, l'autre jour, pour te l'écrire, un effort sur moi extraordinaire; je voulais ma tristesse, hélas! elle est revenue plus violente, plus poignante que jamais! Quand ce flot d'amertume qui vous monte au cœur, à certains moments de la vie, vous inonde, décidément il faut s'y laisser noyer. Je suis dans une telle affliction d'esprit et de cœur que je ne sais plus ce que je fais. Ma douleur est comme un grand mur élevé de partout, de quelque part que je me tourne je m'y heurte la tête. La tête me fait mal, je n'ai plus faim, je ne puis plus manger; comment veux-tu que je mange? j'étouffe.

Enfin, je suis malade; oui, je crois que je suis bien malade. O mon Dieu, mon Dieu! qu'est-ce que je vais devenir? Et ce qu'il y a de pire, je ne veux pas que rien paraisse devant les gens de la maison; est-ce qu'ils y comprendraient quelque chose, eux? et il faut que je travaille et que j'agisse comme si rien n'était, et j'ai la mort dans l'âme. Je n'ai pas encore voulu aller chez les Giéra, qui l'ont vue; ils m'en auraient parlé, et j'aurais pleuré, et je ne veux pas pleurer devant eux. Je ne suis pas allé chez le P. Bouffier, pour la même raison. Et cependant j'irai, ils m'en parleront, et je veux que l'on m'en parle, mais un peu plus tard.

Hier Canron vint, nous étions seuls, il me dit:

— J'ai vu la sœur Agnès!

— où?

— Au parloir des Jésuites; j'eus peine à la reconnaître: elle est maigre à faire peur, avec un grand cercle noir autour des yeux.

Je ne pus retenir mes larmes, et j'éclatai devant Canron qui ne savait plus comment faire pour m'apaiser.

Pauvre Jenny! tant qu'elle était à Paris, en France, j'étais calme; je souffrais, mais j'avais des moments de répit et de calme. Elle était absente, mais c'était comme si elle eut été près de moi. J'avais souvent de ses nouvelles; je n'ignorais rien de ce qu'elle faisait; elle écrivait, et je lisais ses lettres, on allait la voir, et l'on me parlait d'elle, et moi-même, en quelques heures, je serais allé la voir, si j'avais voulu, et maintenant deux mers nous séparent... Prends la carte, Sophie, et suis avec le doigt le long chemin qu'il y a à faire pour aller à Galatz: c'est d'abord toute la Méditerranée jusqu'à Constantinople, puis, en passant par le canal, toute la Mer Noire jusqu'aux embouchures du Danube.

Je t'ai écrit que j'avais été heureux de ne pas m'être trouvé ici du passage de Jenny; sur le coup j'ai pensé à cela, et maintenant je suis terriblement malheureux de ne l'avoir pas vue. J'aurais dû lui courir après à Marseille; j'ai un immense regret, regret surtout de n'avoir pas été quelques mois plus tôt à Paris. Oui, j'aurais dû aller à Paris; tout m'y poussait, et j'aurais bien fait d'y aller, et, sans doute, à cette heure, je ne subirais pas les tourments que j'endure. Je n'aurais jamais cru qu'il fût si terrible d'aimer: voilà plus de quatre ans que je souffre, et rien n'affaiblit cet amour que l'absence grandit et que le douleur exalte. Et au moins si je la savais heureuse! Mais on n'est pas heureuse quand on est si maigre et qu'on a les yeux cerclés de noir. Je sens bien que jamais, jamais je ne pourrai aimer une autre femme, et jusqu'à la mort me faudra-t-il traîner ce poids accablant qui m'écrase? Je n'ai pas été à Paris, mais qui sait si je n'irai pas un jour à Galatz? ce serait une folie, mais, hélas! l'amour n'est-ce pas une folie, la plus grande et la plus triste de toutes, la folie du cœur?

Il me tarde de partir pour Pierrerue, Avignon me tombe dessus, si je me mets sur la porte je me dis: Elle a passé là devant, et ça me tue.

(Théodore à Sophie, mercredi 4 août 1858)

En commençant à lire ta lettre, je me suis attendrie, j'ai pleuré; je voulais partir ce soir, mais à ce sentiment en a bientôt succédé un autre d'un genre tout opposé. Tu me parles des flots d'amour qui t'étouffent, et c'est un flot de colère qui conduit ma plume en ce moment; puisse-t-il être le scalpel qui fouille dans ta plaie; que ton sang coule, s'il le faut, mais que nous arrivions à la chair saine et vive qui seule peut te sauver. Je t'aime bien, Théodore, tu le sais; je t'aime, parce que tu es bon; je t'aime, parce que je suis bonne; c'est là un lien solide sur lequel tu peux compter, parce que les deux principes qui le font naître ne sont pas de ceux que le temps efface en passant, et cependant, Théodore, quelque tendre que soit mon affection pour toi, elle ne peut empêcher mon cœur d'éprouver presque du ressentiment à ton égard. Es-tu homme Théodore, et surtout es-tu chrétien? où est ton énergie, où est ta foi. Voila ce que l'on gagne à temporiser avec son devoir, à vouloir vivre avec ses passions... Une fois Jenny devenue Sœur Agnès, c'est-à-dire l'épouse de Dieu, et d'un Dieu qui a certes! des droits à son amour et au tien, que devais-tu faire, toi, homme d'honneur, toi chrétien? Tu devais, Théodore, je te l'ai dit bien des fois, t'efforcer de bannir à jamais son souvenir, brûler ses portraits et tout ce qui te la rappelait; plus ton amour était fort, plus le remède devait être violent. Oh! Théodore, Théodore, si tu es malheureux n'en accuse pas la Providence; si tu avais cherché simplement, ne fût-ce que par respect pour Dieu, à te guérir, tu serais guéri. Au lieu de cela, tu as chanté ton amour à tout venant tu l'as exalté par tous les moyens qui étaient en ton pouvoir, enfant sans raison, homme sans énergie, tu courais sans cesse vers l'abîme.

Enfin Jenny est loin, Dieu a voulu la sauver, la pauvre enfant, comme il veut te sauver toi aussi. S'il est vrai que tu m'aimes, Théodore, tu ne me refuseras plus le sacrifice que je t'ai demandé au commencement où tu m'as parlé de ton amour... Viens pour le 15, c'est la fête de notre mère du ciel, Dodo, c'est la fête de Marie; apporte-lui en offrande, Théodore, tout ce qui a rapport à ton malheureux amour. Fais-lui ce sacrifice: elle t'a bien donné tout le sang de son fils.

Écris-moi, je suis dans une peine mortelle sur ton compte.

Je t'aurais écrit plus tôt, mais j'ai été bien souffrante, j'ai même gardé le lit deux jours; aujourd'hui je vais un peu mieux. Je ne t'oublie pas auprès de Dieu; il y a longtemps que je prie, car je savais par Constance le coup qui allait t'atteindre, mais il paraît que mes prières n'ont pas accès auprès de Dieu; j'ai des commissions, mais je n'ai pas la force de te les donner aujourd'hui. Viens, viens bien vite. Adieu mon cher Théodore, j'espère que tu comprendras bien tout ce que je veux te dire.

(Sophie, 5 août 1858)

Votre idée est admirable, admirable! Venez vite, je vous attendrai toujours samedi, si vous n'écrivez plus. Votre présence, votre amitié me seront d'un grand secours pour me supporter moi-même. J'ai passé une partie de la journée d'hier et avant-hier couché dans mon lit. Ce que je souffre est affreux; au moins si je pouvais pleurer! que ne donnerais-je pas pour pouvoir noyer ma douleur dans les larmes.

Ah! je souffre, j'ai le cœur tordu. Mon Dieu, ayez pitié de moi, sauvez-moi! A de certains moments, je crois que celui qui me jetterait de la fenêtre, celui-la ferait une bonne action.

(Théodore à Ludovic, 6 août 1858)

J'ai porté, hier soir, au bureau du chemin de fer les deux exemplaires du portrait de Jenny que ma mère vous avait promis: vous les aurez très probablement reçus quand cette lettre vous parviendra; dans le cas contraire, vous pouvez aller les réclamer à la gare. Il paraît que ce portrait est d'une ressemblance frappante: ma mère assure qu'en voyant cette photographie on voit la sœur Agnès reproduite avec une fidélité telle qu'on ne saurait se lasser de la regarder. Il a été assez difficile d'obtenir ce portrait; ma mère a eu beaucoup de difficulté à surmonter, mais comme elle pensait que rien ne pouvait vous être plus agréable, elle en a triomphé, et elle est heureuse aujourd'hui de pouvoir vous l'offrir. Elle se proposait de vous écrire pour vous donner de très longs détails sur la sœur Agnès; mais une indisposition qui lui est survenue l'en a empêchée, et je vous écris aujourd'hui en son nom.

Ainsi que maman vous l'avait promis, sa première course, le lendemain de son arrivée, fut pour l'hospice Necker: Jenny était absente; elle faisait une retraite à la maison centrale, rue du Bac. On indiqua à ma mère le jour où, la retraite étant finie, la sœur Agnès retournerait à Necker. Ma mère revint au jour indiqué, et cette fois effectivement, elle put voir Jenny qui lui apprit son prochain départ, mais sans lui dire encore le lieu où on l'envoyait et qui la pria de retourner dans deux ou trois jours. Maman le promit, et revint en effet; à cette nouvelle visite la sœur Agnès annonça qu'on l'envoyait à Constantinople; ma mère saisissant cette occasion, lui persuada que puisqu'elle partait pour un lointain voyage, il fallait qu'elle fit faire son portrait pour le laisser à sa famille: mais pour cela il fallait l'autorisation de la supérieure et c'était le point difficile, l'écueil où a failli se briser tout le projet Maman fit appeler la sus-dite Supérieure, et à force d'éloquence elle a emporté d'assaut, après longues hésitations de la révérende mère, la permission désirée. Sans désespérer, elle a tout de suite alors fait monter Jenny dans une voiture et l'a conduite chez Mr Camaret, photographe, qui s'est trouvé être natif de Cavaillon et une connaissance de Jenny. Le portrait a été admirablement réussi: un exemplaire donné à Jenny qui l'a elle-même porté à son père, et les deux autres ont été commandés en secret; ce sont ceux que je vous envoie.

(Ludovic, Paris 11 août 1858)

Fugues brave, pichot, assolo-te, penses plus à Jenny qu'es trop liuncho, e qu'en esten qu'es mounjo es un gros peccat de l'ama, un peccat negre!... Pèr estre tout à fait brave, vène nous vèire, que t'esperan à bras dubert. Pamens de juste fau que te digue eico:

— Costanço penso que la recoumendatioun d'oublida Jenny es inutilo, car i'a proun de bello Tereso, pu blanco que si blanc lancèu, per te fa vira la tèsto.

(Ludovic, 23 août 1858)

Dis à Théodore que je le prie de se consoler et de penser un peu à moi, dans la grotte, en face des belles montagnes couvertes de neige.

(Constance à Sophie, 28 août 1858)

Que de souvenirs, que d'affections, que d'angoisses s'éveillent dans mon cœur à ton seul nom! Je t'aime de mieux en mieux, et j'ai perdu la trace de tes pas: j'ignore ta vie actuelle; j'ai mille craintes: Peut-être, me dis-je souvent, peut-être qu'il souffre; alors je ressuscite tout notre passé pour y lire le présent; mais je ne vois que mots indécis qui s'effacent; ma vue troublée ne peut s'y fixer, et, de tous mes efforts, je ne recueille que doute pénible et amère incertitude.

Il y a plusieurs mois déjà, je suis allé voir Jenny.

— Elle a été envoyée à l'étranger, me dit la concierge.

Je ne voulus pas aller questionner son ancienne compagne; je ne voulus pas en entendre davantage; je sortis tout de suite; je cherchai la solitude. Là, mon cœur se remplit de larmes. Qu'il est amer d'assister ainsi à la décadence des choses humaines, ô mon Dieu! On s'en vient plein de joie et d'espoir, frapper à une porte: un visage souriant et ami va vous répondre, que trouve-t-on? des figures étrangères, des inconnus.

Que trouve-t-on encore? l'absence. Que trouve-t-on enfin? la Mort!

(Eugène, 20 décembre 1858)

Permettez-moi de vous offrir la *Miúgrano entreduberto*. Vous étiez la meilleure amie de mon amie, au doux tems où vous et moi avions une amie, et j'ai pensé que mon livre qui parle beaucoup d'Elle ne vous serait pas indifférent. Si quelques-unes de mes pages vous font sourire ou pleurer; si, lisant mon livre, il vous semble la voir encore, vivante et gracieuse, errer par la maison dans les allées ou dans les bois, je serais heureux d'avoir si fidèlement chantée Celle que nous aimons tant.

(Théodore à Joséphine, 30 mai 1860)

Je vous remercie de la jolie Mióugrano entreduberto que vous m'avez envoyée, mais des remerciements ne suffisent pas pour tant d'amabilités, il faudrait faire l'éloge du Miougranié qui a produit une si jolie fleur. Dimanche, si vous veniez, nous causerions longuement. Venez! Je suis d'une tristesse affreuse. Font-Segugne ne me rappelle que des souvenirs douloureux. Si je n'avais pas mon piano, je serais déjà de retour. Et cependant on est si bien ici!...J'aime d'aller m'asseoir, après le coucher du soleil, en face des montagnes de Beaumes; je contemple, j'admire la nature; j'écoute le bruit du vent, les gémissements de je ne sais quoi; le chant des grillons. Je m'arrête: le vent me taquine, tout en apportant sur mon front et dans mes cheveux les douces fleurs des acacias. Puis, si je vous disais tout ce que je sais, vous ne viendriez pas nous voir, et je veux vous obliger à nous faire une visite, car il faut, bon gré, mal gré, que vous entendiez, que vous sachiez tout ce que votre Mióugrano m'a inspiré. Venez donc, cher poète, venez ramasser des lauriers sur le sol où ces lauriers ont pris leurs racines; venez! l'amie de Zani veut vous couronner!

(Joséphine, 1 juin 1860)

Et moi aussi je veux te complimenter sur le succès de ton livre. J'ai reçu et lu avec un grand plaisir l'article de Ludovic et celui du Docteur Yvaren; envoie-m'en d'autres, lorsque tu en auras. Toi si bon, tu dois comprendre combien on est heureux du bonheur qui arrive à ceux que nous aimons et il me semble que dans ce moment tu dois être bien heureux. Oh! que j'aurais voulu que tu apportes un peu de ce bonheur ici, dans mon jardinet, qui t'a vu si souvent triste et morose! Il a comme toi, mon jardin, il est superbe, resplendissant de fleurs, égayé par le chant des rossignols!

(Sophie, 15 juin 1860)

ÉPILOGUE

LETTRE DE ZANI

reçue par Théodore Aubanel trente ans plus tard, le 17 août 1883.

Monsieur,

Vous avez pris part à la douleur que la mort de mon cousin m'a causé, Merci!...

Il est à mon cœur, de Sœur de Charité, une douleur plus poignante, que vous seul pouvez faire cesser, puisqu'elle est causée par vous: Je vois une âme qui m'est doublement chère, entraînée par un talent unique, dans une voie extrême! Une Muse dont les chants purs et grands, d'autrefois, descendue bien bas! J'aime à croire que vous êtes de bonne foi. Mais cette matière trop nue, que vous chantez, va

corrompre les masses! C'est du paganisme! Que s'est-il donc passé qui ait pu opérer ce changement malheureux? Où s'est-elle inspirée?... Hélas je l'ignore, il m'étonne J'en suis profondément attristée!!!

La gloire qui vous environne, a obscurci la lumière: vous n'êtes plus dans le vrai! ô Poète! Les lauriers vous sont acquis, avant ces chants: laissez cette école! Cet art est mauvais! faites vibrer des sons plus en harmonie, avec les besoins de notre pauvre humanité, Ceux du divin Maître!!!

Au nom de ce Maître de l'art, qui a versé son sang pour vous!.. Au nom de votre Mère, à celui de Zani (s'il peut encore vous toucher) arrêtez-vous!... Cet acte héroïque vous pouvez le faire; je connais votre Cœur, on ne peut mesurer la gloire qui vous en reviendra! Vous sauverez votre âme et avec elle bien d'autres!... Sinon hélas!. Je tremble!.

Pardonnez-moi Monsieur, cette lettre; votre discrétion m'est acquise; elle est, pour vous Seul brûlez-la. La regarderez-vous comme non advenue? je ne puis le croire!!!

ZANI.

Sr Clémentine

Paris, 10 août / 83

© CIEL d'OC – Avoust 2004

